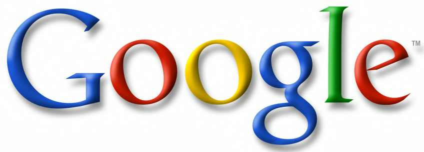




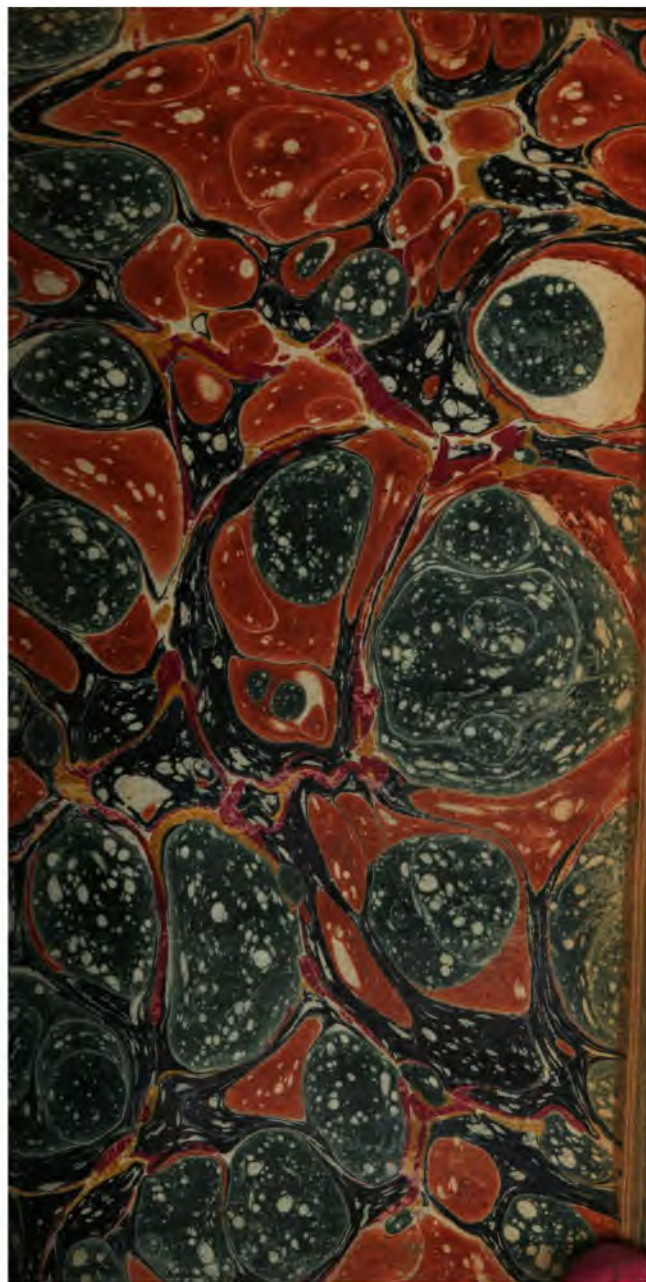


Right Honorable
Lady Isabella Anne Brydges.

Elizabeth Radcliffe
1850







LE SIÉGE

DE

LA ROCHELLE,

OU

LE MALHEUR ET LA CONSCIENCE.

LE SIÉGE
DE
LA ROCHELLE,
OU
LE MALHEUR ET LA CONSCIENCE.

PAR MME DE GENLIS.

CINQUIÈME ÉDITION.

TOME SECOND.

O! thou, eternal power, whose piercing eye
Discerns each secret guilt, scharch thro' my heart;
And as thou know'st me innocent, support me,
And to the world acquit my blemish'd fame.

PHILLIPS.

A PARIS,
CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,
RUE GUÉNÉGAUD, N° 9.

1816.

LE SIÉGE DE LA ROCHELLE,

OU

LE MALHEUR ET LA CONSCIENCE.

Les calvinistes de la Rochelle, toujours remuants et séditieux (et depuis près de deux cents ans,) venoient enfin de lever l'étendard de la révolte. Le duc de Rohan étoit à leur tête. Ce prince réunissoit toutes les qualités et tous les défauts qui font d'un chef de parti l'idole du peuple. Jeune encore, éloquent, généreux, brillant de courage et d'audace, il avoit tout ce qu'il faut, sinon pour bien conduire les hommes,

du moins pour les séduire un moment et pour les entraîner (*a*).

Les Anglais, appelés par les Rochelois, arrivèrent pour soutenir les rebelles, et firent une descente dans l'île de Ré. Le brave Toiras les battit, et Schomberg leur fit lever le siége du fort Saint-Martin, où ils avoient donné un assaut sans succès. Les Anglais se rembarquèrent après avoir perdu huit mille hommes (1). Les Rochelois persistant dans leur rébellion, le duc d'Angoulême, général de l'armée royale, vint mettre le siége devant la Rochelle (2). Alors tout changea dans les campagnes; plus de danses, plus de jeux, plus de veillées paisibles! L'inquiétude et la crainte remplacèrent dans tous les cœurs la douce sécurité. Les cornemuses devinrent muettes; on n'entendit plus que le bruit des armes et des trompettes

(1) Historique.

(2) Historique.

belliqueuses. Les jeunes filles redoutoient de rencontrer ces militaires épars dans des champs trop souvent dévastés par eux! mais, émues et curieuses, elles se cachoient pour les voir, et elles admiroient en secret leur bonne mine, l'assurance et la fierté de leur maintien. Elles les comparoient aux villageois, et plus d'un pâtre eut à se plaindre de celle qu'il aimoit !........ Les tranquilles laboureurs ne recevoient les soldats dans leurs chaumières qu'avec défiance et jalousie, car les défenseurs et les nourriciers de l'Etat ne sont pas faits pour habiter ensemble : les uns ne doivent jamais soupirer après le repos; les autres seroient malheureux s'ils envioient l'éclat de la gloire.

Au milieu de ce tumulte, le trouble de Clara étoit inexprimable; elle savoit que Valmore commandoit une division de l'armée du duc d'Angoulême !........ Elle n'osoit plus aller sur la colline de l'Espérance, ni même sortir de la ferme

ou se montrer; mais elle prioit Dieu nuit et jour pour le succès des armes du roi et pour la conservation de la vie de Valmore !...... Ce dernier, toujours accablé de douleur, trouvoit une consolation digne de son noble caractère dans les dangers d'une guerre entreprise contre des sujets rebelles, devenus alliés des ennemis de la France.

Valmore, d'après la fable débitée par Frikmann, et dont le bruit s'étoit généralement répandu, croyoit que Clara, en voulant s'évader du château de Rosmal, s'étoit noyée dans le Rhône. Il ne pouvoit regretter celle qu'il pensoit devoir abhorrer; mais l'image de cette figure angélique et si jeune, périssant par un genre de mort si tragique, le poursuivoit partout, et renouveloit toute l'horreur de ses premiers regrets.

Valmore, jugeant que pour les opérations du siége il étoit nécessaire d'établir un poste dans la ferme de Jerson, ordonna à un détachement de sa division

de s'y rendre, et il se mit à leur tête pour les y conduire. Ce fut à dix heures du matin, le 20 de novembre, que cette troupe entra dans la ferme. Quoiqu'on fût au commencement de l'hiver, le temps étoit si serein, que Clara ce jour-là ne put résister au désir d'aller respirer un air si pur ; elle étoit dans le jardin, lorsqu'elle entendit le bruit que faisoient les chevaux sur le pavé de la grande cour. Son saisissement la rendit immobile........ Au bout de quelques minutes elle vit paroître des soldats qui, en l'apercevant, s'élancèrent vers elle. Clara épouvantée se mit à fuir en poussant des cris aigus ; l'effroi lui donnoit des ailes, néanmoins les soldats alloient l'atteindre, lorsqu'elle entendit, à vingt pas derrière elle, Valmore attiré par ses cris, et dont elle ne put méconnoître la voix !.... Les soldats se sauvent. Clara, hors d'elle-même, eut cependant la présence d'esprit de se cacher le visage avec son tablier qu'elle jeta sur sa tête, et aussitôt,

ne pouvant plus se soutenir, elle tomba sur l'herbe........... Valmore, frappé de l'élégance, de la beauté de sa taille, et touché de sa frayeur, sentit quelque émotion..... Le costume indécis de Clara laissoit douter si elle étoit ou non une paysanne; mais elle avoit des gants, et la forme délicate de ses mains ne permettoit pas de la prendre pour une villageoise. Valmore, après un examen rapide, qu'il ne fit pas sans trouble, s'approcha d'elle; et lui tendant la main: Rassurez-vous, mademoiselle, lui dit-il, je vais vous conduire dans la ferme, et je vous promets tranquillité et sûreté parfaites........ A ces mots, il l'aide à se relever. Clara éperdue chancelle; mais de la main droite elle tient toujours avec force sur sa tête le tablier qui voile son visage. Valmore ne doute pas qu'elle ne soit belle; il lui sait gré de la pudeur craintive qui lui fait craindre de montrer à un militaire une figure jeune et charmante sans doute, qui vient de l'expo-

ser à perdre l'honneur...... L'attentat des deux soldats, les insolents discours qui avoient exprimé leur brutale admiration de sa beauté, rendoient en effet assez simple le soin de la dérober en ce moment à tous les yeux. Que devint Clara, et quelle fut la palpitation de son cœur en posant la main tremblante qu'elle avoit libre dans la main de Valmore !...... Le trouble affreux que décéloient tous ses mouvements, et ses sanglots redoublés, attendrirent vivement Valmore; pour la calmer, il lui parla d'un ton doux et même affectueux; mais plus il lui montroit de sensibilité, et plus la violence de son agitation paroissoit s'accroître. Afin de faire cesser un état si pénible, Valmore se hâta de la ramener à la ferme; il doubla le pas; il étoit forcé d'entraîner Clara, qui, ne pouvant plus supporter une telle émotion, s'affaissa tout-à-coup : elle tomba. Valmore s'aperçut qu'elle perdoit l'usage de ses sens : il s'arrêta; et, par une délicatesse

dont peu d'hommes seroient capables ; il crut devoir respecter la timide pudeur de cette intéressante inconnue : le tablier de Clara étoit encore sur son visage, mais la main défaillante qui l'avoit retenu jusqu'alors venoit de s'en détacher ; Valmore y posa la sienne et l'y tint fidèlement, malgré une curiosité qu'il s'étonnoit de pouvoir éprouver. Il prit Clara dans ses bras, et, la portant à la ferme, il rencontra la mère Hélène qui la cherchoit. Il lui conta en deux mots ce qui venoit d'arriver : il parloit encore, lorsque Clara reprit sa connoissance. Son premier mouvement fut de porter sa main à son visage; et, rencontrant celle de Valmore, elle la serra avec une expression passionnée........ Son âme étoit faite pour apprécier la délicatesse qui conservoit son secret le plus important... Mais avec quel saisissement elle se trouva dans les bras de son libérateur !...... Un gémissement sourd qui s'échappa du fond de son cœur fit tressaillir Val-

more..... Cependant elle parut vouloir marcher. Valmore la posa doucement à terre. Clara s'inclina profondément comme pour le remercier; elle prit le bras d'Hélène, et Valmore, aussi troublé qu'attendri, s'éloigna rapidement.

On conduisit Clara dans sa chambre, qui n'étoit séparée de celle d'Hélène que par une cloison. Valmore punit et chassa de la ferme les deux soldats qui avoient poursuivi Clara; il établit dans sa troupe des consignes rigoureuses; il donna des ordres sévères, faits pour maintenir dans la ferme le bon ordre, la décence et la tranquillité. Tout ce qui fut consommé fut payé sur-le-champ. Jerson, charmé de cette conduite, montra de son côté toute la bienveillance et tout le zèle d'un bon citoyen. Il logea Valmore dans la plus belle chambre de la maison, celle d'Hélène; il voulut que sa mère et ses deux jeunes filles se réfugiassent dans la chambre de Clara, qui, comme on l'a dit, étoit voisine de celle de Valmore.

Jerson aimoit à mettre ainsi sa mère et ses filles sous la garde et sous la protection de cet homme vertueux qui réunissoit à un si haut degré les qualités qui, dans tous les temps, ont caractérisé les militaires français, la plus brillante valeur et la générosité.

Ce ne fut pas sans une peine secrète que Clara reçut à demeure dans sa chambre Hélène et ses deux petites filles: en tout temps elle eût regretté le silence de sa solitude : mais, dans sa situation actuelle, cette société étoit pour elle d'une extrême importunité. Elle venoit de revoir Valmore! elle avoit besoin de se retracer tous les détails de cette rencontre inopinée...... Combien l'entretien des jeunes personnes et de leur grand'mère la contrariait! Leur seule présence l'empêchoit de se livrer tout entière à ses pensées!...... D'ailleurs Valmore étoit logé à côté d'elle; tout le bruit qui se faisoit dans cette chambre, même celui d'une chaise ou d'une table

que l'on changeoit de place, avoit de l'intérêt pour elle, et n'en voulant rien perdre, elle s'étoit assise contre la cloison........ Elle parvint à persuader à ses compagnes qu'il n'étoit pas convenable que Valmore les entendît rire et causer, et du moins on parla tout bas, ce que Clara avoit toujours fait jusqu'à ce moment, car la crainte d'être reconnue de Valmore ne la quittoit jamais un seul instant, et cette crainte terrible empoisonnoit toute la joie qu'elle éprouvoit de se retrouver si près de lui!.... Cependant elle étoit bien certaine qu'il croyoit qu'elle n'existoit plus; cette pensée la rassuroit sur les soupçons qu'il auroit pu prendre dans la suite en voyant sa persévérance à se cacher à ses yeux. Sur le soir, Hélène quitta Clara pour aller elle-même présider au souper préparé pour Valmore. Une heure après, Clara entendit Hélène entrer dans la chambre de Valmore, et ce dernier lui adresser la parole.... Clara, attendrie et tremblante,

prête une oreille attentive...... Valmore parle d'elle...... il demande son nom..... Elle s'appelle Olympe, répondit Hélène, et elle a la figure et le caractère d'un ange !...... A ces mots, Valmore fit un profond soupir. Il garda le silence, et au bout de quelques minutes il remercia Hélène de ses soins, et il la congédia. Clara écoutoit toujours; mais ses jeunes compagnes vinrent la distraire, et pour la première fois on remarqua en elle une nuance d'humeur qui fut attribuée à l'impression pénible que lui avoit laissée la scène effrayante du matin.

Enfin, à huit heures et demie du soir, Hélène et ses petites filles se mirent au lit, et furent bientôt profondément endormies. Clara, sous prétexte d'achever une lecture intéressante, ne se coucha point. Un calme parfait régnoit dans la maison, mais Valmore et Clara étoient bien loin de pouvoir se livrer aux douceurs du repos........ Ces deux cœurs, divisés par le sort, étoient réunis en ce

moment par une agitation sympathique!..... La taille et la grâce de cette inconnue venoient de rappeler à Valmore celle qu'il vouloit vainemeut oublier. Lorsqu'il dut croire que tout dormoit dans la ferme, il s'abandonna sans contrainte à sa vive émotion... Il se promenoit dans sa chambre avec égarement.... chacun de ses pas retentissoit jusqu'au fond du cœur de Clara! sa démarche inégale et précipitée sembloit peindre tout le désordre d'une âme violemment agitée....... Il s'arrête brusquement contre la cloison, Clara tressaille......... elle n'est séparée de lui que par la mince épaisseur d'une planche! elle retient sa respiration , car elle entend celle de Valmore !........ Oui, dit-il d'une voix étouffée, cette funeste rencontre m'a bouleversé! elle a produit sur moi l'effet terrible d'une apparition!....... Infortunée!... poursuivit-il; Dieu, dans sa miséricorde infinie, a-t-il pardonné ton crime? es-tu dans le séjour d'espoir et

de souffrance où l'âme se purifie? implores-tu la pitié des fidèles?..... Ton inconcevable barbarie m'a condamné à d'éternelles douleurs, mais je veux prier pour toi!...... En disant ces paroles il se jette à genoux. Clara, baignée de larmes, joint les mains et laisse échapper un soupir plaintif..... Valmore hors de lui, se relève en frémissant......... Est-ce une illusion! s'écria-t-il, ou cette âme repentante et purifiée correspond-elle avec la mienne?....... La mort a-t-elle rétabli l'harmonie entre nous?...... A ces mots il tombe sur une chaise, il écoute avec saisissement, il n'entend plus rien; et, rappelant sa raison, il se persuade facilement que son imagination frappée a seule produit ce soupir si touchant qu'il a cru entendre. Clara, dans la crainte de prolonger et d'augmenter son égarement, avoit eu le courage de se contenir. Elle resta immobile jusqu'au moment où elle entendit Valmore appeler un domestique; alors elle s'approcha dou-

cement de son lit, et elle se coucha. Mais l'idée de Valmore ne lui permit pas de fermer l'œil un seul instant. Valmore ne passa pas une nuit plus tranquille; néanmoins une heure avant le jour, cédant à son profond accablement, il s'endormit. Alors un songe consolateur lui représenta Clara éblouissante de fraîcheur et de beauté, avec une physionomie céleste qui exprimoit le bonheur le plus pur!...... Il se réveille en s'écriant : Ma prière est exaucée!...... elle ne souffre plus! elle vient d'entrer dans l'immortel séjour où la clémence éternelle réunit si souvent l'oppresseur repentant et la victime innocente!........ Me voilà donc délivrée du tourment affreux de ne pouvoir penser à elle qu'avec horreur!..... En s'abandonnant à cette illusion, il versoit un torrent de larmes, et la réflexion ne lui ôta point une idée qu'il aimoit et qu'il vouloit conserver.

A la pointe du jour, on entra dans sa chambre, pour lui dire, de la part du

duc d'Angoulême, de se trouver à neuf heures au quartier-général. Il se hâta de se lever, et, lorsqu'il fut habillé, l'idée de cette inconnue, de cette jeune Olympe, lui revint à l'esprit....... Nous combattrons sans doute aujourd'hui, se dit-il : avant de quitter cette ferme, peut-être pour toujours, avant d'aller verser du sang, je voudrois laisser ici une trace de bonté....... Les maîtres de cette maison sont dans l'opulence ; tout ce qu'on peut faire pour eux, c'est de les préserver de toute vexation.... Mais cette jeune parsonne qui n'est point de leur famille !..... Offrons-lui les secours et la protection dont elle a peut-être besoin...... Aussitôt Valmore prend son écritoire, et il écrit avec rapidité le billet suivant :

« Je ne me suis pas permis une seule « question sur votre situation ; car peut- « être voulez-vous la cacher ; je respecte « votre solitude, et je ne veux point

« vous voir........ Je sais seulement que
« vous êtes étrangère dans cette famille,
« et je suppose qu'habitante de la Ro-
« chelle, vous êtes venu vous réfugier
« ici, afin de vous soustraire aux hor-
« reurs d'une ville assiégée...... Puis-je
« vous rendre quelque service? Parlez
« avec une entière confiance à celui qui,
« surtout, après cette offre, est décidé à
« ne vous voir jamais.

« Réponse franche et prompte.

« Valmore. »

Clara, en recevant ce billet, et en reconnoissant l'écriture de Valmore, fut près de s'évanouir........ Elle ouvre en tremblant cet écrit, et la plus douce, la plus délicieuse admiration succédant à la crainte, elle inonde le papier de ses larmes...... Cependant il falloit répondre sur-le-champ, et Valmore connoissoit son écriture.......... A l'extrémité de sa chambre étoit un petit cabinet; elle y

va en faisant signe à la jeune Honorine (la fille aînée de Jerson) de la suivre. Elle s'enferme avec elle dans le cabinet ; là, après lui avoir montré le billet de Valmore : L'aventure d'hier, lui dit-elle, et tous ces gens armés qui remplissent la maison, m'ont causé un si grand trouble, que je suis toujours saisie d'un tremblement universel qui ne me permettroit pas de pouvoir tracer une seule ligne. Vous avez une jolie écriture, ma chère Honorine, rendez-moi le service d'écrire sous ma dictée. Volontiers, répondit Honorine en prenant la plume que lui présentoit Clara. Elle s'assit, et Clara, en rectifiant à mesure son orthographe, lui dicta cette réponse :

« Olympe vous regardera toute sa vie
« comme son bienfaiteur ! Si elle avoit
« besoin de protection, elle ne voudroit
« implorer que la vôtre !..... En ne pro-
« fitant point de vos offres généreuses,
« elle vous remercie de lui avoir pro-

« curé un nouveau sujet de reconnoi
« sance. »

Ce billet augmenta le vif intérêt qu
Valmore prenoit à cette jeune personn
Il le lut et le relut avec émotion...... N
voulant pas, en allant au combat, le ga
der sur lui, il le serra précieusemen
dans une cassette. Ensuite il sortit de s
chambre, alla rassembler sa troupe, s
mit à sa tête, et partit avec elle.

Clara apprit bientôt le départ de Va
more. Il avoit laissé quelques bagag
dans la ferme, en disant qu'il espér
revenir avant la nuit : mais on croy
qu'il alloit combattre..... La triste Cl
se renferma dans son cabinet pour
pleurer en liberté. Elle se rappeloit t
ce que Valmore avoit fait pour elle,
la croyant un monstre ! Elle lui de
deux fois la vie : la première, en la p
servant de la cruauté d'une popu
furieuse, et ensuite en l'arrachan
l'échafaud....... Sa générosité l'avoit

tirée d'un asile ignominieux, enfin, il venoit de lui sauver l'honneur....... Oh! que la reconnoissance est ardente, quand le bienfaiteur est aimé!........ Comme on se plaît à compter les bienfaits! comme il est doux de pouvoir dire qu'ils sont inappréciables, et qu'on n'aura jamais la possibilité de s'acquitter!......

En récapitulant ainsi les obligations qu'elle avoit à Valmore, Clara tenoit son billet, et le relisoit de temps en temps, quoiqu'elle le sût déjà par cœur. Hélas! disoit-elle, cet écrit si cher que sa main a tracé, et qui peint si bien son noble caractère, cet écrit si touchant, que je conserverai jusqu'au tombeau, ne s'adresse point à la malheureuse Clara!.......... S'il savoit que cette infortunée existe, il seroit toujours généreux pour elle, mais il la maudiroit encore!...... Oh! que je bénis sa pieuse erreur!...... Du moins mon souvenir ne l'épouvante plus............. En disant ces

paroles, elle tenoit toujours le billet de Valmore, qu'elle pressoit contre son cœur......... Tout à coup elle entend un bruit terrible, celui du canon!...... Elle frissonne. Ciel! s'écria-t-elle, un combat!........ O Valmore! ô mon Dieu!..... Elle fait un mouvement pour se prosterner et pour implorer le Dieu des armées; mais une pensée accablante la glace et la pétrifie!......... Est-elle digne encore de prier avec confiance?.... Elle se rappelle qu'elle a promis au père Arsène de combattre un sentiment trop tendre pour un objet dont tout la sépare......... Elle n'a pu éviter cette heureuse rencontre; mais, depuis vingt-quatre heures, ne s'est-elle pas volontairement occupée de lui sans réserve? Plus elle examine sa conscience, plus elle devient tremblante, plus sa crainte s'accroît...... Elle trouve au fond de son cœur tant de trouble, un penchant si vif et si tendre!... Elle ne l'avoit jamais connu, ce penchant jusqu'alors conte-

nu, réprimé par la religion; elle venoit de s'y livrer toute entière, et son effroi fut extrême en découvrant qu'elle aimoit avec passion!...... Quoi! dit-elle, depuis que je l'ai revu, je n'ai pu m'occuper que de lui!...... J'ai veillé, j'ai repoussé le sommeil pour y penser toujours!..... Durant cette nuit où son image a toujours été présente à mes yeux, quelle affreuse tentation s'est offerte à mon esprit!........ Lorsque je l'entendis prier pour moi, je fus au moment de me faire connoître et de tout révéler!....... Ici le bruit du canon se fit entendre avec un éclat plus vif et plus redoublé...... Clara jeta sur une table le billet de Valmore. Pardonnez-moi, grand Dieu! s'écria-t-elle, une foiblesse irréfléchie; je vous promets de ne plus relire cet écrit, de le déposer pour jamais entre les mains du père Arsène, et d'éloigner de ma pensée un trop dangereux souvenir........ Cette promesse soulagea un peu son cœur oppressé; il lui fut possible alors de prier

avec espérance !....... La prière la plus fervente occupant toutes ses facultés intellectuelles, l'empêchoit d'arrêter son imagination sur les dangers auxquels Valmore étoit exposé dans ce moment : mais le bruit redoutable du canon agissoit physiquement sur elle ; il la faisoit frissonner et pâlir. Une sueur froide inondoit son visage, et bientôt ses forces l'abandonnant, elle tomba anéantie sur le plancher. Hélène, en entrant dans son cabinet, la trouva dans cet état. On la secourut, et l'on trouva assez simple que la frayeur d'un combat donné à peu de distance du village pût causer un tel saisissement à une personne si jeune et si sensible. On la porta sur son lit ; toutes les femmes de la ferme se rassemblèrent dans sa chambre, où l'on dîna. Tout ce qu'on lui dit acheva de lui déchirer l'âme. On lui apprit que les assiégés avoient fait une sortie, attaqué les royalistes, et que Valmore commandoit les troupes opposées aux rebelles. On ajou-

toit que les rebelles combattoient en désespérés, et que le combat, également opiniâtre des deux côtés, seroit sûrement très-sanglant.... A trois heures, la canonnade durant toujours, on entendit le bruit des cloches, et l'on vint dire que c'étoit un appel à l'église, où tout le village alloit se rendre afin d'y prier pour le succès des armes du roi. Clara retrouva des forces pour remplir ce devoir : elle se traîna à l'église avec tous les habitants de la ferme.

En sanctifiant tous les sentiments légitimes, la piété les entretient par l'occupation constante et réglée de la prière, et elle leur imprime le plus utile caractère de stabilité. Le sujet fidèle s'attache davantage à son souverain, lorsqu'il peut croire que ses vœux pour lui ne seront pas stériles, et quand les pompes les plus solennelles de la religion lui rappellent sans cesse que son affection pour lui est un devoir sacré. C'est ainsi que la religion unit à son

culte éternel celui de la reconnoissance; c'est ainsi qu'elle ennoblit la dépendance par l'amour, et qu'elle console l'impuissance de s'acquitter soi-même sur la terre, par l'espoir d'obtenir du ciel la récompense due au bienfaiteur. Croyance admirable qui donne à la gratitude toute la générosité du plus parfait désintéressement, puisqu'elle n'agit et ne s'épanche que dans le secret le plus intime, et qu'elle n'a pour confident que la Divinité; croyance enfin qui rétablit une sublime égalité entre le riche et le pauvre, entre les infortunés et les maîtres du monde, par l'échange touchant des bienfaits et des bénédictions.

On resta près de trois heures à l'église. Du moins le chant des hymnes et des psaumes empêchoit Clara d'entendre le bruit du canon! mais dans l'état où elle étoit, combien cet appareil religieux lui parut lugubre et funèbre! la tristesse peinte sur tous les visages, ces prières publiques chantées avec un

accent lamentable, ces cierges qui brûloient sans éclairer, l'obscurité de cette église gothique, tout portoit au fond de son âme l'impression la plus douloureuse ! Elle fondoit en larmes, et néanmoins elle mêloit ses chants entrecoupés à ceux de la multitude ; elle savoit que la voix la plus gémissante est celle qui s'élève le mieux jusqu'au pied du trône de l'Eternel !.........

Une demi-heure après son retour à la ferme, la canonnade cessa entièrement. On n'entendit plus rien. Le combat étoit fini, mais on en ignoroit les résultats, et la cessation de ce bruit affreux ne parut à Clara que le silence profond de la mort !........ Elle se représenta le champ de bataille, ce champ qu'elle connoissoit, et dans lequel elle avoit cueilli les dernières fleurs de l'automne, maintenant souillé de sang et jonché de morts et de mourants !...... Et Valmore ! qu'est-il devenu ? n'est-il pas blessé ? a-t-il remporté la victoire ? existe-t-il encore ?.....

Ah ! comment se peut-il que de telles pensées, de telles angoisses n'anéantissent pas notre frêle existence, que souvent si peu de chose détruit ? mais nés pour souffrir, nous sommes puissamment armés par la nature contre les peines les plus déchirantes du cœur !-.....

Bientôt on apprend de toutes parts que les troupes royales sont victorieuses, et que leur chef, que Valmore, couvert de gloire, n'a point reçu de blessures !...... À ces premières nouvelles, Clara éperdue n'ose pourtant se livrer à la joie; elle doute encore, et ce doute, qui lui laisse envisager un bonheur suprême, ajoute encore, s'il est possible, à l'amertume de la mortelle inquiétude qui lui reste.

Cependant, quoiqu'il fût nuit depuis long-temps, tout est en mouvement dans la ferme et dans le village...... Tout à coup les cloches recommencent à sonner..... des cris de joie se font entendre; la troupe revient victorieuse, le vainqueur est à leur tête......... Hommes,

femmes, vieillards, enfans, tous s'élancent hors des chaumières pour courir au-devant de lui; le plus grand nombre porte des torches de paille allumées à la hâte, d'autres des lanternes; plusieurs vieilles femmes tiennent la lampe unique qui éclairoit leur cabane!........ Le vénérable curé, suivi de son clergé, sort de son église qu'il n'avoit point quittée depuis le commencement du combat: à la lueur des cierges on voit s'élever la croix de bois autour de laquelle les villageois se rallient; des chants religieux redoublent l'ardeur des acclamations publiques, car chacun de ces bons paysans, en criant *vive le Roi!* pensoit honorer Dieu et croyoit le prier.

Durant ce tumulte, que devient l'heureuse Clara?... Elle est restée seule dans la ferme, gardienne de deux enfants au berceau, qui dorment paisiblement au fond d'une alcove. Une vierge de plâtre posée dans une niche, s'élève au-dessus des petits lits que la tendresse maternelle

a placés sous sa protection ; et c'est dans cet oratoire que, baignée de larmes délicieuses, et prosternée entre les deux berceaux, Clara remercie Dieu avec tous les transports de la plus profonde reconnoissance : elle n'interrompt sa prière que pour bercer doucement et pour caresser les enfants lorsqu'ils se réveillent........ Tableau charmant, où l'on voyoit l'innocence à genoux et souriant à des anges.

Mais bientôt Clara se relève précipitamment : Honorine et sa sœur accourent et viennent lui annoncer que la troupe et le jeune héros qui la commande entre dans le village..... Clara voudroit illuminer la façade de la maison ; Honorine la seconde dans ce dessein. On cherche, on rassemble toutes les chandelles de la maison, on les place à la hâte sur les fenêtres ; ensuite Clara s'enfuit, et court se renfermer dans sa chambre. Valmore arrive, il entre dans

la grande salle, il se voit entouré de toute la famille; l'un lui présente le grand fauteuil de la mère Hélène, l'autre lui apporte un verre du vin le plus vieux de la cave, tandis que Jerson et sa femme commandent à grands cris le souper pour Valmore, pour quelques officiers et les soldats. La mère Hélène conduit ces derniers dans une grange immense, qu'ils ont habitée déjà, et dans laquelle les servantes et les domestiques s'empressent de leur porter des vivres et du vin. Cinq ou six guerriers sont légèrement blessés; les jeunes filles frémissent en voyant du sang sur leurs habits; elles déchirent vingt fois plus de linge qu'il n'en faut pour panser leurs blessures..... Toute la maison est dans l'agitation; Jerson donne à la fois cent ordres différents et souvent contradictoires; les femmes volent à la cuisine ou redescendent à la cave; on va, on vient, on crie, on se heurte, plus d'une fois on

se culbute : tout peint le zèle de la bienveillance ; tout exprime la vénération pour ces braves guerriers.

Cependant Valmore jette un regard inquiet et curieux dans tous les recoins de la salle ; mais il cherche en vain, *elle* n'y est pas !........ Il approuve cette réserve. Elle est étrangère dans cette famille ; et si jeune et si belle, elle doit se cacher dans une maison qui ressemble à un camp. Valmore a fait des prodiges de valeur ; tout le succès important de cette journée n'est dû qu'à lui ; néanmoins sa tristesse est plus profonde que jamais ; il ne peut même supporter la gaîté dans les autres ; il blâme avec sévérité celle que montrent en sa présence deux jeunes officiers. Nous sommes heureux sans doute, dit-il, d'avoir fait triompher la bonne cause, mais ne devons-nous pas des regrets aux braves compagnons que nous avons perdus ? Ah ! le jour de la victoire est celui des larmes, même pour le vainqueur, s'il

est humain !..... Et quels sont les ennemis que nous venons de combattre et d'exterminer ? des hommes égarés, mais des compatriotes ! ..... Qui de nous ne doit pas désirer que les rebelles rentrent dans le devoir, et que la clémence royale leur pardonne ?...... En disant ces paroles Valmore se lève, il donne des ordres pour que tout le monde soit prêt le lendemain matin à sept heures, car on devoit combattre encore et tenter un assaut. Clara n'apprit cette nouvelle qu'avec un extrême saisissement ; elle frémissoit en pensant qu'elle alloit éprouver encore le lendemain tous les tourments qu'elle avoit soufferts dans cette journée si longue et si terrible. Elle entendit parler Valmore, et le son de cette voix chérie la fit fondre en larmes. Elle se retira dans son cabinet, décidée à y passer la nuit, elle prit le livre d'Heures qu'elle tenoit du père Arsène, et qu'elle avoit lu dans sa prison la veille du jour où elle fut conduite à l'échafaud......... Ce

livre, dit-elle, fit ma consolation et me donna toute la force dont j'avois besoin dans un moment où les plus braves ont quelquefois manqué de courage ou de résignation; mais il ne s'agissoit que de ma vie..... Un être inutile et malheureux peut aisément faire ce sacrifice.... Aujourd'hui, quelle différence !....

Clara, ne voulant point s'arrêter à cette idée, ouvrit son livre et se mit à lire avec toute l'attention dont elle étoit capable; mais de temps en temps une larme brûlante tomboit sur le papier !.... Tout le monde dormoit; un calme profond régnoit dans la ferme, lorsqu'à minuit Clara entendit du bruit : elle écoute...... C'étoit un homme à cheval qui s'arrêtoit devant la ferme, et qui frappa doucement à la porte : on ouvre, et quelques minutes après une servante accourt pour dire à Clara que le père Arsène vient d'arriver. Aussitôt Clara se précipite hors du cabinet pour aller recevoir son seul ami et le protecteur le plus chéri.

Le père Arsène, en apprenant le siége de la Rochelle, avoit tout arrangé pour voler au secours de sa famille et de Clara. Il avoit eu de l'argent des Dames de Charité, et il venoit offrir à Jerson de lui procurer un asile à Paris, et à Clara de la conduire en Allemagne, où l'on a déjà dit qu'il avoit des parents du côté de sa mère. Jerson voulut rester dans sa ferme; mais Clara ne laissa point échapper une occasion de faire à Dieu un sacrifice qu'elle regardoit comme une expiation. Je suis prête à vous suivre, dit-elle au père Arsène. Eh bien! ma fille, dit-il, dans ce cas il faut partir sans délai; on combattra au point du jour : profitons du calme de cette nuit, partons...... A ces mots, Clara pâlit...... Elle pensoit que Valmore iroit à l'assaut, et qu'elle alloit être un temps énorme sans avoir de ses nouvelles...... Cependant elle n'hésita point; elle fit en pleurant ses adieux à Jerson et à sa femme, qui s'opposoient avec force à

son départ. Mais on voyoit que le père Arsène désiroit vivement qu'elle prît ce courageux parti. Elle demanda seulement une demi-heure pour aller faire sa valise; elle vouloit surtout dire un mot à Honorine. Lorsqu'elle fut dans sa chambre, ses pleurs redoublèrent; elle étoit si près de Valmore!.... Elle réveilla doucement Honorine, elle l'embrassa en versant un déluge de larmes : elle étoit heureuse d'avoir un prétexte de pleurer !......... Elle conjura Honorine de lui écrire souvent et avec *le plus grand détail.* Elle répéta plusieurs fois cette phrase; et, ne croyant pas encore que cela fût suffisant, elle osa enfin ajouter ces mots : Et n'oubliez pas de me donner des nouvelles de mon libérateur! Honorine, désespérée du départ de Clara, promit de lui écrire sans cesse. Il fut convenu qu'elle remettroit ses lettres à Jerson, auquel le père Arsène laissoit l'itinéraire de sa route.

Clara, prête à descendre, se retourna vers la cloison qui la séparoit de Valmore ; et, levant au ciel des yeux noyés de larmes, elle implora tous les secours célestes pour celui qu'elle alloit quitter et qu'elle ne reverroit peut-être jamais !........ Son cœur se déchira en sortant de cette chambre ; et quand elle reparut dans celle de Jerson, on fut effrayé de sa pâleur. Jerson et sa femme lui donnèrent toutes les bénédictions de l'affection la plus tendre ; car elle étoit adorée dans cette maison, dont elle avoit fait l'admiration et les délices par ses vertus, sa douceur et le charme de son caractère et de ses manières. Le père Arsène mit sur les épaules de Clara un grand manteau de bure noire avec un capuchon ; ensuite il l'arracha de la ferme, la fit monter à cheval en croupe derrière lui, et partit ainsi avec elle. Le bon religieux, avant même d'arriver à la ferme, avoit su que Valmore l'habitoit, et il éprouvoit une joie sensible

d'enlever Claraà tousles dangers actuels de cet asile. A peine Clara fut-elle hors de la ferme, qu'elle sentit un calme délicieux renaître dans son âme : pouvoir suprême d'une conscience satisfaite!.... Le cœur se brise en formant le projet d'un sacrifice vertueux qui nous arrache à ce qui nous est cher; mais, quand le sacrifice est fait, une voix intérieure et divineen nous approuvant, nous fortifie, nous console, et nous élève au-dessus de nous-même....

Clara n'éprouve plus que de l'attendrissement; elle regarde avec ravissement ce ciel étoilé : cette contemplation ramène en foule dans son imagination toutes les douces pensées de l'espérance. En s'éloignant volontairement de ce qu'elle aime, elle ose compter sur la protection divine, elle croit assurer la vie de Valmore! Elle gardoit un profond silence. Ma fille, lui dit le saint religieux, n'avez-vous pas peur, au milieu de la nuit, dans un pays plein

de soldats ? — Non, mon père, répondit Clara, je ne crains rien avec vous ! je me rappelle notre voyage sur le Rhône !.... D'ailleurs, dans ce moment, je suis satisfaite de moi-même...... — C'est sans doute un motif de confiance ; mais vous ne pensez pas, ma fille, que l'innocence doive toujours trouver sa récompense sur la terre ? — Oh ! non, mon père ; car, si cela étoit ainsi, on n'auroit aucun mérite à faire son devoir. — Oui, il falloit, pour donner du prix à la vertu, qu'elle n'eût quelquefois en ce monde que la religion pour refuge, que Dieu pour consolateur ; il falloit que le vice y fût aussi quelquefois impuni. Mais en même temps la sagesse éternelle a voulu que ces exceptions, nécessaires au mérite de nos actions, fussent néanmoins assez rares pour qu'il fût impossible de méconnoître que la route du devoir est toujours la plus sûre et la meilleure, et que les voies de l'iniquité conduisent presque infaillible-

ment dans un profond abîme. Enfin, rappelez-vous cet oracle de l'Esprit-Saint : *Point de paix pour l'impie.* En effet, vous verrez toujours que si la Providence tolère quelquefois la prospérité du méchant, elle ne permet jamais son bonheur. Comme le vénérable religieux prononçoit ces paroles, on se trouva près d'un poste militaire. Clara montra quelque frayeur. Le père Arsène la rassura en lui disant qu'il avoit pris toutes les précautions nécessaires à la sûreté de leur voyage. Il n'étoit parti de Paris que muni des plus puissantes recommandations pour le duc d'Angoulême. Avant de se rendre à la ferme, il avoit fait parvenir à ce prince une lettre de la reine-mère ; et, d'après cette lettre, le prince avoit fait expédier les ordres les plus formels de laisser passer ce religieux, et de lui accorder toute protection.

Clara et son vertueux guide ne s'arrêtèrent qu'au point du jour pour

prendre du repos dans une chaumière ; au bout de quelques heures ils se remirent en route ; le soir ils traversèrent une petite ville, où ils trouvèrent une diligence prête à partir qui les conduisit à la frontière qu'ils vouloient passer pour se rendre en Allemagne. Le reste du voyage fut aussi heureux. Ils arrivèrent au mois de décembre dans la belle capitale des états de l'électeur de ***, l'un des plus puissants princes de l'Allemagne. Clara avoit plus d'une fois entendu parler de cette ville, car c'étoit à cette cour que Montalban avoit passé une partie de sa jeunesse. Ce souvenir attrista Clara ; elle étoit rassurée cependant sur la crainte de rencontrer son père, car elle savoit que des dettes et de mauvaises affaires lui ôtoient toute possibilité de reparoître dans ce pays. Ce scélérat, pour les mêmes raisons, s'étoit sauvé de France ; il avoit passé en Angleterre peu de temps après l'évasion de Clara du château de Rosmal,

emportant avec lui une inquiétude de moins, par la certitude qu'il croyoit avoir de la mort de sa malheureuse victime.

Le père Arsène remit Clara, toujours sous le nom d'Olympe, entre les mains d'une vieille veuve, cousine germaine de feue sa mère. La bonne veuve, bien dévote, bien charitable, un peu grondeuse, très-économe, et d'une extrême rigidité, reçut Clara comme une orpheline chassée de la Rochelle par la guerre, et surtout par les persécutions exercées contre les catholiques. Marcelle (c'étoit le nom de cette veuve) étoit riche, mais elle vouloit à la fois faire de bonnes actions et amasser beaucoup d'argent, deux choses fort difficiles à concilier, et que Marcelle trouvoit le moyen d'accorder assez bien. Elle ne se refusoit à aucune charité, mais elle donnoit très-peu, en disant : Je dois me réserver des fonds pour des charités à venir. Elle poussoit si loin

cette prévoyance, que le trésor grossissoit prodigieusement tous les ans : cet argent des pauvres futurs étoit si sacré, que Marcelle en détachoit bien difficilement une petite partie pour les pauvres présents. Elle n'en détacha rien pour Clara ; car il fut décidé qu'elle se borneroit à la loger et à la nourrir, et que Clara emploiroit à son entretien le produit de son travail.

Le père Arsène, après un repos de deux jours, retourna en France, laissant Clara fort attristée de sa nouvelle situation, et regrettant vivement la ferme où elle avoit passé de si paisibles jours. La maison de Marcelle étoit composée d'une cuisinière, d'un domestique, d'une servante et d'une vieille ménagère, qui offroit en toutes choses la caricature la plus outrée de sa maîtresse, car elle étoit mille fois plus avare, plus chagrine et plus acariâtre que Marcelle, et sa bigoterie étoit excessive. Marcelle, qui ne voyoit dans

cette vieille fille que ses propres qualités portées au dernier point de perfection, avoit pour elle une profonde vénération et l'affection la plus tendre. La ménagère entretenoit sa confiance aveugle, en désespérant les domestiques, contre lesquels elle crioit sans relâche durant toutes les matinées, et surtout en les accusant de déprédations et de friponneries. Elle joignoit à ce zèle ardent une extrême flatterie pour sa maîtresse, une impertinente causticité avec tout autre personne, à l'exception du directeur de Marcelle, qui étoit aussi le sien, et pour lequel elle avoit les attentions les plus recherchées.

La société de Marcelle n'étoit pas plus aimable que son intérieur : elle se réduisoit à deux ou trois demoiselles de cinquante et soixante ans, à quelques hommes de cet âge, et au chanoine directeur. Quand ces personnes étoient rassemblées, on causoit en allemand, et l'on jouoit. Clara, tou-

jours dans le salon, restoit à son métier. On la regarda les premiers jours avec plus d'étonnement que de bienveillance, ensuite on parut à peine s'apercevoir qu'elle fût dans la chambre. Marcelle n'avoit jamais été jolie, elle éprouvoit naturellement une sorte d'aversion pour toutes les belles personnes. Elle n'aimoit pas Clara, qui d'ailleurs déplaisoit à la ménagère, qui ne voyoit en elle qu'un surcroît de dépense. Cependant Marcelle ayant dans son quartier la réputation de parler parfaitement le français, n'était pas fâchée de cultiver ce talent un peu rouillé, en causant avec Clara lorsqu'elle n'avoit pas de monde. Marcelle avoit un accent si dur, une prononciation si étrange, elle employoit des expressions si peu usitées ou si triviales, que son langage étoit également inintelligible et comique; et pour achever d'en compléter le ridicule, elle ne parloit jamais à Clara que d'un ton emphatique et

solennel pour débiter les lieux communs les plus usés sur la fragilité de la beauté, et sur les devoirs d'une jeune personne. Au milieu de ces sermons, Clara, malgré sa mélancolie habituelle, eut le malheur de sourire plus d'une fois; ce qui produisit de fâcheuses scènes : un jour surtout, Marcelle éprouva une si vive indignation, que, ne trouvant point en français de termes pour l'exprimer, elle gronda Clara en allemand, mais avec un ton et un accent si terribles, que la pauvre Clara fut plus effrayée que si elle eût compris ce qu'on lui disoit.

Sans le travail le plus assidu, Clara eût succombé à l'ennui qui régnoit dans cette maison. Elle ne sortoit que pour aller avec Marcelle à l'église ; alors elle rabattoit une grande coiffe noire sur son visage : ainsi, malgré l'éclat de sa beauté, elle resta entièrement ignorée dans la ville et même dans son quartier. Cependant la perfection de ses broderies, déposées dans quelques boutiques

pour les vendre lui donna au bout de deux mois de la célébrité. Cet art n'étoit point cultivé dans cette partie de l'Allemagne. Ces broderies parurent des chefs-d'œuvre qui excitèrent l'admiration de toutes les dames de la cour et de la ville : on prit des informations, et l'on sut que cette excellente brodeuse étoit une jeune Française nommée *Olympe*, qui demeuroit chez la veuve Marcelle.

Un matin, la brillante voiture de la jeune comtesse de Kleben s'arrêta à la porte de Marcelle : toute la maison fut en rumeur au nom de la comtesse. C'étoit une dame de la cour, belle-fille de la grande-maîtresse, ancienne gouvernante de la princesse Euphémie, fille chérie de l'électeur. La comtesse ne descendit point ; elle étoit dans sa voiture avec un vieux seigneur de la cour, chambellan de l'électeur. Elle fait prier Clara de descendre et de venir lui parler dans sa voiture. La légèreté de ce

message déplut à Clara, et elle refusa nettement de descendre; mais Marcelle, toujours prête à la contrarier, lui commanda impérieusement de se rendre aux ordres de madame la comtesse de Kleben, quoiqu'au fond elle trouvât fort mauvais que la comtesse ne vînt pas dans son salon s'adresser à elle pour les lui donner. Clara soupira, mais elle obéit. Elle descend lentement, elle arrive auprès de la voiture; on ouvre la portière, elle monte sur le marchepied, elle entre dans la voiture et s'assied sur le devant d'une immense berline. D'un air glacial elle attend qu'on lui parle, en prévenant seulement qu'elle n'entend pas l'allemand. Au lieu de lui parler, on la regarde, on l'examine avec l'expression de la plus vive surprise. Le vieux seigneur surtout paroissoit confondu. Après beaucoup d'exclamations, il adressa la parole en allemand à la comtesse; celle-ci répondit avec un air et un ton dédaigneux; enfin elle rompit cet entretien

en questionnant Clara sur le prix de ses broderies et en lui commandant un habit de cour. Ensuite on rouvrit la portière, et Clara quitta la comtesse en se promettant en secret de trouver un prétexte de ne point travailler pour une personne dont les manières avoient si peu de douceur et de politesse. Marcelle, qui regrettoit de n'avoir pas reçu la visite de la comtesse, sut gré à Clara du mécontentement qu'elle lui montra, et elle passa le reste de la matinée à faire des réflexions critiques sur les gens de la cour. Le lendemain matin le vieux chambellan, qui la veille avoit accompagné la comtesse, fit demander à Marcelle un moment d'entretien particulier qui lui fut accordé sur-le-champ. Ce chambellan, qui s'appeloit le baron de***, et dont le nom et la faveur auprès de l'électeur étoient fort connus, fit beaucoup de questions sur la naissance, le caractère, les mœurs et la conduite de Clara. Marcelle, incapable

de mentir et de nuire, rendit, les meilleurs témoignages de Clara, non sans faire valoir de son mieux la bonté qu'elle avoit eu de recueillir une jeune orpheline bien née, remplir d'innocence et de vertu, et chassée de son pays par les guerres civiles. Le baron alors pria Marcelle de lui confier Clara pour la mener au palais, parce que l'électeur vouloit la voir et devenir son protecteur. A ces mots Marcelle émerveillée va chercher Clara, et, avec un ton caressant qu'elle n'avoit jamais eu, elle lui annonce cette grande nouvelle. Clara ne sait si c'est un bonheur ou un nouveau piége de la fortune, elle n'éprouve que de l'étonnement et de l'inquiétude, mais elle se laisse entraîner; on la remet aux mains du chambellan qui la fait monter dans sa voiture, et l'on part pour se rendre au palais. On y arrive : le chambellan prend la main de la timide Clara; il la conduit avec rapidité par des petits corridors et des escaliers dérobés; et bientôt Clara se

trouve dans les petits appartements de l'électeur. Ce prince étoit seul, assis devant un bureau : son seul aspect rassura Clara, car la bonté se peignoit sur tous ses traits, et son âge avancé, ses cheveux blancs, et la noblesse de sa figure, en rendoient l'expression aussi touchante que respectable. Clara s'inclina profondément, et resta debout ; sa timidité, son émotion, sa rougeur, ajoutaient à sa beauté un charme particulier et un éclat éblouissant, L'électeur la regarda fixement, et ses yeux se remplirent de larmes.......... Clara, plus émue que jamais, ne savoit que penser, lorsqu'elle s'aperçut que le prince et le chambellan comparoient sa figure à celle d'une jeune et charmante personne représentée dans un tableau placé vis-à-vis de l'électeur. Elle comprit alors qu'on lui trouvoit une ressemblance frappante avec un objet qui intéressoit vivement l'électeur ; un instant de réflexion lui fit deviner que cet objet étoit la princesse

Euphémie, fille de l'électeur. Clara, sachant que la princesse étoit âgée de quarante ans, imagina facilement que le portrait avoit été fait dans sa première jeunesse. Le chambellan, qui venoit de recevoir de l'électeur l'ordre d'aller chercher la princesse, sortit, et Clara se trouva tête à tête avec l'électeur. Ce prince, du ton le plus affectueux, ordonna à Clara de s'asseoir. Vous devez être surprise, lui dit-il en souriant, de l'effet que produit sur moi votre vue, mais vous ressemblez si parfaitement à ce qu'étoit ma fille à votre âge, qu'il ne m'est pas possible de vous contempler sans attendrissement : je rajeunis en vous regardant ; je revois ma fille dans la première fleur de sa jeunesse, et c'est retrouver mes beaux jours!........ Cette ressemblance, vos malheurs, le témoignage que rend de vous une personne de la vertu la plus austère, tout vous assure ma protection et mon amitié ; je vais moi-même vous présenter à ma

fille, et je désire que vous restiez auprès d'elle. Clara montra son étonnement et sa reconnoissance par la douce expression de sa physionomie et de son maintien. L'électeur, les yeux attachés sur elle, ne se lassoit point du plaisir de la regarder, lorsque la porte s'ouvrit, et l'on vit paroître la princesse s'appuyant sur le bras du chambellan. Clara se lève: la princesse prévenue par le chambellan, s'arrête un moment; elle regarde alternativement son portrait et Clara, puis elle dit: En effet, c'est son portrait beaucoup moins beau qu'elle!... A ces mots elle s'avance, prend Clara par la main, et, avec toute la grâce de la bonté la plus aimable, elle l'embrasse. Clara éprouva pour cette princesse quelque chose de si tendre, qu'elle ne put retenir ses pleurs. Elle fut honteuse de ce mouvement, et voulut vainement le dissimuler ou le contenir. Euphémie partagea son attendrissement et la serra dans ses bras, toutes deux fondirent en larmes... Cette

scène inattendue toucha vivement l'électeur. Ma fille, dit-il, je voulois vous demander vos bontés pour cette jeune orpheline; mais il me semble qu'elle n'a nul besoin auprès de vous de ma protection. Chargez-vous de son sort; et, pour que la ressemblance entre vous soit plus intéressante encore, puisse son âme ressembler à la vôtre! Euphémie soupira. Elle remercia son père par un regard plein de tendresse et de mélancolie. Après un court entretien, la princesse prit congé de son père, et tenant toujours Clara sous le bras, elle sortit et l'emmena.

Euphémie avoit encore de beaux traits, une physionomie pleine d'expression, et le charme inexprimable de son maintien et de ses manières auroit suffi seul pour fixer sur elle tous les regards et pour lui gagner tous les cœurs; mais une grande maigreur, une pâleur extrême, en rendant sa figure plus intéressante, en effaçoit entièrement l'éclat

qu'une belle personne peut avoir encore à cet âge. Une tristesse habituelle et profonde décéloit en elle un chagrin secret, que les uns attribuoient à la délicatesse de sa santé, et les autres au regret d'avoir refusé le trône, pour consacrer sa vie à son père et pour ne le jamais quitter.

Euphémie, malgré la droiture parfaite de son caractère, n'étoit pas à l'abri d'un malheur inévitable pour les princes, celui de prendre quelquefois des préventions injustes; car, à moins d'un intérêt de cœur, il est impossible de s'appliquer constamment à discerner la vérité de la calomnie, à tâcher d'approfondir si l'accusateur est exempt de haine ou d'envie. Il est même à remarquer que ce sont précisément les meilleurs princes qu'il est le plus facile de prévenir défavorablement. Avec eux on n'est pas obligé d'employer des calomnies atroces, et par conséquent suspectes. De légers traits suffisent; tout ce qui blesse, non

seulement la probité, mais la délicatesse, leur inspire un mépris que des âmes moins élevées ne sauroient éprouver. A leur cour, la calomnie, moins odieuse en apparence, y est plus commune, plus insinuante et plus dangereuse; elle y parvient mieux à son but, en cachant sa noirceur sous des formes si nonchalantes et si adoucies, qu'elle ressemble à peine à la médisance. Mais Euphémie savoit aimer, et lorsqu'il s'agissoit de ses amis, tout l'art profond de nuire, si perfectionné dans les cours, étoit inutile avec elle. Alors elle voyoit toutes les ruses de la malignité, elle en devinoit tous les motifs. Son amitié sembloit s'accroître par les efforts que l'on faisoit pour la détruire, et elle se plaisoit à en multiplier publiquement les preuves. Elle emmena Clara dans son cabinet, et elle y resta seule avec elle près de trois heures. Clara, pour abréger les questions et pour éviter de faire des mensonges détaillés, se contenta de dire

qu'ayant toujours été, dès son enfance, dans un couvent, elle n'avoit point connu ses parents; que, dès les premiers troubles de la Rochelle, le vénérable père Arsène l'avoit conduite dans une ferme aux environs de la ville, et qu'ensuite il l'avoit menée en Allemagne. La manière dont elle parla du père Arsène et de la famille de Jerson charma la princesse, qui, dès ce premier entretien, prit une si vive affection pour Clara, qu'elle résolut au fond de son cœur de lui tenir à jamais lieu de mère. Cette nouvelle intimité fit une grande sensation à la cour, et n'eut l'approbation d'aucune des dames attachées à la princesse; elle déplut surtout à la grande-maîtresse, la baronne de Kleben, qui, en particulier gronda, très-sèchement sa belle-fille, qui, sans le vouloir, avoit été (par sa visite faite avec le chambellan) la première cause de cette singulière faveur. La jeune comtesse n'avoit pourtant rien à se reprocher à cet égard; elle

s'étoit bien gardée de vanter la grâce et la beauté de Clara, elle nioit même sa ressemblance avec la princesse; mais le témoignage du chambellan avoit suffi pour intéresser l'électeur et pour exciter sa curiosité.

La baronne Klében, âgée de cinquante-cinq ans, étoit la femme de son âge qui pouvoit le plus justement se vanter d'avoir le moins changé depuis vingt-cinq ans. Elle avoit conservé toute l'ardeur, toute l'activité pour nuire à ceux qu'elle craignoit, toute l'ambition, toute la frivolité, toutes les prétentions des jours les plus brillans de sa jeunesse. Sa maison étoit la plus fastueuse et la plus élégante de la cour. On lui répétoit régulièrement trois fois la semaine, à ses grands soupers, qu'elle avoit l'air d'être la sœur de sa belle-fille; comment douter d'une chose aussi généralement reconnue? Aussi la baronne se coiffoit-elle toujours avec des roses, quatre heures de toilettes et douze heures consacrées à la repré-

sentation et à l'intrigue, tel étoit, depuis près de trente ans, l'emploi constant de ses journées. Naturellement caustique, médisante, envieuse, elle cachoit sa malignité sous un faux air de gaîté; elle calomnioit en riant, et son sourire amer étoit toujours un sarcasme. Toute célébrité dans les autres lui déplaisoit, celle de l'esprit surtout; mais elle étoit de bonne foi sur ce point seulement; car, indépendamment de tout sentiment d'envie, elle pensoit qu'une personne d'un esprit supérieur étoit la plus dangereuse de toutes les créatures, comme devant être la plus ambitieuse, la plus féconde en ruses, en artifices, et la plus profonde en duplicité. Le génie n'étoit à ses yeux qu'un moyen de parvenir, et que la puissance redoutable d'exterminer ses concurrents. Ennemie de toutes les réputations éclatantes, elle ne louoit jamais que la médiocrité, et même elle la protégeoit vivement lorsqu'elle se trouvoit en rivalité avec un grand talent. Quant

à ses manières habituelles, elles étoient glaciales, impertinentes avec toutes les personnes qui ne jouissoient pas d'une grande faveur ou d'une grande fortune; sa politesse n'étoit jamais fondée que sur l'intérêt ou sur la vanité. Une personne de ce caractère ne pouvoit être aimée d'Euphémie; mais cette dernière avoit néanmoins pour la baronne tous les égards dus à son ancienne gouvernante, qui, depuis la mort de l'électrice et celle de l'épouse du prince héréditaire, occupoit la première place de la cour.

Clara s'attacha si tendrement à la princesse, qu'elle cessa de regretter la ferme de Jerson. Honorine lui écrivoit quelquefois: avec quelle avidité Clara parcouroit ces lettres pour y trouver un nom chéri!.......... On lui mandoit que Valmore ajoutoit chaque jour à sa gloire par de nouveaux exploits, et que la famille de Jerson, toujours aussi généreusement protégée par lui, jouissoit d'une paix profonde. Clara avoit déposé

entre les mains du père Arsène le billet de Valmore, mais elle pouvoit garder et relire les lettres d'Honorine, et c'étoit une consolation !....

Euphémie ne donna à Clara aucun rang à la cour, et même aucun titre, puisqu'elle n'auroit pu en avoir qu'un subalterne, dans une cour qui n'admettoit que des femmes de la plus haute naissance. Mais Clara fut logée dans l'appartement même de la princesse; elle ne parut ni aux fêtes, ni aux cercles; elle resta dans l'intérieur intime de la princesse, enfermée tête à tête avec elle une partie des journées, admise dans les petits appartements de l'électeur, où la princesse, allant toujours sans dames, ne menoit que Clara; et le reste du temps, quand la princesse étoit en représentation ou au spectacle, Clara restoit seule dans son cabinet, occupée à lire ou à broder pour Euphémie.

Cette vie sédentaire et retirée convenoit parfaitement à Clara. Plus d'une

fois la princesse voulut lui procurer quelque dissipation et la mener au spectacle dans une loge grillée, mais Clara s'y refusa constamment; et son goût pour une solitude absolue, réuni à tant de jeunesse et de beauté, porta au comble l'estime de la princesse pour elle, d'autant mieux qu'Euphémie connut aisément que ce dénûment de vanité et cet amour de la retraite étoient fondés sur la base solide de la plus haute piété. Clara ne voyoit jamais d'hommes, à l'exception de l'électeur, du prince héréditaire, frère aîné d'Euphémie, et du vieux chambellan, son premier protecteur; c'étoit la seule personne attachée à la cour qui se trouvât quelquefois chez le prince quand Euphémie s'y rendoit en visite. Les jours où le prince soupoit dans ses petits appartements, Clara se retiroit avant l'arrivée des personnes qu'il admettoit dans sa société intime. Ainsi les seigneurs de la cour n'avoient pu l'entrevoir qu'à la dérobée, mais

c'en étoit assez pour être aussi charmés que surpris de sa grâce et de sa beauté. En vain les dames de la cour, et surtout la baronne de Kleben, qui avoient vu plus long-temps Clara chez la princesse, soutenoient qu'elle n'avoit que de l'éclat, qu'elle n'étoit belle qu'au premier coup d'œil, et que sa figure avoit mille défauts; on n'en fut pas moins persuadé que cette jeune *Olympe* étoit la plus belle personne qui eût encore paru à la cour. L'envie et la malignité essayèrent alors de découvrir quelques taches dans la vie de cette nouvelle favorite : on prit des informations dans le quartier de Marcelle, et Marcelle elle-même fut interrogée; mais toutes ces recherches n'aboutirent qu'à prouver que Clara étoit en effet une orpheline remplie d'innocence et de piété, qui n'avoit quitté son couvent que pour venir chercher un asile en Allemagne chez la parente du religieux son protecteur. Il fallut se borner à saisir tous les moyens de

rabaisser sa personne et de lui donner des ridicules. Rien n'étoit plus difficile. On ne pouvoit dire qu'enivrée de sa faveur, elle promettoit sa protection, et qu'elle se vantoit de mener la princesse, et même l'électeur, sur lequel Euphémie avoit un ascendant suprême. Clara ne voyoit personne, et lorsque la baronne se trouvoit avec elle dans le cabinet d'Euphémie, Clara travaillant, et les yeux baissés sur son métier, gardoit un profond silence. Si la baronne lui parloit, elle répondoit d'un ton doux et respectueux, mais avec la plus extrême brièveté. On prit le parti de dire qu'elle étoit la personne du monde la plus bornée, et qu'en même temps elle avoit un orgueil, une hauteur et une suffisance qui perçoient dans tous ses mouvements. On nia sa faveur; car les courtisans croient que la rendre douteuse dans l'opinion des autres, c'est presque l'annuler, parce qu'ils envient bien moins l'estime des princes que les hom-

mages qu'elle procure. On soutint qu'Euphémie ne regardoit Clara que comme une ouvrière assidue, dont le travail lui plaisoit; on affecta même, en parlant d'elle, de ne la désigner que sous le titre de *la brodeuse de la princesse*.

Tout se sait à la cour; les choses confiées dans les plus petits comités, sous le sceau de la confiance la plus intime, parviennent en peu de temps à l'oreille des princes : une rivalité passagère suffit souvent pour rompre des liaisons de convenance, et ces ruptures produisent toujours quelques délations secrètes. Euphémie apprit donc avec certitude, au bout de deux ou trois mois, de quelle manière on parloit de cette jeune personne qui lui devenoit tous les jours plus chère. Elle se promit de la venger avec éclat. Les fêtes qu'on lui donnoit chaque année pour célébrer le jour de sa naissance lui en procurèrent bientôt l'occasion. Ces fêtes duroient trois jours; l'électeur et le prince héré-

ditaire faisoient avec solennité tous les frais des deux premiers, et c'étoit une personne de la cour qui donnoit la troisième fête, dont la princesse exigeoit que toute étiquette fût bannie. La baronne devoit, cette année même, avoir l'honneur de donner cette dernière fête, et, par conséquent, de recevoir chez elle l'électeur et ses enfants. Ce jour arrivé, Clara, malgré sa résistance, sa répugnance extrême et sa timidité, fut obligée de se laisser parer magnifiquement: on la revêtit d'une robe d'étoffe d'argent; on posa une superbe chaîne de pierreries sur son sein toujours modestement couvert d'une double gaze; on entrelaça des diamants dans ses beaux cheveux, ensuite la princesse la conduisit en triomphe chez la baronne de Kleben. Clara, dans cette éblouissante parure, éprouvoit un tel serrement de cœur, qu'il lui fallut le plus grand empire sur elle-même pour l'empêcher de fondre en larmes : cette robe brillante et blanche

lui rappeloit celle qu'elle avoit essayée, et qu'elle auroit portée le jour de ses noces!........ D'ailleurs, en songeant que son vrai nom, fameux dans toute l'Europe par un forfait sans exemple, étoit par-tout en horreur, il lui sembloit, malgré son innocence, qu'elle usurpoit la tendresse de cette princesse sensible et bienfaisante! Elle rougissoit de ses bontés; sa faveur n'étoit pour elle qu'un poids accablant, et qu'un pénible sujet d'inquiétude; car, privée par un destin cruel et bizarre de la douce sécurité de la vertu, elle craignoit mortellement l'éclat et le grand jour. Elle ne jouissoit pleinement de son innocence que seule avec Dieu; elle retrouvoit dans le monde toutes ces idées nécessaires à la société qui font de notre nom une partie de nous-mêmes si essentielle, que la calomnie ne peut l'attaquer sans nous blesser profondément. Alors, en aigrissant le ressentiment naturel causé par l'injustice, la conscience la plus pure ajoute

peut-être quelquefois à nos maux; elle ne les calme et ne les dissipe entièrement que loin des yeux de tous les hommes.

Cependant Euphémie monte en voiture seule avec Clara; on se rend chez la baronne, on arrive; la baronne et toutes les dames viennent recevoir la princesse sur le haut de l'escalier..... et, en l'apercevant appuyée sur le bras de Clara, on reste pétrifié!..... Les compliments, les remercîments d'usage expirent sur les lèvres tremblantes de la baronne, elle rougit, pâlit, balbutie, perd la tête... Quel événement!..... *La brodeuse de la princesse* admise dans une fête, à la vérité sans étiquette, mais où l'on n'a rassemblé que des femmes qui, par leur naissance, peuvent entrer dans tous les chapitres d'Allemagne!....... *La brodeuse de la princesse*, mille fois plus belle, plus majestueuse, plus éclatante que toutes ces grandes dames!..... Tandis qu'on s'étonne, qu'on envie, qu'on murmure tout bas, Euphémie s'avance et dit à la

baronne en souriant et en lui montrant Clara : N'êtes-vous pas surprise de la voir à une fête, elle qui jusqu'ici a refusé de paroître à toutes celles de la cour ?...... Oui, madame, répondit la baronne, je suis très-*surprise !*....... Je m'y attendois, reprit Euphémie ; mais devant ne trouver ici que mes amis, j'ai voulu y amener ma fille adoptive. En disant ces paroles, Euphémie poursuit sa marche, et, suivie d'un nombreux cortége et tenant toujours Clara sous le bras, elle entre dans une salle superbement décorée, dont toutes les fenêtres ouvertes donnoient sur un jardin illuminé. Clara (quoiqu'elle dansât parfaitement) avoit annoncé qu'elle ne dansoit point. La princesse s'assit dans un fauteuil, elle fit placer Clara sur une banquette à côté d'elle, et le bal commença.

La princesse jouissoit délicieusement de l'un des plus doux plaisirs du pouvoir souverain et de la grandeur, ce-

lui d'élever ce qu'on aime, de donner au mérite des marques publiques d'estime, de faveur, et d'humilier, de confondre les intrigants et les envieux. Combien d'ennemies cette brillante soirée fit à Clara!........ Les coquettes, les ambitieuses, toutes les mères qui avoient des filles de cet âge, et qui, en calculant leurs quartiers de noblesse, ne concevoient pas que la princesse, voulant adopter une jeune personne, eût fait un tel choix......... Le tourment de la haine et de l'envie fut porté au comble par l'admiration de tous les hommes. Tout le monde aussi fut frappé de l'étonnante ressemblance d'Euphémie et de Clara; les vieux seigneurs surtout crurent revoir la princesse à l'âge de dix-huit ans; quoiqu'ils trouvassent en secret que Clara étoit infiniment plus belle que ne l'avoit jamais été la princesse.

L'électeur et le prince héréditaire arrivèrent à l'heure du souper : rien ne manqua au triomphe de Clara, ces deux

princes s'occupèrent d'elle avec l'air de la plus flatteuse intimité, et l'électeur la fit mettre à sa table. Au milieu de tous ces honneurs, Clara, mélancolique, mais simple, douce, obligeante, parla peu, répondit toujours avec grâce, souvent avec esprit, son maintien fut parfait, sa reconnoissance pour les princes eut l'expression convenable de respect et la dignité personnelle qui préserve de l'exagération et de l'enivrement. Sa politesse avec les courtisans ne ressembla point à *l'affabilité* qui ne convient qu'aux princes, et qui n'est dans les particuliers que de l'impertinence et de la fatuité; elle n'eut avec aucune femme une contenance froide et dédaigneuse; elle ne prit point avec quelques personnes les airs protecteurs d'une favorite qui veut plaire; elle fut constamment noble, naturelle, aimable; on remarqua qu'elle n'affecta pas une seule fois de parler à l'oreille de la princesse, ou de lui dire quelques mots à demi-bas. Elle charma

tous ceux qui n'étoient pas décidés d'avance à la haïr.

La princesse et Clara quittèrent la fête un peu avant minuit. Elles retournèrent à un quart de lieue du château de la baronne, dans une maison de plaisance de l'électeur, où la princesse devoit passer tout l'été. On était aux premiers jours du mois de juin. La nuit étoit si calme et si belle, que, lorsque Clara fut déshabillée, elle descendit seule dans un petit bois de peupliers, enfermé dans l'enceinte du jardin particulier de la princesse. Elle s'assit, à l'extrémité du bois, sur le bord d'un bassin entouré de mousse, et ses yeux se fixèrent sur un canal assez éloigné, mais qui, réfléchissant les rayons de la lune, formoit au milieu d'une allée de jeunes saules un long sillon de lumière......... Le bois, les eaux, la nature entière, tout étoit muet et tranquille. Clara, après cette fête bruyante, jouissoit avec délice du calme et du

silence!........... Que je suis bien ici! se disoit-elle; je ne sens plus le poids du nom fatal que je porte, et l'inquiétude du mystère qui doit toujours envelopper ma triste existence!...... Seule avec l'auteur de l'univers, je suis Clara sans rougir!.... O combien je vous envie, solitude heureuse du désert! lieux paisibles où des âmes pures et religieuses ont trouvé la ravissante image du ciel! La majesté de Dieu remplit seule votre immense étendue, et les échos de vos grottes et de vos rochers n'ont répété que les louanges de l'Eternel! Terre fortunée, dédaignée par l'ambition humaine, les sueurs du pauvre ne vous ont point arrosée, vous n'êtes point souillée de sang! Ah! restez à jamais sans culture, afin qu'il y ait encore un asile sur la terre pour l'innocence opprimée! Hélas! la première charrue qui traça le premier sillon, ouvrit en même temps la route de l'industrie et celle de l'avarice et du crime!..... Que ne puis-je aller m'ensevelir dans ces

saintes retraites où mon imagination m'a transportée tant de fois ! Là, les passions s'anéantissent et la sensibilité s'exalte ; là, le cœur en se purifiant s'embrase d'un amour sublime, d'un amour ardent et sans agitation comme sans inquiétude, et que rien ne combat et ne traverse !... Mais où laissé-je égarer ma pensée ?..La sagesse suprême n'approuve point ces vœux superflus. Ne peut-on trouver Dieu que dans ces profondes solitudes, et la place qu'il nous assigne dans cette courte vie n'est-elle pas celle qui doit nous plaire ?... ou du moins ne devons-nous pas tâcher de la rendre supportable ? Oui je veux repousser loin de moi ces idées mélancoliques ; ne sont-elles pas des espèces de murmures qui peuvent mener à la misantropie ?.....

C'étoit ainsi que Clara, toujours éclairée, guidée par la morale évangélique combattoit cette tristesse vague et frondeuse, trop naturelle aux cœurs souffrants. C'est ainsi que la véritable piété

réprime et rectifie tous les sentimens condamnables et même les plus spécieux; elle ne veut point que le dégoût des faux biens nous fasse mépriser les institutions humaines que la Providence soutient et perpétue. Si la religion conduit quelques élus dans le désert, elle en a fixé davantage et dans le monde et sur le trône. Elle bénit l'humble obscurité du cénobite; mais elle a sanctifié mille fois les talens, le génie et la gloire. Elle nous demande surtout les qualités et les vertus qui conviennent le mieux à notre situation; elle exige que la résignation et la persévérance nous enchaînent dans l'état où nous pouvons faire le plus de bien (*b*); elle montre à tous les hommes le même but, elle leur promet la même récompense, elle leur offre l'espérance la plus sublime. Ainsi cette inquiétude, ce mécontentement secret, qui jettent sur les objets présents et sur l'avenir un voile si funèbre, ne peuvent produire un état habituel de mélanco-

lie que dans l'imagination égarée des infortunés qui doutent de tout : tels sont pour les cœurs sensibles les tristes résultats du scepticisme ; les âmes pieuses sont à l'abri de ces funestes égarements.

Cependant, le lendemain matin de la fête, la grande-maîtresse, la baronne de Kleben, se rendit chez la princesse, sous prétexte de la remercier de l'honneur qu'elle avoit reçu la veille, mais surtout pour avoir avec elle une explication sur Clara. La baronne, ayant élevé Euphémie, avoit, tête à tête avec elle, le droit de lui parler avec une liberté que la reconnoissance d'une élève devoit autoriser. La baronne porta la parole au nom de toutes les dames de la cour, du moins elle assura qu'elle exprimoit leurs sentiments ; et après un long discours sur les convenances, les bienséances, l'étiquette, elle termina par cette phrase : J'ai cru, madame, devoir vous offrir toutes ces vérités, et, au risque de vous déplaire, j'ai eu le courage de vous les

dire. La baronne prononça ces paroles avec une emphase qui fit sourire la princesse. Je vous assure, madame, répondit-elle, que je ne vois pas le moindre *courage* dans tout ce que vous venez de me dire; car vous savez parfaitement que vous ne risquez rien du tout en me parlant ainsi. De quoi se plaint-on? Que j'aie introduit dans une fête particulière, et sans cérémonial, une jeune orpheline bien née, et qui est également intéressante par ses malheurs, sa parfaite éducation, son innocence et ses vertus. Je puis m'étonner à mon tour que mes sentiments pour elle, ma tendresse de mère ne lui suffisent pas pour être accueillie avec empressement et reçue avec plaisir...... — Mais, madame, votre altesse la connaît depuis si peu de temps........ — Ce temps m'a suffi pour la juger, la chérir et l'adopter......... — L'adopter, madame!...... En vérité, personne ne croira à cette étrange adoption. — Eh bien, j'en prouverai la réalité : je vous

déclare, madame, que l'électeur compte élever si haut la fortune de celui qui recevra sa main, que je suis décidée, de mon côté, à lui donner en outre une telle dot, que je n'aurai certainement que l'embarras du choix.

A ces mots, la baronne, vivement frappée, recueillit un moment ses esprits. Une réflexion rapide changea tout à coup ses dispositions. Elle connoissoit Euphémie; elle savoit que cette princesse étoit invariable dans ses résolutions et dans ses attachemens........ L'ambition aperçoit en masse d'un seul coup d'œil tout ce qui la tente........ La baronne vit en un instant cette jeune orpheline héritière de tous les biens, de toutes les pierreries de la princesse; elle vit les honneurs accumulés sur la tête de son mari; elle vit enfin le plus grand parti de la cour et de l'Allemagne; et, après un long silence: Quoi, madame, dit-elle du ton le plus radouci, vous aimez à ce point cette jeune personne!....... — Oui, ma-

dame, et l'électeur et mon frère feront pour elle tout ce que mon affection pourra désirer. — Vous l'aimez véritablement, reprit la baronne, il suffit. Je puis donc enfin, poursuivit-elle d'un ton à la fois solennel et sentimental, je puis donc vous donner une grande preuve d'attachement?.... J'ai un second fils, il a vingt-cinq ans; je demande pour lui à votre altesse la main d'Olympe...... La surprise d'Euphémie fut extrême. Il y avoit dans cette surprise de la joie, du mépris, et cependant un peu d'attendrissement. Euphémie avoit beaucoup de pénétration; son esprit lui disoit bien que la seule cupidité produisoit, dans les idées de la baronne, cette soudaine révolution; mais son cœur et sa vanité étoient si touchés de cette offre, qu'elle en sut gré à la baronne, et qu'elle crut lui en devoir quelque reconnoissance. Il est si rare que l'on ne gagne rien à flatter le foible des princes, qu'on ne sauroit trop admirer à la cour l'in-

flexible droiture et la constante sincérité, quand par hasard elles s'y trouvent.

La princesse remercia la grande-maîtresse avec une grâce qui ressembloit à la sensibilité; elle lui dit les choses les plus flatteuses. La baronne s'attendrit. Euphémie lui serra affectueusement les mains et l'embrassa; et la baronne, croyant obtenir une faveur qu'elle n'avoit jamais eue, sortit de chez la princesse avec un air mille fois plus hautain et plus impertinent que de coutume. Elle fut le reste du jour inabordable pour tous les indifférents, et radieuse dans sa famille. Elle accabla de sa dédaigneuse distraction tous ceux qu'elle n'aimoit pas; sa démarche, son ton, son maintien eurent quelque chose de triomphal. Elle confia à ses amis intimes cette grande entrevue; sa vanité n'oublia pas d'orner ce récit d'une infinité de mots brillants et touchants de son invention; et tandis qu'elle s'applaudissoit d'une démarche qu'elle regardoit comme un trait

admirable de présence d'esprit et de génie, tandis qu'elle formoit mille nouveaux projets de grandeur, Clara, enfermée avec la princesse, refusoit avec autant de fermeté que de froideur l'honneur de s'allier à l'illustre maison de Kleben. Clara annonça de plus qu'elle étoit décidée à ne se marier jamais, en ajoutant qu'elle n'envisageoit d'autre bonheur dans l'avenir que celui de consacrer entièrement sa vie à sa généreuse bienfaitrice. Ce discours, prononcé avec cet accent de vérité qui persuade, émut et toucha la princesse jusqu'au fond de l'âme. Elle admira une résolution qui lui donnoit la certitude de jouir sans partage de l'affection de Clara, et de ne jamais se séparer d'elle un seul instant. Cependant elle combattit son dessein; elle lui peignit tous les avantages brillants d'une grande alliance; et lui fit l'éloge du jeune comte de Kleben : tout fut inutile; et la princesse connut, avec une satisfaction inexpri-

mable, que Clara étoit absolument inaccessible aux séductions les plus naturelles de la vanité et à l'ambition la plus légitime. Eh bien, ma chère Olympe, s'écria Euphémie en la serrant dans ses bras avec transport, vous n'y perdrez rien; vous aurez dans cette cour le rang, le titre, les honneurs que la plus haute alliance auroit pu vous y procurer...... Ah! madame, interrompit Clara, ne me forcez point à paroître dans le monde..... —Vous serez toujours libre de vivre dans cette profonde solitude; mais je veux qu'on sache à quel point je vous aime: en vous élevant ainsi, c'est moi seule que je prétends satisfaire. Clara s'opposa vainement à ce projet, la princesse y attachoit son bonheur et sa gloire.

Durant ce long entretien, le bruit du mariage du comte de Kleben et de la *jeune Olympe* circuloit déjà sourdement à la cour. Les ennemis de la baronne, en enviant en secret son bonheur, montroient la plus vive indigna-

tion de ce qu'ils appeloient une bassesse et une mésalliance. Les indifférents s'étonnoient ; les amis trahissoient mystérieusement le secret, ou le nioient foiblement, mais d'un ton sec et capable d'en imposer au vulgaire des courtisans. Plusieurs personnes qui, n'étant instruites d'aucun détail, savoient seulement qu'il étoit question d'assurer un sort à la jeune favorite, tirèrent parti de cette lumière pour inventer et pour répandre les fables les plus absurdes, non à la cour, mais à la ville, où les courtisans sans crédit persuadent si souvent qu'ils sont initiés dans tous les secrets d'état. Ainsi la nouvelle la plus accréditée de la ville, parce qu'on la *tenoit de bonne part*, fut qu'Olympe alloit épouser de la *main gauche* le prince héréditaire.

La journée se passa de la sorte. La baronne ne vit Euphémie qu'en représentation, et la princesse affecta de la traiter avec plus de distinction que ja-

mais. Avant de la quitter, elle lui dit à l'oreille qu'elle la prioit de se rendre chez elle le lendemain dans la matinée.

La baronne mit le plus grand empressement à se trouver au rendez-vous indiqué, et elle arriva de si bonne heure chez Euphémie, que, n'étant point encore attendue, elle trouva Euphémie et Clara déjeûnant tête à tête. A l'aspect de la grande-maîtresse, Clara se leva et voulut se retirer. La baronne attribua ce mouvement à la timidité; elle ne douta point qu'elle ne fût là pour lui être présentée comme sa future belle-fille, et s'avançant précipitamment, elle la retint. Alors, se retournant vers la princesse : Madame me permet-elle, dit-elle, d'embrasser notre enfant? Clara reçut cet embrassement avec autant d'embarras que de respect, et aussitôt, après avoir fait une profonde révérence, elle s'échappa. Il fallut enfin avoir une explication, et ce ne fut pas sans une violente suffocation d'orgueil et de colère

que la baronne apprit que la *brodeuse de la princesse* avoit l'insolente démence de refuser la main de son fils, du comte de Kleben, allié d'assez près à la maison de Brandebourg et à celle de l'électeur !... La princesse crut adoucir ce refus en assurant que Clara étoit pénétrée des bontés de la baronne, et qu'elle conserveroit toute sa vie le souvenir de l'honneur qu'elle avoit daigné lui faire. Son goût pour la retraite, ajouta-t-elle, et son attachement pour moi, lui font désirer de conserver sa liberté, afin de me la consacrer à jamais tout entière. La baronne interrompit Euphémie; et, s'efforçant vainement de cacher son dépit, elle répondit avec tant d'aigreur et une ironie si insultante pour Clara, que la princesse rompit tout à coup la conversation et la congédia sèchement.

La baronne, outrée, alla dire dans sa famille qu'elle avoit eu une scène très-vive avec la princesse; que le mariage étoit rompu, *grâce au ciel;* car elle

avouoit qu'elle n'avoit jamais sincèrement désiré une alliance aussi *étrangement disproportionnée*. Ainsi elle laissa croire que la rupture venoit d'une discussion sur les conditions, et non du refus de Clara ; refus insupportable qu'elle dissimula avec le plus grand soin, mais dont tout le monde fut informé avant la fin du jour.

La baronne avoit toujours montré une extrême aversion pour Clara ; on savoit qu'au fond elle n'aimoit pas la princesse ; ainsi ses motifs, en demandant la main de Clara, ne pouvaient être douteux. A la cour, une bassesse qui réussit n'y paroît guère en général qu'une démarche adroite et bien combinée ; et ce qu'on admire le plus là, c'est l'esprit de conduite (quel qu'il soit) qui fait parvenir à ses fins. Par la même raison, une bassesse inutile y couvre d'un ridicule ineffaçable, et surtout parce qu'elle décèle le manque de goût, de finesse et d'esprit. On se déchaîna tellement

contre la baronne, que ses amis mêmes (qui avoient reçu sa confidence avec une parfaite approbation) convinrent en secret que cette conduite étoit inexcusable; et ils ajoutèrent qu'ils l'avoient jugée telle dès le premier moment. Au reste, ce n'est point là, dans le grand monde, manquer aux devoirs de l'amitié; pourvu que l'on parle ainsi d'un ton et d'un air consternés, que l'on répète bien que l'on gémit de ces torts et de ces travers dont on est forcé de convenir, on est toujours un ami fidèle et parfait.

Cependant la princesse, malgré la sincère opposition de Clara, obtint pour elle tout ce que sa tendresse désiroit; elle lui fit don d'une belle terre. L'électeur voulut qu'elle en prît le nom. Clara eut un *diplôme* qui lui donna le titre de comtesse; il fut décidé qu'elle ne s'appelleroit plus désormais que la comtesse de Niémen. Euphémie exigea qu'elle parût une seule fois publiquement à la cour, pour être présentée avec son nou-

veau titre à l'électeur et au prince héréditaire. Elle eut sa livrée, des domestiques, une voiture et des chevaux. On lui assigna un revenu; on lui arrangea un bel appartement, tenant et communiquant à celui de la princesse. Toutes ces choses confirmèrent la nouvelle répandue dans la ville, et qui bientôt prit crédit à la cour même : on fut généralement persuadé que Clara avoit épousé secrètement le prince héréditaire.

Dans cette nouvelle situation, Clara ne changea rien à son genre de vie solitaire. Toujours enfermée, toujours occupée par la prière, le travail et la lecture, et toujours inaccessible à toute liaison nouvelle; ne se montrant jamais, n'ayant nulle dépense à faire, elle n'employa son revenu qu'à soulager secrètement les pauvres. Ne se mêlant de rien, elle ne fit usage de son crédit que pour acquitter une dette de reconnoissance. Elle obtint une grâce qui doubloit la fortune de la veuve Marcelle; elle ne

fit jamais d'autre demande. Son affection pour Euphémie égaloit celle qu'elle avoit pour le père Arsène; indépendamment de la plus vive reconnoissance, elle avoit pour cette princesse un penchant naturel qui lui faisoit trouver un charme toujours nouveau dans son intimité; mais cet attachement si profond et si tendre n'étoit pas parfaitement heureux. Clara, loin de pouvoir ouvrir son cœur à celle qu'elle chérissoit comme la meilleure des mères, étoit forcée, au contraire, de lui cacher tous ses funestes secrets. Elle ne jouissoit de sa confiance qu'avec une sorte de remords, en songeant qu'elle lui refusoit la sienne!...... Mais comment la lui accorder? Montalban existoit toujours! et celle qui, pour ne point dénoncer son père, s'étoit laissé charger, aux yeux de celui qu'elle aimoit, d'un tel forfait; celle qui s'étoit résignée à l'ignominie et à la mort, pouvoit-elle être tentée de dévoiler à qui que ce fût au monde ce qu'elle cachoit

à Valmore. D'ailleurs, au moment de l'instruction du procès, elle pouvoit d'un mot se justifier pleinement. Le temps et l'éloignement des lieux où fut commis le crime rendoient la justification moins facile et moins évidente. Et quels seroient les fruits de cette confidence coupable et dangereuse, en supposant même que la princesse gardât fidèlement le secret? De l'affliger inutilement, et de perdre par une telle imprudence une partie de l'estime de sa bienfaitrice, celle du père Arsène, et la sienne propre. On est inviolablement attaché à un secret pour la sûreté duquel on a consenti à donner sa vie, et que la religion commande de garder toujours. Clara n'eut donc jamais la tentation de se faire connoître à la princesse; mais cette réserve nécessaire déchiroit souvent son cœur. Elle éprouvoit encore une peine d'un autre genre, qui l'affectoit vivement. La princesse jouissoit de la réputation la plus parfaite.

Tout le monde admiroit la piété filiale qui lui avoit fait refuser des alliances royales et dédaigner des couronnes, pour dévouer sa vie à son père; l'électeur l'adoroit et vantoit sans cesse sa vertu, la perfection de sa conduite, et les sacrifices généreux qu'elle avoit faits pour lui. Toute la cour étoit aux pieds d'Euphémie; son pouvoir surpassoit infiniment celui même du prince héréditaire. Comme elle n'en faisoit jamais qu'un usage bienfaisant et sage, elle étoit universellement aimée et révérée; et néanmoins Clara ne voyoit que trop que, loin d'être heureuse, elle étoit dominée par une tristesse secrète, également insurmontable et profonde. Euphémie, plus d'une fois dans ses entretiens particuliers avec Clara, avoit laissé échapper des mots mystérieux qui montroient assez que, non seulement elle étoit mécontente de son sort, mais qu'elle gémissoit sous le poids accablant d'un grand chagrin ignoré de tout le monde.

Clara n'avoit jamais osé la questionner, elle s'étoit contentée de s'attrister avec elle.

Un matin, Clara éprouva la joie la plus vive, en recevant une lettre d'Honorine, qui lui donnoit les plus heureuses nouvelles de Valmore, et qui lui apprenoit en même temps que les Rochelois venoient de conclure une trève avec les Royalistes, et que tout le monde pensoit que cette trève seroit suivie de la paix. Il étoit permis à Clara de montrer l'intérêt qu'elle prenoit à la paix; elle avoit besoin d'épancher sa joie, et pour en parler elle sortit plutôt que de coutume de son appartement pour se rendre dans celui de la princesse. Elle avoit une clé du cabinet d'Euphémie; elle entra doucement, et en entr'ouvrant la porte du cabinet, elle aperçut Euphémie seule assise sur un canapé et fondant en larmes. Le premier mouvement de Clara fut d'aller se jeter aux genoux de la princesse, de saisir une de

ses mains qu'elle pressa contre son cœur, en disant d'une voix entrecoupée : Vous avez des peines que j'ignore, je puis les partager sans les connoître : oh ! laissez votre Olympe pleurer avec vous !...... Euphémie, relevant Clara, la serra long-temps dans ses bras, ensuite la faisant asseoir à côté d'elle : mon enfant, dit-elle, je ne vous connois que depuis huit mois, mais cette sympathie indéfinissable qui nous unit, vous a donné sur mon cœur, dès les premiers moments, tous les droits d'une ancienne amitié......... Un secret inviolablement gardé jusqu'ici, un secret terrible, me pèse depuis long-temps avec vous ; il ne m'échappe point, ma tendresse pour vous le déposera avec réflexion dans votre sein....... Ici les pleurs d'Euphémie redoublèrent. Clara, saisie et tremblante, y mêla les siens ; et après un long silence Euphémie reprenant la parole : Tout le monde, dit-elle, s'attendrit sur les maux d'un être malheureux, flétri

et persécuté par la calomnie; du moins alors on peut opposer à l'injustice le témoignage secret d'une conscience pure; on peut se flatter que l'imposture sera tôt ou tard confondue, et que la Providence fera triompher la vérité. Toutes les douceurs, tous les charmes de l'espérance sont réservés aux cœurs innocents!.........

Ce début causa à Clara la plus profonde émotion.... Mais, poursuivit la princesse, trouver au fond de son âme un témoin qui dépose contre la voix publique, et qui dément des louanges usurpées!...... recevoir des hommages et des témoignages de reconnoissance qu'on ne mérite pas, tromper la tendresse qu'on partage, abhorrer la fausseté, et jouer le rôle affreux d'une hypocrite!.... voilà des tourments sans consolation; et ce sont les miens! — Non, il n'est pas possible, s'écria Clara, vous, madame, dont toutes les actions secrètes sont si pieuses,

si bienfaisantes..... Oui, reprit Euphémie, j'aime à donner, j'aime les infortunés ; oui, sans doute, j'étais née pour la vertu ;... mais coupable d'une foiblesse inexcusable, j'abuse de la généreuse crédulité du meilleur des pères....... J'ai paru lui sacrifier les trônes qui m'ont été offerts ; hélas ! je ne les ai sacrifiés qu'à la plus funeste passion !.... — O ciel !.... — Je suis mariée secrètement depuis vingt ans... A ces mots, Clara, pétrifiée d'étonnement, resta un moment immobile ; ensuite, penchant sa tête sur les genoux de la princesse, elle arrosa de pleurs ses deux mains qu'elle serroit fortement dans les siennes. Mon enfant, reprit Euphémie, vous êtes ma seule, mon unique consolation !.... Laissez-moi me remettre d'une si vive émotion, et me préparer à ce triste récit ; il sera pour votre jeunesse une leçon salutaire; vous y verrez que, si l'on échappe à la censure des autres, on en trouve une

plus sévère au fond de sa conscience; vous y verrez enfin quelle punition le ciel équitable réserve à la témérité de l'inexpérience qui ose s'affranchir de l'obéissance filiale, et former des nœuds mal assortis..... Demain vous saurez tout.

Cette première confidence pénétra Clara de reconnoissance et de compassion pour cette princesse intéressante, qui lui donnoit ainsi la preuve la moins douteuse et la plus touchante d'une véritable affection. Le lendemain matin, de bonne heure, Euphémie l'envoya chercher. Clara s'assit sur des coussins aux pieds de la princesse, qui commença son récit en ces termes :

« J'étois encore au berceau lorsque « je perdis ma mère. Mon frère, plus « âgé que moi de dix ans, pouvoit déjà « essuyer les larmes de mon père; mais « bientôt je devins l'objet des plus ten- « dres soins de ce père, si indulgent

« et si sensible ; il prit pour moi dès-
« lors cette vive affection qui a tou-
« jours été depuis le sentiment domi-
« nant de son cœur. Ma tendresse ré-
« pondoit à la sienne, et ma plus grande
« consolation est de me rappeler ce
« temps où je l'aimois de préférence à
« tout, et où nul sacrifice n'auroit pu
« me coûter pour lui !.... Il ne négli-
« gea rien pour me donner une excel-
« lente éducation. On nomma la ba-
« ronne de Kleben ma gouvernante,
« mais ce fut pour elle plutôt un titre
« qu'un emploi ; ma véritable institu-
« trice fut madame de Merthal, ma
« sous-gouvernante. Cette femme res-
« pectable réunissoit à un éminent de-
« gré les talents les plus distingués aux
« qualités les plus attachantes du cœur
« et de l'esprit. Je la chérissois, je pro-
« fitai de ses leçons ; et lorsqu'on forma
« ma maison, je suppliai l'électeur de
« laisser auprès de moi madame de Mer-
« thal, comme une amie dont je ne

« pouvois me séparer, et comme un
« guide qui m'étoit nécessaire encore.
« J'avois à peine atteint ma dix-hui-
« tième année qu'il fut question de me
« marier; mais mon attachement pour
« mon père et pour mon pays me fit
« rejeter sans balancer cette proposi-
« tion, en annonçant que je ne con-
« sentirois jamais qu'avec un mortel
« chagrin à quitter mon père et à m'ex-
« patrier. L'électeur me sut gré de ces
« sentiments, mais il pensa que le temps
« les changeroit.

« Je venois d'entrer dans ma vingtiè-
« me année, lorsque le comte de Ro-
« senberg, âgé de vingt-quatre ans,
« parut à la cour...... Une figure noble
« et brillante, une physionomie sur
« laquelle se peignoit une assurance
« et une fierté remarquables, surtout
« à cet âge, des manières froides, mais
« polies et remplies de grâce et d'élé-
« gance : tel étoit l'extérieur du comte
« de Rosenberg. Né avec l'esprit le plus

« dominateur, il est du petit nombre
« des hommes qui, dès leurs premiers
« pas dans le monde, se sont formés,
« d'après leur inclination et leur carac-
« tère, un plan invariable de conduite,
« et qui jamais ne s'en sont écartés. Le
« comte de Rosenberg n'a cultivé en
« lui que les qualités qui peuvent ser-
« vir à l'ambition : son courage, son
« activité, sa prudence et sa discrétion
« sont extrêmes; sa persévérance est
« infatigable. Trop fier pour avoir de
« la cupidité, il aime l'éclat et non l'ar-
« gent; il est magnifique et libéral. La
« plus grande lâcheté à ses yeux, c'est
« de renoncer à un dessein mûrement
« réfléchi. Profondément dissimulé
« lorsqu'il s'agit d'atteindre son but,
« il est incapable du moindre déguise-
« ment lorsqu'il n'a nul intérêt à fein-
« dre. Il ne montre aucune espèce de
« prétention dans la société, il n'en a
« point : il dédaigne tous les petits suc-
« cès, il a trop d'orgueil pour avoir

« de la vanité. L'ambition, en étouf-
« fant sa sensibilité, en exaltant son
« imagination, n'a point corrompu son
« âme. Il a le besoin de s'élever et de
« briller, mais il eut toujours celui de
« s'estimer lui-même. Il est vrai qu'il
« n'accorde son estime qu'aux vertus
« et aux actions éblouissantes, et qu'il
« ne regarde que comme des foiblesses
« ou des puérilités tous les procédés
« délicats qui, pour les cœurs sensibles,
« sont des devoirs. Tout ce qui a de
« la grandeur l'émeut et le transporte;
« sa générosité naturelle pourroit l'em-
« porter dans son cœur sur l'ambition
« même, et jamais il ne résistera à la
« satisfaction de faire une action véri-
« tablement héroïque, dût-elle être
« ignorée et lui coûter sa fortune.

« L'expérience seule a pu me faire
« connoître entièrement le comte de
« Rosenberg tel que je viens de le dé-
« peindre; pour mon malheur, je l'ai
« vu long-temps sous d'autres traits,

« du moins à beaucoup d'égards!........
« J'avois auprès de moi, à cette époque,
« une jeune personne d'une grande
« naissance, mais sans fortune, dont le
« mariage étoit arrêté avec l'un des plus
« riches seigneurs de cette cour, le
« prince de Lobeck. Ce dernier étoit
« absent pour quelques mois, et les no-
« ces devoient se faire sans retard à son
« retour. Ulrique (c'est le nom de la
« jeune personne) se marioit sans
« amour, mais sans aucune répugnance.

« Le comte de Rosenberg étoit à
« peine à la cour depuis cinq ou six
« jours, que tout le monde remarqua
« ses empressements et ses soins pour
« la jeune Ulrique ; j'en fus moi-même
« vivement frappée. On eut beau aver-
« tir le comte qu'Ulrique étoit enga-
« gée, rien n'arrêta l'ardeur de ses
« poursuites ; ce qui parut d'autant
« plus extravagant, que, quoiqu'il fût
« d'une des plus anciennes et des plus
« illustres maisons d'Allemagne, il

« étoit le dernier rejeton d'une famille
« totalement ruinée, et qu'il paroissoit
« impossible qu'il pût se flatter que les
« parents d'Ulrique préférassent son al-
« liance à celle du prince de Lobeck,
« qui, d'ailleurs, avoit reçu leur pa-
« role.

« Un soir, à mon cercle, un nœud
« de ruban se détacha des cheveux
« d'Ulrique et tomba à terre: le comte,
« toujours auprès d'elle, le ramassa;
« Ulrique tendit la main, croyant qu'il
« alloit le lui rendre. On ne l'aura qu'a-
« vec ma vie, dit-il tout haut, et il le
« garda. Le lendemain, à un bal de
« la cour, il parut dans un quadrille
« avec ce même ruban noué autour
« de son bras. Ulrique lui témoignant
« que cette espèce de galanterie lui dé-
« plaisait: Si c'étoit un don, répon-
« dit-il, je le cacherois; c'est une con-
« quête, et je m'en pare. Les folies de
« ce genre intéressent naturellement,
« et surtout les femmes La jeunesse

« du comte et ses agréments person-
« nels donnoient du charme à son au-
« dace et à cette passion romanesque.
« Tous les yeux étoient fixés sur lui;
« j'entendois répéter sans cesse qu'il
« étoit charmant, qu'il méritoit d'être
« aimé!......... Il effaçoit tous les jeunes
« gens sans leur causer d'ombrage. Il
« plaisoit à toutes les femmes; mais
« il n'étoit occupé que de celle à la-
« quelle personne n'osoit prétendre.....
« Je l'observois avec un intérêt que je
« ne prenois que pour de la curiosité,
« et je ne fus point étonnée lorsque je
« m'aperçus qu'il faisoit la plus vive
« impression sur le cœur d'Ulrique.
« Sans me confier ouvertement ses sen-
« timents, elle me les laissa voir, et je
« ne trouvai rien à lui dire pour les
« combattre. Un jour, tête à tête avec
« moi, notre conversation tomba sur
« les passions malheureuses : nous ne
« parlâmes qu'en général; néanmoins
« Ulrique s'attendrit; mes pleurs cou-

« lèrent ; Ulrique me baisa les mains,
« comme pour me remercier de l'avoir
« entendue et de partager ses peines....
« Dans ce moment j'éprouvai quelque
« chose qui ressembloit au remords....
« Je ne trompois pas Ulrique ; mais elle
« s'abusoit sur la cause de mon atten-
« drissement, elle n'en étoit pas l'ob-
« jet.... Dans ces entrefaites, ma sous-
« gouvernante, madame de Merthal,
« fut obligée de faire un voyage, afin
« d'aller en Suisse recueillir une suc-
« cession. Je perdis ainsi mon seul
« guide !...... Que cette séparation me
« coûta cher ! Madame de Merthal eût
« bientôt lu dans mon cœur ; elle eût
« ouvert mes yeux, elle eût dirigé ma
« conduite, et je n'aurois pas fait une
« faute irréparable !.....

« Le comte de Rosebnerg plaisoit
« personnellement à l'électeur et à mon
« frère, qui, malgré sa jeunesse, l'ad-
« mirent dans leur intimité. L'électeur
« lui parla sur la folie de sa passion

« pour Ulrique. Le comte répondit de « manière à faire craindre de sa part « quelque extravagance publique. Qua- « tre ou cinq jours après, l'électeur « donnant une petite fête dans les jar- « dins d'une de ses maisons de plaisance, « le comte en fut exclus parce qu'Ulri- « que devoit m'y accompagner; et les « parents d'Ulrique lui avoient ordonné « de fuir le comte avec le plus grand « soin, jusqu'au moment qui devoit « lui ravir toute espérance, c'est-à- « dire jusqu'à l'arrivée du prince de « Lobeck.

« J'allai à cette fête, et j'y portai « une distraction invincible....... Après « le souper, on se promena dans les « jardins, qui étoient illuminés. Je don- « nois le bras à Ulrique. La baronne de « Kleben et quelques autres personnes « nous suivoient; mais comme nous « marchions en avant beaucoup plus « vite, dans l'intention de nous entre- « tenir ensemble sans être entendues,

« nous les laissâmes à une assez grande
« distance derrière nous. Ne voulant
« point parler de l'ennui que j'éprou-
« vois, je désirois qu'Ulrique me par-
« lât du sien; je lui demandai en sou-
« riant si cette fête lui plaisoit. J'avoue,
« répondit-elle, qu'elle me paroît bien
« insipide..... — Mais qu'y manque-t-il
« donc? — Ah! ce que je n'ai nul es-
« poir d'y rencontrer!...... Comme elle
« disoit ces mots, nous étions au bout
« du parterre; nous entrâmes dans une
« petite allée qui se trouvoit à notre
« droite; alors nous disparûmes aux
« yeux de ceux qui nous suivoient.
« Nous vîmes dans cette allée, à quel-
« ques pas de nous, un homme vêtu
« comme un jardinier, mais que nous
« reconnûmes dans l'instant. C'étoit le
« comte de Rosenberg. Il s'avança pré-
« cipitamment vers nous. Ulrique aus-
« sitôt quitte mon bras, s'enfuit, dispa-
« roît: je veux la suivre, le comte
« saisit ma robe, m'arrête et me pré-

« sente une lettre : au nom du ciel!
« madame, me dit-il, daignez recevoir
« cet écrit que je ne confie qu'à vous
« seule. Qu'Ulrique, je vous en con-
« jure, ignore cette démarche. Ce pa-
« pier contient mon secret et mon sort :
« quand vous l'aurez lu, vous dispose-
« rez à votre gré de l'un et de l'autre. A
« ces mots, prononcés avec rapidité,
« il s'éloigne précipitamment.... J'avois
« reçu le billet; je le mis dans mon
« sein, et je me hâtai de rejoindre Ul-
« rique. J'étois dans un trouble dont
« rien ne peut donner l'idée. Ulrique
« avoit de l'inclination pour le comte;
« mais la vanité entroit pour beaucoup
« dans ce sentiment. Elle étoit vive-
« ment flattée d'inspirer une telle pas-
« sion à l'homme le plus brillant de la
« cour. Pour se faire honneur de sa
« fuite, et pour se vanter de cette té-
« mérité du comte, qui, pour la voir,
« s'étoit introduit furtivement dans les
« jardins, elle conta cette rencontre à

« plusieurs personnes, et toute la cour
« en fut informée le lendemain.

« Que la fête me parut longue!.......
« que ce billet que je tenois soigneu-
« sément caché pesoit sur mon cœur!
« Enfin, à minuit, il me fut possible
« de me retirer. Aussitôt que je me
« trouvai seule dans mon cabinet, j'ou-
« vris en tremblant cette lettre mysté-
« rieuse que j'ai conservée; la voici : »

A ces mots, la princesse, déployant la lettre du comte de Rosenberg, lut tout haut ce qui suit :

« Non, ce n'est point une témérité
« vulgaire que la mienne!......... Je suis
« mille fois plus insensé, plus coupa-
« pable que je ne parois l'être!....... Je
« n'avois qu'un seul moyen de m'ap-
« procher de vous, de vous voir sans
« être repoussé, de vous suivre sans
« être banni; j'ai dû l'employer.........
« Mais comment cette feinte a-t-elle pu
« vous tromper? Est-il un objet que

« l'on puisse remarquer près de vous?..
« Est-il possible que vous n'ayez pas lu
« dans mon cœur?.... Ce nœud de ru-
« ban dont je me suis paré ne venoit il
« pas de vous? n'avois-je pas vu vos
« mains le former et le donner?... Oui,
« je le répète, on ne me l'arrachera
« qu'avec la vie; je le porterai dans les
« combats, ce ne sera point un gage d'a-
« mour, mais je l'ai dit: *C'est une con-*
« *quête;* elle est pour moi le présage
« de toutes les autres.....

« Je sais à quoi m'expose la har-
« diesse de cette démarche. Comment
« m'abuserosi-je sur mon audace? elle
« m'enorgueillit!........... Si vous n'êtes
« pas dans cette cour l'unique objet
« de tous les hommages, c'est que nul
« ici n'ose élèver ses vœux et sa pen-
« sée jusqu'à vous; mais il n'est point
« de gloire qui soit au-dessus d'une
« grande âme: je méprise le cœur lâ-
« che et rampant qui n'ose aspirer à
« vous plaire. Pour moi, je braverai

« tout pour y parvenir ; et le danger
« de vous dévouer sa vie n'est à mes
« yeux qu'un attrait de plus, qui seul
« suffiroit pour garantir ma persévé-
« rance et ma fidélité. Je puis supporter
« votre colère et vos rigueurs ; mais
« je ne supporterois pas une froide in-
« différence qui ressembleroit au dé-
« dain. Que dis-je? votre mépris!......
« non, je n'y croirois point. Une pas-
« sion telle que la mienne ne peut être
« mise en oubli ; votre silence ne se-
« roit pour moi qu'un aveu délicat,
« qu'un consentement tacite. Rejetez-
« vous le noble sentiment qui m'en-
« flamme ? alors mon audace doit vous
« irriter ; vous devez la punir. Songez-y
« bien, madame ; si demain je ne suis
« point exilé, je m'abandonnerai avec
« transport aux plus chères espérances :
« en ne cherchant pas à les anéantir
« par une vengeance éclatante, vous
« les autoriserez toutes. »

« La lecture de cet étrange billet me
« jeta dans un trouble inexprimable.
« J'aurois dû connoître que ce n'étoit
« pas là le langage de l'amour, mais
« celui d'une âme hautaine et fière; et
« mon cœur abusé y vit encore tous
« les traits séduisants d'une grande pas-
« sion. J'aimois avant de pouvoir soup-
« çonner que j'étois aimée; j'excusai
« tout, en découvrant ce surprenant
« secret...... Je ne fis aucune réflexion
« sur ce caractère altier et sur cette
« feinte coupable qui, en abusant Ul-
« rique, hasardoit le repos de sa vie....
« Je ne pouvois que me répéter : *C'est*
« *moi qu'il aime!* Cependant je relisois
« avec effroi cette phrase singulière :
« *Si demain je ne suis pas exilé, je*
« *m'abandonnerai avec transport aux*
« *plus chères espérances.* Mon inex-
« périence me faisoit trouver dans cette
« alternative le plus mortel embarras.
« Assurément je n'étois pas tentée de

« dénoncer à l'électeur cette téméraire
« folie, mais je ne voulois pas autoriser
« par mon silence et par mon inaction
« les plus audacieuses espérances. Après
« beaucoup d'agitations et de réflexions,
« je m'arrêtai à une résolution qui me
« parut si sage, que je repris un peu
« de tranquillité. Le lendemain matin,
« j'allai trouver mon père. Je l'instruisis
« de la hardiesse avec laquelle Rosen-
« berg s'étoit introduit déguisé dans le
« jardin pour voir un moment Ulrique;
« j'ajoutai que le prince de Lobeck de-
« vant revenir dans quinze jours, il
« étoit temps de mettre fin à ces scè-
« nes, et que je pensois qu'il falloit
« éloigner le comte, et ne le rappeler
« qu'après le mariage d'Ulrique. L'élec-
« teur approuva cette idée; et, dans ce
« moment, la porte du cabinet s'ou-
« vrit, et Rosenberg parut. Mon sai-
« sissement fut extrême; je voulus me
« lever pour sortir. L'électeur me re-
« tint, désirant que j'entendisse ce qu'il

« alloit dire au comte. Ce dernier s'a-
« vança avec son calme et son assu-
« rance ordinaires, car rien au monde
« ne l'intimide ou ne l'embarrasse ; il
« fait ou il dit les folies les plus ex-
« traordinaires avec un ton d'autorité
« et un air de simplicité et de tran-
« quillité qui n'appartiennent qu'à lui.
« Cette manière, qui ne peut se dé-
« crire, lui donne un certain ascen-
« dant dont il est difficile de se dé-
« fendre ; il n'entraîne pas, il com-
« mande, et l'on cède. Ses témérités
« les plus extravagantes ne paroissent
« telles que par réflexion, quand on se
« les rappelle ; mais lorsqu'on en est
« témoin, on y trouve une sorte d'ori-
« ginalité imposante : on est presque
« tenté de les admirer. Rosenberg, lui
« dit l'électeur, je vous charge d'une
« commission pour la cour de Vienne ;
« vous partirez demain. A ces mots,
« Rosenberg réfléchit un moment ;
« ensuite il dit : Monseigneur, est-ce

« un exil? Comment, reprit l'électeur
« en souriant, vous craignez un exil?
« Il est tel exil, reprit le comte, qui
« m'honoreroit assez pour ne pas souf-
« frir que la cause en fût cachée ou
« déguisée, et alors je la déclarerois
« hautement. Ces paroles me firent
« frémir, et je m'empressai d'inter-
« rompre le comte, en disant avec
« la plus vive émotion : Mais il n'est
« point ici question d'exil. Madame,
« répondit le comte, ce mot dans votre
« bouche dissipe toutes mes craintes
« et comble tous mes vœux. Je restai
« confondue, désespérée de mon im-
« prudence, et n'imaginant pas com-
« ment il me seroit possible de la ré-
« parer, je ne pris nulle part au reste
« de l'entretien. Rosenberg y fut ai-
« mable; et quand il vit l'électeur dis-
« posé à lui accorder une grâce, il de-
« manda pour partir un délai de six
« jours, et il l'obtint, à condition qu'il
« se conduiroit sagement.

« Ainsi, je ne retirai de cette dé-
« marche que l'inquiétante certitude
« que Rosenberg avoit acquise, celle
« d'être aimé. Je l'aimois sans doute
« avec passion; mais ce dernier entre-
« tien m'avoit effrayée sur son carac-
« tère et sur ma situation, dont je sen-
« tois tout le danger; car j'entrevoyois
« qu'il falloit me perdre, ou perdre
« Rosenberg dans l'esprit de mon père.
« Je conservois assez de raison pour
« désirer un conseil salutaire, et pour
« regretter avec amertume madame de
« Merthal, cette amie éclairée et fidèle,
« et qui seule eût pu me guider et me
« sauver. Je frémissois en songeant à
« l'intrépide folie et à la tranquille au-
« dace de Rosenberg; j'aurois pu résis-
« ter à l'amour : c'est surtout la crainte
« qui m'a perdue.

« Mon père venoit de me donner la
« terre de Niémen, qui vous appar-
« tient aujourd'hui, ma chère Olympe,
« et qui n'est qu'à trois milles d'ici.

« Afin d'éviter Rosenberg jusqu'à son « départ, je demandai à mon père la « permission d'y aller passer huit jours ; « et, comme j'y menois Ulrique, ce « petit voyage parut être fait pour la « mettre à l'abri des poursuites du « comte ; et mon père l'approuva. Je « ne vis point Rosenberg dans le reste « du jour ; il ne parut point à la cour. « Le soir, après souper, je partis pour « Niémen, n'emmenant de dames que « la baronne et Ulrique ; d'ailleurs, « n'ayant pour toute suite qu'un vieil « écuyer, nommé Blomer, qui m'étoit « attaché depuis mon enfance, un « chapelain, mes femmes et un petit « nombre de domestiques. Une femme « de chambre qui m'avoit élevée cou- « choit dans mon appartement ; car, « depuis un an, la baronne, n'ayant « plus le titre de gouvernante, n'y « couchoit plus.

« La première journée fut employée « à visiter ma nouvelle possession. Le

« lendemain de grand matin, aussitôt
« que je fus levée, je passai sur un
« balcon qui donnoit sur le grand che-
« min. La fenêtre, quoiqu'au premier
« étage, étoit fort élevée. Je vis sur la
« grande route, vis-à-vis mon balcon,
« un mendiant avec une longue barbe
« blanche : aussitôt qu'il m'aperçut, il
« se rapprocha de la fenêtre en me
« montrant un papier qu'au même ins-
« tant il mit sous une pierre ; ensuite,
« levant la tête, il détacha à moitié sa
« barbe, et je reconnus le comte de
« Rosenberg!..........

« Il y a pour les femmes en géné-
« ral, dans ces déguisemens roma-
« nesques, un attrait piquant qui flatte
« leur vanité; et, lorsqu'on aime, ces
« imprudences, qui peuvent perdre
« celle qui en est l'objet, sont regar-
« dées comme les preuves de la plus
« violente passion. Mon premier mou-
« vement, en reconnoissant Rosen-
« berg, fut celui de la joie!.......... Un

« charme fatal me retint attachée sur
« ce balcon, je restai immobile : une
« exclamation m'échappa ; Rosenberg
« vit couler mes pleurs!....... Il mit un
« genou en terre, il posa une main sur
« son cœur, en élevant l'autre vers le
« ciel, qu'il sembloit prendre à témoin
« d'un serment inviolable.......... et tout
« à coup se relevant brusquement, il
« s'éloigne à pas précipités. Il n'étoit pas
« difficile de comprendre qu'il n'avoit
« caché sous une pierre le papier qu'il
« m'avoit montré que pour m'inviter à
« l'aller chercher. Je pensai que je ne
« pouvois le laisser sans un extrême
« danger, et je ne me décidai que trop
« facilement à l'aller prendre! J'appelai
« mes femmes; je leur dis que j'avois
« laissé tomber une bague par la fenê-
« tre, et je descendis avec elles. Tandis
« qu'elles cherchoient, je leur tournai
« le dos. Je m'approchai de la pierre,
« que je soulevai ; je saisis la lettre, en

« m'écriant que j'avois retrouvé *ma*
« *bague*. Je remontai chez moi, je m'en-
« fermai dans mon cabinet, et je lus
« cette lettre :

« Quel empire il m'a fallu prendre
« sur moi-même pour ne pas tomber
« à vos pieds quand vous avez dit ces
« paroles : *Il n'est point question*
« *d'exil!*........ Vous avez daigné rece-
« voir ma lettre ; ainsi, ces mots en-
« chanteurs, prononcés par vous, ne
« me laissoient rien à désirer ; ils ont
« irrévocablement fixé mon sort.........
« Craignant de ne pouvoir contenir
« les transports de ma joie, et que tout
« en moi ne la décèle, je ne paroîtrai
« plus à la cour, et je hâterai mon dé-
« part. Mon absence sera beaucoup
« plus longue que vous ne pouvez l'i-
« maginer ; car je veux aller chercher
« la gloire, qui peut seule justifier mon
« audace, vos bontés et mon bonheur.

« J'ose vous supplier, madame, de
« m'accorder, avant cette séparation,
« um moment d'entretien. Je serai ce
« soir, à dix heures, à la petite porte
« de votre jardin particulier qui donne
« sur la grande route. Vous pouvez
« vous promener seule dans cette pe-
« tite enceinte, séparée du parc, et
« tenant à votre appartement; c'est ce
« que vous avez fait quelquefois dans
« ce même jardin avant que ce château
« vous fût donné. Je ne sollicite qu'une
« demi-heure d'audience. Votre âme
« est trop élevée pour ne pas vous
« donner la certitude que vous n'avez
« point à craindre dans cet entretien
« un langage passionné que le respect
« doit m'interdire, puisqu'une preuve
« de confiance si noble et si touchante
« m'ôtera le droit de vous parler de
« mon amour. Je ne veux que vous
« confier mes projets, mes espérances,
« et remettre ma destinée entre vos
« mains.

« Vous êtes bien certaine que j'at-
« tendrai à la porte du jardin long-
« temps avant que l'horloge du château
« ait sonné dix heures.

« Après la lecture de cette lettre, je
« restai pétrifiée d'étonnement et sai-
« sie d'effroi en voyant jusqu'où m'a-
« voient engagée sa témérité et mon
« imprudence !........ Je ne revenois pas
« de ma surprise...... Un sujet de mon
« père me proposer un rendez-vous
« nocturne, et sans avoir l'air de dou-
« ter de mon consentement !......... Ce-
« pendant, si je refusois, que n'avois-
« je pas à craindre d'un tel carac-
« tère !............ Le ton austère et res-
« pectueux de sa lettre me plaisoit et
« m'en imposoit. J'étois certaine qu'il
« n'oseroit même pas me parler de sa
« passion : quels projets avoit-il donc
« à me confier ? n'étoit-il pas impor-
« tant de les connoître ? Un refus m'ex-
« posoit à mille persécutions, et peut-

« être aux scènes les plus éclatantes.
« Il ne demandoit qu'une *demi-heure*
« *d'audience!* Il alloit partir, et pour
« long-temps !....... Telles étoient mes
« réflexions, dont le résultat fut que
« j'étois indispensablement forcée de
« le recevoir, me promettant bien de
« lui faire entendre enfin le langage
« de la raison et de lui ôter toute es-
« pérance. Je ne fus occupée, durant
« toute la journée, qu'à préparer ce
« que je lui dirois. Je composois des
« discours si sensés, si forts et si fiers,
« que je ne doutois pas de leur effet.
« Je cherchois, par ces résolutions, à
« m'abuser moi-même sur une dé-
« marche inexcusable. Mais, à mesure
« que l'instant approchoit, je sentois
« s'évanouir ces dangereuses illusions;
« ma conscience agitée me causoit un
« trouble toujours croissant... Je trem-
« blois; je ne pouvois rester en place
« un moment; je ne voyois rien; je
« n'entendois rien de ce qui se passoit

« autour de moi. Je feignis d'être ma-
« lade : tout le monde se retira avant
« neuf heures. Quand je me trouvai
« seule, il me sembla que j'étois aban-
« donnée de la nature entière. J'aurois
« donné la moitié de ma vie pour un
« conseil qui m'eût tirée de ce mortel
« embarras....... Eh ! mon Dieu, s'écria
« naïvement Clara en interrompant la
« princesse, que n'aviez-vous un di-
« recteur aussi sage que le père Arsène !
« il vous auroit défendu d'aller à ce
« rendez-vous; et même vous auriez su
« d'avance que, pour rien au monde,
« il ne falloit faire une telle démarche.
« En parlant ainsi, Clara avoit les
« larmes aux yeux ; car cette foiblesse
« de la princesse la mettoit au déses-
« poir. Son âme, à la fois si forte et si
« pure, ne la concevoit pas. Hélas ! ma
« chère Olympe, reprit Euphémie,
« j'avois des principes religieux ; mais
« j'étois loin d'avoir cette piété pro-
« fonde et consommée si rare à votre

« âge, et par conséquent à celui que
« j'avois alors!.... Heureux qui, comme
« vous, a toujours pris pour guide la
« religion ! Ecoutez-moi ; vous verrez
« ce qu'il en coûte pour s'écarter de la
« prudence sévère qu'elle prescrit, et
« surtout à notre sexe!.....

« Cependant j'avois fait coucher mes
« femmes, en ordonnant à celle qui
« restoit dans ma chambre de se mettre
« sur son lit, parce que je voulois veil-
« ler (ce qui m'arrivoit souvent), et
« que je l'appellerois pour me cou-
« cher. Elle obéit, et bientôt elle s'en-
« dormit profondément. Une demi-
« heure après, l'horloge sonna dix
« heures ! je frissonnai, et je pris une
« ferme résolution de ne point faire
« une démarche si peu digne de mon
« rang et de mon caractère. Après un
« moment de réflexion, je m'armai de
« tout mon courage ; j'étois dans un
« cabinet à côté de la pièce où dormoit
« ma femme de chambre : cette pièce

« où je couchois, et celle où je me
« trouvois, étoient les seules de mon
« appartement dont les fenêtres don-
« nassent sur le grand chemin. J'ouvris
« doucement ma fenêtre ; et, quoique
« la lune fût couverte de nuages, j'a-
« perçus le comte à la porte du jardin.
« Il vint aussitôt au bas de ma fenêtre.
« N'osant parler, de peur d'être en-
« tendue de ma femme de chambre,
« je tâchai de lui faire comprendre par
« signes que je ne voulois point des-
« cendre, et que je lui ordonnois de
« s'éloigner........ Cette pantomime fut
« assez longue ; il me regardoit atten-
« tivement ; et tout à coup la lune se
« trouvant dégagée des nuages, je le
« vis distinctement. Alors je recom-
« mençai à faire les mêmes gestes ; et,
« quand j'eus fini, il dit à voix basse :
« *Je vous entends, cela est possible ;*
« et, paroissant avoir compris que je
« lui proposois de monter par le bal-
« con, il se mit en devoir d'escalader.

« le mur. A cette vue, ma frayeur fut
« si grande, que, perdant tout-à-fait
« la tête, je lui jetai la clef du jardin.
« Il l'entendit tomber sur le pavé ; il
« courut la ramasser, et je rentrai dans
« mon cabinet dans un état impossible
« à décrire. Il n'y avoit plus à balan-
« cer ; il falloit aller rejoindre dans le
« jardin celui auquel je venois de don-
« ner cette fatale clef!.... Que ne ris-
« quois-je pas en différant!........ Il ne
« manqueroit pas de chercher à entrer
« dans le château, au risque d'éveiller
« mes gens. Cette pensée me décida à
« descendre sans délai...... Mon émo-
« tion étoit inexprimable ; mais le res-
« sentiment et la colère dominant sur
« tous les sentiments de mon cœur,
« j'étois bien déterminée à ne lui par-
« ler qu'un instant, et à le congédier
« de la manière la plus fière et la plus
« absolue...... Cependant, à peine eus-
« je mis le pied dans le jardin, où je
« savois qu'il étoit déjà, qu'une partie

« de ma hardiesse m'abandonna. La « crainte de l'irriter vint tout à coup « accroître mon trouble affreux...... « Je m'avançai d'un pas chancelant; « je trouvai le comte au bout d'une « allée de tilleuls. Aussitôt qu'il m'a- « perçut, il s'approcha et se jeta à mes « pieds. Je tombai sur un banc ; je ne « pouvois plus me soutenir. Il me fut « impossible de retenir mes pleurs et « de proférer une seule parole. Le « comte resta à genoux un moment à « deux pas de moi ; son attitude ex- « primoit un respect et une reconnois- « sance qui m'attendrirent........... « Après un long silence, se relevant et « restant debout vis-à-vis de moi : « Madame, me dit-il d'un ton doux « mais ferme et tranquille, je vous ai « promis de ne point vous parler de « mes sentiments......; mais il m'im- « porte de connoître les vôtres...... « L'état où je vous vois m'afflige et « m'alarme. Les moments nous sont

« chers ; daignez vous expliquer fran-
« chement. Je vous l'avoue, avant
« d'avoir osé vous écrire, j'ai cru
« que votre cœur, sans deviner le
« mien, partageoit ses sentiments se-
« crets ; votre conduite depuis a dû
« fortifier de si glorieuses espérances.
« Néanmoins il est possible que je
« me sois abusé, et que vous n'ayez
« été guidée que par la crainte que
« vous inspire mon caractère. Je vous
« l'ai dit ; je ne supporterois pas le
« dédain ; mais vos ménagements et
« la démarche que vous daignez faire,
« m'honorent assez pour exciter toute
« ma reconnoissance, et pour satisfaire
« mon amour-propre, quelque exalté
« qu'il puisse être. Parlez donc sans
« détour : si je ne suis point aimé,
« cette entrevue n'est plus qu'un secret
« que votre estime confie à mon hon-
« neur ; et ce secret sacré sera inviola-
« blement gardé jusqu'à mon dernier
« soupir. Je vous quitterai pour jamais

« à l'instant même ; je ne reparoîtrai
« plus dans cette cour ; et, loin que
« vous ayez à craindre de ma part des
« éclats dangereux et des scènes embar-
« rassantes, soyez sûre de ne trouver
« en moi que respect, discrétion et
« profond silence. Je m'éloignerai de
« vous avec une extrême douleur, mais
« sans différer, et en vous disant un
« éternel adieu.

« Il cessa de parler pour attendre
« ma réponse. L'espèce d'austérité de
« ce langage, et la grandeur d'âme que
« j'y trouvai, me causèrent la plus vive
« admiration, et dans ce moment d'en-
« thousiasme l'aveu le plus formel de
« mes sentiments m'échappa. Vous
« m'aimez ? me dit le comte. Il n'est
« que trop vrai, repris-je, et je ne
« veux point recevoir de vous un *éter-*
« *nel adieu*. Cependant il faut nous
« séparer, et la raison doit triompher
« d'une passion malheureuse. Oui, dit
« Rosenberg, je partirai après demain,

« j'irai chercher et la guerre et la « gloire. Mais je suis aimé! vous venez « de fixer votre sort et le mien. Vous « m'aimez! ce mot m'a donné sur vous « tous les droits...... Je ne partirai « qu'après avoir reçu votre foi à la face « des autels...... — Que dites-vous, « grand Dieu!..... — Un lien secret, « mais indissoluble, nous unira de- « main. — Quoi! Rosenberg, vous osez « espérer!..... — Je vous estime assez « pour n'en pas douter. — Moi! je « tromperois le meilleur des pères!...... « — Il y gagnera le bonheur de sa vie, « vous ne pourrez plus le quitter. — « Une union clandestine, nulle aux yeux « de la loi!....—Consacrée par la religion, « elle légitimera notre amour.... — Je « tromperois mon père, votre souve- « rain et le mien!....—Nous serons cou- « pables tous deux, je l'avoue.... Mais « songez-y, il ne vous reste plus qu'à « choisir entre une grande faute qui ne « flétrira point votre caractère, ou la

« perte de votre réputation et de votre
« honneur ; car tel est le résultat d'un
« amour mutuel qu'on s'est avoué, et
« qui n'est pas sanctifié par la religion.
« Certain d'être aimé, je ne renoncerai
« point à mes espérances; il faut que
« je sois votre époux ou votre amant....
« Je ne me soumettrai point à vos
« volontés rigoureuses; et si vous y
« persistiez, je me perdrois par mon
« désespoir et par les imprudences les
« plus éclatantes; mais, honoré devant
« Dieu du titre de votre époux, ma
« reconnoissance et mon bonheur vous
« répondront de ma prudence, de ma
« discrétion et de ma soumission! A ces
« mots, je versai un déluge de larmes.
« Rosenberg parut prendre mon si-
« lence pour un consentement; il me
« remercia avec toutes les expressions,
« et même (pour la première fois)
« avec tout l'accent de la passion. Il ne
« me séduisit point; je ne m'abusai
« point sur une telle faute, mais il me

« subjugua. Je promis. Alors, se dis-
« posant à me quitter : Je reviendrai
« demain ici, me dit-il, à minuit ; j'a-
« mènerai un chapelain et un témoin
« dont je réponds, c'est un valet de
« chambre qui m'est attaché depuis
« l'enfance. Il faut un second témoin;
« ce sera votre écuyer Blomer, son
« attachement pour vous nous assu-
« rera du secret ; ne le prévenez de
« rien, seulement amenez-le ici à mi-
« nuit, j'y serai, je le déciderai en deux
« minutes; ayez les clefs de la chapelle,
« et qu'une lampe y soit allumée. Adieu,
« madame, ne ternissez point par de
« vaines craintes l'éclat si brillant du
« jour le plus glorieux, le plus beau de
« ma vie. Adieu, à demain. A ces mots,
« il s'éloigna rapidement, en empor-
« tant la clef du jardin......

« Je ne vous dépeindrai point l'état
« affreux où je fus quand je me trou-
« vai seule avec ma conscience.!.....
« Vous ne pouvez comprendre ma

« foiblesse, mais vous imaginerez faci-
« lement quels furent mes remords!......

« Le lendemain je me retirai sur le soir,
« et tout le monde se coucha d'aussi
« bonne heure que la veille; mais j'or-
« donnai en secret à Blomer de se rendre
« à onze heures trois quarts chez moi,
« en ajoutant que j'avois quelque chose
« de particulier à lui dire. Blomer me
« regarda fixement; il fut frappé de
« ma pâleur et de l'expression de ma
« physionomie, mais il n'osa me ques-
« tionner.

« A dix heures, munie d'une lan-
» terne sourde, je me rendis par le
« jardin dans la chapelle, qui est
« tout-à-fait isolée, et située dans le
« parc. Je fus saisie d'un tremble-
« ment universel en entrant dans ce
« lieu sanctifié, il me sembla que je
« le profanois; je me prosternai de-
« vant l'autel en m'écriant : O mon
« Dieu! je ne viens point vous prier
« de bénir cette union coupable! La

« religion qui la consacrera annonce en
« même temps aux enfants rebelles des
« punitions terribles!..... Je sais trop
« qu'on ne doit pas attendre le bonheur
« d'un hymen formé sans le consente-
« ment d'un père... . mais puissent tous
« les châtiments ne retomber que sur
« ma tête!...... En disant ces paroles je
« me relevai baignée de larmes, j'allu-
« mai la lampe, et je retournai dans
« mon appartement. Une heure après,
« un peu avant que l'horloge eût sonné
« minuit, Blomer entra dans mon ca-
« binet; j'étois plongée dans une dou-
« loureuse et profonde rêverie; la vue
« de Blomer me fit tressaillir; je me
« levai d'un air égaré, et m'appuyant
« sur son bras : Allons, dis-je, c'en est
« fait!......... Suivez-moi........ Grand
« Dieu, madame, s'écria Blomer, de
« quoi s'agit-il? qu'est-il donc arrivé?
« — Vous saurez tout dans un mo-
« ment, ne m'en demandez pas davan-

« tage. Blomer n'insista point, et me
« suivit en silence. Arrivés dans le jar-
« din, nous trouvâmes le comte avec
« le chapelain et son valet de chambre.
« Aussitôt le comte s'avance, prend Blo-
« mer par le bras, l'emmène à quelques
« pas, lui parle tout bas avec rapidité,
« et, comme il me l'a dit depuis, il sut
« également l'intimider et le gagner par
« ses menaces et ses promesses. Sans
« quitter son bras, il revint à moi, me
« prit par la main, et nous entraîna,
« Blomer et moi; le chapelain et l'autre
« témoin nous suivirent..... Ainsi ce fit
« cet hymen malheureux qui devoit
« me coûter tant de larmes!.....

« Le comte partit le surlendemain....
« et le jour même je fus rappelée à la
« cour par mon père, que je n'avois pas
« vu depuis mon mariage!....... O que
« devins-je quand je me sentis presser
« dans ses bras, quand je retrouvai
« sur son visage auguste et chéri la

« même sérénité et la même expres-
« sion de tendresse !......... Son regard,
« où se peignoient la confiance et la
« douce sécurité, ce regard paternel
« me terrassoit! j'aurois voulu pouvoir
« me cacher dans les entrailles de la
« terre......... Mais hélas ! où peut-on
« échapper aux reproches de sa cons-
« cience ! il n'est point d'asile et de re-
« fuge pour le coupable poursuivi par
« les remords !........ L'absence de Ro-
« senberg fut pour moi sans conso-
« lation. La cruelle prudence dont il ne
« s'est jamais départi m'avoit imposé
« la loi de ne lui point écrire, et je ne
« reçus pas une seule lettre de lui ;
« cependant j'avois assez régulièrement
« de ses nouvelles par mon frère, au-
« quel il écrivoit souvent ; non que
« j'osasse questionner à cet égard,
« mais on parloit de lui dans la conver-
« sation ; et Blomer, qui s'informoit
« avec soin de tout ce qui le regardoit

« m'en rendoit compte. Ulrique ne me « parloit plus de lui, elle étoit deve- « nue l'épouse du prince de Lobeck. « J'appris, au bout de six semaines, « qu'intimement lié avec le duc de « Neubourg, il alloit combattre pour « la cause de ce prince, et servir en « Allemagne sous les ordres du prince « Guillaume de Nassau et du maréchal « de la Châtre. Cette campagne, dans « laquelle Rosenberg se couvrit de « gloire, finit d'une manière heureuse « pour le duc de Neubourg et le mar- « quis de Brandebourg, mais ne ter- « mina point cette longue guerre de la « succession de Clèves (1).

« A la douleur déchirante que me « causoient les dangers où s'exposoit « Rosemberg, se joignit une nouvelle « inquiétude qui acheva d'épuiser mon « courage; je portois dans mon sein le

(1) Cette guerre dura 20 ans.

« fruit infortuné de cet hymen secret..
« Je sentis que l'amie la plus fidèle, que
« madame de Merthal pouvoit seule
« me guider dans cette affreuse situa-
« tion : elle n'auroit jamais consenti à
« devenir complice de mon égarement,
« ou, pour mieux dire, elle m'en eût pré-
« servée par ses sages conseils; mais j'é-
« tois certaine qu'elle feroit tout pour
« me sauver. Je lui écrivis pour presser
« son retour; ses affaires la retinrent en-
« core long-temps en Suisse. Cependant
« la paix étant faite en Allemagne, Blo-
« mer me demanda publiquement un
« congé de quelques mois pour aller dans
« son pays, et je l'envoyai secrètement
« au comte de Rosenberg, qu'il instrui-
« sit de ma situation. Madame de Mer-
« thal revint enfin six mois après mon
« mariage !... Il me fut affreux de rougir
« à ses yeux! mais je lui contai, sans
« déguisement, ma déplorable histoire;
« elle pleura avec moi, et me traça le

« plan que je devois suivre. Peu de
« temps après, Rosenberg reparut à la
« cour; je ne le vis point en public, car,
« sous prétexte de ma mauvaise santé,
« je vivois sans représentation et très-
« solitairement à Niémen. Rosenberg,
« chargé, malgré sa jeunesse, de négo-
« cier je ne sais quels intérêts politi-
« ques, eut de longs entretiens avec mon
« père. Le résultat de ces conférences fut
« que mon père feroit un voyage de
« quelques mois à Vienne et dans le
« Brandebourg. Le comte eut beaucoup
« d'influence dans cette décision, non
« en employant des moyens adroits et
« délicats, ce n'est pas là son genre, il
« n'est point insinuant, il obtient tout
« de vive force par une éloquence froide
« en apparence, mais forte et entraî-
« nante. Son énergie n'est point dans
« son expression; elle est toute dans sa
« prodigieuse activité, dans sa volonté
« ferme et inébranlable dans ses raison-

« nements. Il charma tellement l'élec-
« teur par son esprit, que ce fut là le
« commencement de cette faveur sans
« bornes dont il a joui depuis.

« Mon père partit; ce qui me retira
« du mortel embarras où j'étois. Son
« absence et ma mauvaise santé motivè-
« rent aux yeux de tout le monde la
« retraite profonde où je vécus. Grâce
« aux précautions prises par Rosenberg,
« et aux soins de madame de Merthal,
« mon secret fut impénétrable. Je mis
« au jour un enfant que reçut Rosen-
« berg, qu'il emporta sur-le-champ, et
« qui ne vécut que quelques heures: c'é-
« toit un garçon!.. O! ma chère Olympe!
« cet enfant, s'il eût vécu, auroit au-
« jourd'hui votre âge, et s'il avoit mes
« traits il vous ressembleroit; j'aurois pu
« vous unir l'un à l'autre. Rosenberg au-
« roit bien trouvé le moyen, sans trahir
« notre secret, de le faire paroître à la
« cour sous un nom supposé et d'une

« manière digne de sa naissance! Mais
« j'étois destinée à ne connoître que les
« peines de l'hymen et que les douleurs
« de la maternité !... En prononçant ces
« paroles, la princesse versa quelques
« larmes; et, après un moment de si-
« lence, elle reprit ainsi son récit: J'ai-
« mois passionnément Rosenberg, et je
« ne connus que trop tôt que les seules
« passions de son cœur étoient l'ambition
« et l'amour de la gloire. Il avoit pour
« moi cette sorte d'attachement qu'ins-
« pire aux grandes âmes une profonde
« reconnoissance, mais il n'avoit point
« d'amour! Dénué de la sensibilité qui
« auroit pu me rendre heureuse, il
« croyoit tout faire pour mon bonheur
« en illustrant son nom, et en cachant
« soigneusement mon secret. Il ne m'en-
« tretenoit que de ses projets de fortune
« et de grandeur. Il me traçoit le plan
« que je devois suivre pour le servir
« auprès de mon père sans avoir l'air

« de m'intéresser à lui, ou de le proté-
« ger. Et quand je lui parlois de mes
« sentiments, il me répondoit avec une
« sorte de douceur qui ne ressembloit
« qu'aux égards et à la déférence. Je
« hasardai quelques plaintes qui l'éton-
« nèrent tellement, qu'il les reçut avec
« une sévérité qui ferma pour jamais
« mon cœur à ce genre de confiance.
« Au retour de mon père j'éprouvai de
« nouveaux chagrins. Mon père attacha
« Rosenberg à sa personne, et, peu de
« temps après, il lui donna une place
« importante qui n'avoit jamais été rem-
« plie que par des hommes d'un âge mûr,
« et consommés dans les affaires.

« Ulrique, devenue princesse de Lo-
« beck, revint à la cour après une ab-
« sence d'un an. Rosenberg, en la re-
« voyant, affecta publiquement une
« émotion qui persuada à tout le monde
« qu'il avoit conservé pour elle une
« grande passion. Quelques impruden-

« ces d'Ulrique firent croire qu'elle par-
« tageoit cette passion ; et bientôt il fut
« généralement reçu que le comte étoit
« l'amant de la princesse de Lobeck.
« On ne pouvoit accuser Rosenberg
« de fatuité ; mais ses froides manières
« extrêmement radoucies avec Ulrique,
« et le sentiment trop vrai de cette der-
« nière, ne laissoit aucun doute à cet
« égard. Ce fut à peu près dans ce temps
« qu'ayant demandé un emploi pour un
« homme que je protégeois, je ne l'ob-
« tins point, parce que Rosenberg le fit
« donner à un autre. Je ne démêlai point
« l'artifice de ce procédé, et j'en fus tel-
« lement blessée, que j'en parlai vive-
« ment à l'électeur. C'étoit ce que dési-
« roit le comte, afin d'établir l'opinion
« de notre mésintelligence. Il fit à ce su-
« jet répandre le bruit qu'il étoit tout-
« à-fait dans ma disgrâce, et, depuis
« cette époque, il ne me parla plus en
« public qu'avec le ton affecté du res-

« pect le plus glacial. Cette conduite me
« causoit une humeur que je ne pou-
« vois dissimuler, et qui acheva si bien
« de persuader que j'étois son enne-
« mie, que ceux qui m'approchoient
« croyoient me faire leur cour en me
« disant du mal de lui. On parloit li-
« brement devant moi de son amour
« pour la princesse de Lobeck ; on en
« contoit souvent des traits inventés
« qui me perçoient le cœur. Je pris Ul-
« rique en aversion ; je la traitai avec
« une froideur extrême, ce qui ne fut
« à tous les yeux qu'une preuve de plus
« de ma haine pour le comte, qui, di-
« soit-on, me faisoit éloigner de moi
« tous ceux qui lui étoient attachés. J'eus
« une explication avec le comte ; j'osai
« montrer de la jalousie. Il me répondit
« avec une austérité de principes qui
« me ferma la bouche sans me rassurer,
« du moins entièrement. Je hais et je
« méprise, me dit-il, ce genre de liaison :

« ceux qui me connoissent ne verront
« dans les bruits dont vous me parlez que
« des calomnies. On peut me supposer
« une passion malheureuse, voilà tout.
« — N'est-ce rien ? — Oui, car c'est une
« idée que vous ne pouvez avoir. — Hé-
« las ! pourquoi !..... — Parce que, si je
« l'eusse aimée, j'aurois préféré sa main
« à celle d'une reine. — Mais vous ne
« pouviez l'obtenir. — On peut tout ce
« qu'on veut; je l'aurois enlevée. — Vous
« auriez fait son malheur et le vôtre. —
« On n'est point à plaindre quand on est
« aimé. — Ah ! sans doute !... Vous êtes
« donc heureux ? Mais moi, Rosen-
« berg ?... — Fidélité, discrétion, la no-
« ble ambition de justifier votre choix;
« qu'exigez-vous de plus ? — Un peu
« moins de prudence; la vôtre est si
« cruelle !. Elle est nécessaire avec vous.
« Sans cette conduite qui vous déplaît,
« il y a long-temps que vous nous auriez
« perdus l'un et l'autre.

« Ce reproche pouvoit être un peu
« fondé ; mais combien les miens l'é-
« toient davantage !.......

« Un matin, Rosenberg me prévint
« que deux rois qui désiroient l'alliance
« de mon père, demandoient ma main ;
« que mon père me laisseroit le choix ;
« mais qu'il m'ordonneroit d'accepter
« l'un ou l'autre. Le comte ajouta que
« je devois répéter ce que j'avois dit
« avant de le connoître, que je ne vou-
« lois point me séparer de mon père....
« Cette nouvelle me fit frémir... Il fal-
« loit perdre Rosenberg, ou employer
« avec le meilleur des pères une faus-
« seté dont la seule idée me faisoit hor-
« reur. J'exprimai ce sentiment au
« comte, qui me répondit froidement :
» Cela se passera très-bien. Vous par-
« lerez avec beaucoup d'émotion et de
« désordre, vous pleurerez tout natu-
« rellement ; l'électeur vous adore, il
« s'attendrira, et il préférera le bon-

« heur de vous conserver à la vanité
« de vous voir sur un trône.

« Le soir, en effet, l'électeur me fit
« appeler dans son cabinet : comme il
« étoit décidé à donner ma main, il
« me parla d'un ton d'autorité qu'il
« n'avoit jamais eu avec moi. Chacune
« de ses paroles me faisoit frissonner.
« Je pensois qu'il me seroit impossible
« de changer une volonté si ferme et
« si absolue. Lorsqu'il eût cessé de
« parler, il me pressa de répondre;
« mais je n'avois pas la force de rom-
« pre le silence. Cependant au bout
« de quelques minutes, je lui dis d'une
« voix entrecoupée que je ne pouvois
« que lui répéter ce que je lui avois
« dit jadis, que je ne le quitterois
« qu'avec désespoir, et que j'avois
« pour l'hymen un éloignement invin-
« cible. Vous étiez alors à peine sortie
« de l'enfance, reprit mon père, et je
« ne vous proposois pas un roi pour

« époux. Mon sort est entre vos mains ?
« répondis-je ; mais si vous m'éloignez
« de vous, je mourrai de douleur.......
« A ces mots, je vis mon père s'émou-
« voir et se troubler. Je repris l'espé-
« rance et du courage. Je me jetai à ses
« pieds, en le conjurant de ne me point
» bannir, et de souffrir que ma vie
« entière lui fût consacrée. Mon père
« me releva, et, me serrant dans ses
« bras : O modèle de la piété filiale !
« s'écria-t-il avec transport, ma chère
« Euphémie, je ne puis résister à vos
« larmes, à votre tendresse !.... Ah ! je
« croyois, en me séparant de vous, ne
« sacrifier que moi !.... Soyez tranquille
« désormais, vous resterez près de
« moi jusqu'à mon dernier soupir ;
« c'est vous, ma fille, qui fermerez les
« yeux de l'heureux père dont vous
« méritez toutes les bénédictions.

« Ce discours me perça le cœur ; il
« me délivroit de la plus mortelle in-
« quiétude ; mais il m'accabloit de re-

« mords ! Je baissai la tête, pour ca-
« cher dans le sein paternel et ma rou-
« geur et ma confusion !......
« Depuis ce jour, les caresses et les
« bontés de mon père ne furent plus
« pour moi que des sujets de peines.
« Ma conscience me reproche dans tous
« les instants ses bienfaits, sa reconnois-
« sance fondée sur une erreur, et ses
« louanges usurpées données sans cesse
« à ma piété filiale et aux sacrifices dont
« on le croit l'objet. O que je suppor-
« terois bien plus facilement l'injustice
« et la calomnie que ce poids acca-
« blant d'éloges non mérités !.... et cette
« obligation de feindre et de tromper
« toujours avec une âme élevée qui
« déteste la fausseté et le mensonge !....
« Je passai plusieurs années dans cette
« situation, toujours mécontente de
» moi-même et de Rosenberg. Je tâ-
« chois vainement de modérer ma ten-
« dresse pour lui. Je ne pouvois plus
« m'aveugler sus ses défauts ; mais il

« avoit de si grandes qualités, qu'il me
« rattachoit sans cesse par l'admiration.
« Il employoit continuellement mon
» crédit sur mon père, pour tout ce
« qu'il n'osoit demander directement
« pour ses amis. De cette manière,
« toutes les places furent données à ses
« créatures sans qu'il parût les avoir
« demandées. Au reste, il fit toujours
« un digne usage de son pouvoir et de
« sa faveur. Il rétablit l'union dans la
« famille électorale; il profita de l'a-
« mitié du prince héréditaire pour le
« rapprocher de son épouse, et de son
« ascendant sur mon père pour l'en-
« gager à pardonner à mon frère quel-
« ques étourderies de jeunesse. Enfin
« il montra dans les divers emplois qui
« lui furent confiés autant de droiture,
« de probité que de talent; et il s'est
« acquis, à juste titre, l'estime pu-
« blique.

« Un événement inattendu acheva
« de me faire connoître combien Ro-

« senberg avoit de ressources dans
« l'esprit pour se tirer des situations
« les plus embarrassantes. Le prince
« de Lobeck mourut; tout le monde
« croyoit qu'il épouseroit sa veuve, et
« peut-être qu'Ulrique elle-même le
« croyoit. L'électeur, qui n'en doutoit
« pas, en parla à Rosenberg, qui lui
« répondit qu'il n'avoit jamais été son
« amant; mais qu'il suffisoit qu'on l'eût
« dit pour éloigner de lui la pensée de
« l'épouser, parce qu'il ne donneroit
« jamais sa foi et son nom à une femme
« qui ne jouiroit pas de la réputation
« la plus intacte, alors même qu'il se-
« roit sûr de sa parfaite innocence.
« C'étoit sacrifier la justice et la sensi-
« bilité à l'opinion; mais comme cet
« excès de fierté n'étoit que trop dans
« son caractère, l'électeur ne vit dans
« cette défaite qu'une délicatesse qui
« ne l'étonna point.

« Ce fut alors que les protestants
« de la Bohême prirent les armes

« contre l'empereur Mathias, qui avoit
« restreint leurs priviléges (1). Mon père
« fut obligé de s'engager dans cette
« longue guerre ; et résolut d'y com-
« battre en personne. Rosenberg le
« suivit, et me dit en partant : Je jure
« par l'honneur, qui m'est mille fois
« plus cher que l'existence, que dans
« les combats je ne m'éloignerai pas un
« seul instant de l'électeur, et que pour
« l'atteindre, il faudra d'abord me ren-
« verser et m'ôter la vie.

« Jugez de l'état où je fus durant
« cette campagne !......... Craignant à la
« fois pour mon père et pour mon
« époux !........... Mais combien je fus
« dédommagée de ces cruelles alar-
« mes !............ Mon père, dans le der-
« nier combat de cette longue campa-
« gne, eut un cheval tué sous lui : Ro-
« senberg aussitôt lui donna le sien, et

(1) C'est ce qu'on appelle la guerre de trente ans.

« fut ensuite grièvement blessé en
« arrachant l'électeur des mains des
« ennemis, et en parant les coups qu'on
« vouloit lui porter........ L'électeur lui
« dut la vie et le gain de la bataille......
« J'appris ces détails par un courrier
« que m'envoya mon père!............ Ce
« jour mémorable fut l'un des plus
« beaux jours de ma vie. Il me sembla
« que Rosenberg venoit d'expier et de
« réparer notre faute!......... Mon père
« revint, et, me présentant Rosenberg
« qui avoit un bras en écharpe, il me
« dit : Ma fille, embrassez mon libéra-
« teur!........ A ces mots, le comte s'in-
« clina profondément pour me baiser
« la main. Je penchai ma tête sur son
« épaule, et je baignai de larmes ce
« bras blessé qui avoit sauvé les jours
« de mon père!........

« Les fatigues de cette campagne
« influèrent de la manière la plus fâ-
« cheuse sur la santé de mon père.
« Après avoir langui quelques mois, il

» tomba dangereusement malade. Le
« comte aussitôt proposa d'envoyer
« chercher à Vienne un médecin très-
« célèbre alors. Mon père ne le vou-
« loit pas; mais Rosenberg, alarmé par
« les symptômes de la maladie, partit
« sans délai pour aller lui-même cher-
« cher ce médecin.

« Cependant l'état de mon père em-
« pirant toujours, il fut en quelques
« jours réduit à la dernière extrémité;
« il avoit néanmoins toute sa tête, et
« il demanda à recevoir les derniers
« sacrements. J'étois nuit et jour dans
« sa chambre, accablée d'une douleur
« que nulle expression ne peut rendre;
« je voyois mon père toujours abusé
« prêt à descendre dans la tombe : je
« me répétois avec horreur que, lorsque
« je l'aurois perdu, je resterois à jamais
« chargée d'une faute irréparable, puis-
« que je n'aurois plus l'espoir d'en ob-
« tenir un jour le pardon........ Cepen-

« dant je ne pouvois disposer de mon
« secret sans l'aveu de mon époux, et
« d'ailleurs, en le révélant, j'aurois em-
« poisonné et peut-être avancé les der-
« niers moments de mon père !...... Il
« falloit donc me taire ; mais que de-
« vins-je quand mon père, après avoir
« reçu ses sacrements, nous fit appro-
« cher, mon frère et moi, pour nous
« donner sa bénédiction ! Nous tombâ-
« mes à genoux près de son lit ; il nous
« bénit, et ensuite se retournant vers
« moi : Et toi, mon Euphémie, me
« dit-il, pour te consoler, rappelle-
« toi le bonheur que tu as répandu
« sur mes jours, rappelle-toi les no-
« bles sacrifices que tu m'as faits, et
« cette confiance touchante dont tu
« m'as donné tant de preuves !..........
« O mon Dieu ! poursuivit-il en joi-
« gnant les mains, bénissez cette en-
« fant chérie, que la piété filiale a
« préservée de toutes les passions dan-

« gereuses ! cette enfant dont le cœur si
« pur me fut toujours ouvert, et qui
« n'a vécu jusqu'ici que pour moi!......
« A cette terrible bénédiction, je
« crus que la foudre alloit tomber sur
« ma coupable tête....... A mesure que
« mon père parloit, il me sembloit que
« j'entendois Dieu me maudire et me
« réprouver !.......... Glacée d'horreur,
« anéantie, je tombai dans les bras de
« mon frère.
« Sur le soir de ce même jour, mon
« père demanda plusieurs fois si Ro-
« senberg étoit de retour.......... Je ne
« pouvois sans tressaillir entendre ce
« nom dans sa bouche, et il le répéta
« souvent. Dans la nuit, sa tête s'em-
« barrassa; tout à coup il m'appela et
« me demanda si je consentirois à épou-
« ser Rosenberg, et il ajouta : *Cela me*
« *rendroit heureux*......... Je frissonnai
« et je fondis en larmes. Il étoit en dé-
« lire; mais je fus persuadée que, de-

« puis quelques mois, cette idée s'étoit
« offerte à son imagination; je ne me
« trompois pas.

« Le lendemain, il tomba dans une
« espèce de léthargie; et, à dix heures
« du soir son médecin lui tâtant le
« pouls, déclara qu'il n'existoit plus;
« je poussai un cri lamentable : on m'ar-
« racha de sa chambre.

« Je ne sais ce que je devins; au
« bout de quelques heures, je me
« trouvai dans mon appartement sur
« mon lit, dans les bras de mon frère
« et de madame de Merthal..............
« Quand mon frère me quitta, je me
« livrai sans contrainte avec mon amie
« à tout mon désespoir; la nature et
« les remords l'emportant sur l'amour,
« il ne me fut possible d'apaiser le cri
« de ma conscience, qu'en me pro-
« mettant de m'enfermer pour jamais
« dans un cloître et de renoncer sans
« retour à Rosenberg.........— Madame

« de Merthal me dit en vain que je ne
« pouvois prendre ce parti violent sans
« le consentement de mon époux. Ah!
« repris-je, il y consentira, je ne suis
« nullement nécessaire à son bonheur.
« Vous êtes injuste, répondit madame
« de Merthal: le comte n'a pas dans les
« détails de la vie votre sensibilité, mais
« son noble cœur n'en est pas moins
« susceptible d'un grand attachement;
« soyez contente de ses sentiments, car
« il vous aime avec toute la force de
« son caractère et toute la grandeur de
« son âme. Hélas! repris-je en fondant
« en larmes, je ne dois plus désormais
« que pleurer ma faute, et le meilleur
« des pères!...... En effet, j'aurois per-
« sisté dans cette résolution, si le ciel,
« touché de ma douleur, et de mon re-
« pentir, n'eût daigné faire un miracle
« qui acheva de serrer pour jamais le
« nœud sacré qui m'unit à Rosenberg.
« Je ne vis point mon frère le jour

« suivant ; mais, tout entière à ma dou-
« leur je ne fis aucune question là-des-
« sus. Je ne quittai point mon lit. Vers
« le soir, l'excès de mon accablement
« me procura quelques heures de som-
« meil. Je me réveillai à trois heures
« du matin : j'entendis dans le palais
« un mouvement extraordinaire ; je
« distinguai des cris, et je ne doutai
« point que ce ne fût la pompe funèbre
« de mon père. Je m'élançai hors de
« mon lit pour me prosterner sur le
« plancher, que j'inondai de larmes; mes
« femmes accoururent et me remirent
« dans mon lit......... Dans ce moment,
« madame de Merthal éperdue entra
« dans ma chambre. Je suis chargée,
« me dit elle, de vous préparer à l'évé-
« nement le plus miraculeux..... Dieu !
« Dieu ! m'écriai-je, qu'est-il arrivé ?...
« Rassemblez toutes vos forces, re-
« prit-elle, et remerciez le ciel......
« — Achevez.......... Achevez, ou je

« meurs......... — Non, un autre doit
« vous annoncer que l'électeur.... ....
« Comme elle prononçoit ce mot, la
« porte se rouvrit, et je vis paroître
« Rosenberg!........ Ah! sa vue seule
« m'apprit mon bonheur!.... Je lui ten-
« dis les bras, il accourut se jeter à ge-
« noux devant mon lit, en disant: L'é-
« lecteur n'étoit qu'en léthargie, le mé-
« decin que j'ai amené l'en a tiré et ré-
« pond de ses jours... Maintenant, Eu-
« phémie, poursuivit-il d'une voix basse
« et tremblante, pardonnez-moi les re-
« mords qui vous ont coûté tant de
« pleurs; le ciel est apaisé, il bénira no-
« tre avenir!...... Ses larmes lui coupè-
« rent la parole... O moment d'un bon-
« heur surnaturel!........ Joie suprême,
« dont jamais mon imagination n'auroit
« pu me représenter le ravissement!....
« Mon père, que je croyois depuis
« deux jours dans le cercueil, mon
« père m'étoit rendu, et c'étoit Rosen-

« berg qui venoit de l'arracher de la
« tombe..... Ces paroles d'un immortel
« souvenir, je les entendois de la bou-
« che de Rosenberg : je trouvois enfin
« dans cet époux adoré une sensibilité
« égale à la mienne, et, pour la première
« fois, je voyois couler ses pleurs!....

« Mon frère, qui avoit voulu que Ro-
« senberg m'annonçât ce grand événe-
« ment, vint nous rejoindre. Je me hâ-
« tai de me lever; Rosenberg me con-
« duisit dans les bras de mon père!......

« Que cette journée et les huit jours
« qui la suivirent s'écoulèrent délicieu-
« sement!... Mon père devoit deux fois
« la vie à Rosenberg!.. Presque affran-
« chie de mes remords, je me livrois
« aux plus douces espérances; et je
« croyois surtout que désormais Rosen-
« berg seroit toujours pour moi ce qu'il
« étoit depuis huit jours.

« Aussitôt que mon père fut en par-
« faite convalescence, je contai à Ro-

« senberg ce qu'il m'avoit dit dans son
« délire, et j'ajoutai que j'étois certaine
« qu'il avoit eu, même avant sa mala-
« die, l'idée d'unir ensemble les deux
« personnes qu'il aimoit le mieux. Oui,
« me dit le comte, j'en suis sûr aussi.
« Eh bien, repris-je, concertons en-
« semble les moyens de le décider......»
« — Cela est inutile. Hier il a daigné
« m'offrir votre main. — O ciel! —
« Et, avec toutes les formes du respect
« et de la reconnoissance, je l'ai refu-
« sée. A ces mots je restai pétrifiée. Son-
« gez, reprit le comte, que je ne pour-
« rois vous conduire une seconde fois
« à l'autel, que si notre hymen étoit dé-
« claré nul. Ainsi, pour ne pas faire une
« profanation impie, il faudroit décla-
« rer à l'électeur que depuis plus de dix
« ans je suis votre époux. Il nous par-
« donneroit sans doute, mais il nous
« aimeroit moins; il seroit moins heu-
« reux, nous attristerions sa vieillesse.
« Nous avons pu feindre long-temps

« pour notre propre intérêt, ennoblis-
« sons cet artifice en le prolongeant
« pour son bonheur. D'ailleurs, je
« n'hésiterai jamais à sacrifier l'ambi-
« tion à la gloire. Mon souverain en
« me donnant sa fille, effaceroit par
« l'éclat de la récompense le mérite de
« tout ce que j'ai fait pour lui; j'aime
« mieux qu'il reste chargé envers moi
« d'une dette qu'il ne soit pas en son
« pouvoir d'acquitter. A ce langage si
« fier et si froidement raisonnable, je
« ne reconnus que trop Rosenberg tel
« que je l'avois toujours vu. Je ne pus
« retenir mes pleurs, mais je gardai le
« silence. Cette âme altière pouvoit
« quelquefois s'attendrir et s'émouvoir
« fortement, mais elle n'étoit pas sensi-
« ble, du moins dans le cours ordinaire
« de la vie.

« Rosenberg me donna bientôt un
« chagrin inattendu. Il demanda et ob-
« tint l'ambassade de France, et partit.
« Tout ce qu'il avoit fait pour mon

« père avoit encore augmenté mon atta-
« chement pour lui, et cette absence,
« qui dura trois ans, me rendit d'autant
« plus malheureuse, que, suivant sa
« coutume, il me prévint qu'il ne m'é-
« criroit point. Cependant, au bout de
« dix-huit mois, par un caprice dont je
« n'ai jamais pu deviner la cause, il
« m'écrivit une seule fois, dans un pe-
« tit voyage qu'il fit, je ne sais pour-
« quoi, dans une province de France.
« Cette lettre, adressée à Blomer, étoit
« aussi tendre que mon cœur pouvoit le
« désirer. Il ne m'y parloit que de ses
« sentiments, et avec l'expression la
« plus touchante; c'étoit depuis notre
« mariage, c'est-à-dire depuis douze
« ans, la première lettre que je recevois
« de lui. Cette lettre me consola, me
« fortifia; je la relisois tous les jours de
« poste, car je n'en reçus pas d'autres,
« il ne m'écrivit plus.

« Il revint; et quelques mois après

« j'éprouvai le plus violent chagrin ; je
« perdis l'amie respectable qui, depuis
« mon enfance, me tenoit lieu de mère;
« madame de Merthal mourut. Ma dou-
« leur fut extrême, et Rosenberg ne
« négligea rien pour l'adoucir. En tout,
« depuis son retour de France, je re-
« marquois constamment dans sa con-
« duite avec moi plus de douceur, d'é-
« gards et de tendresse. Cinq ou six ans
« s'écoulèrent de la sorte. J'étois plus sa-
» tisfaite de lui, et par conséquent plus
« heureuse, quand le changement su-
« bit de son humeur m'a replongée dans
« de nouveaux chagrins plus amers en-
« core que tous ceux qu'il m'a fait éprou-
« ver jadis. Sans aucun motif connu, il
« est devenu tout à coup sombre, dis-
« trait, farouche et rêveur. Malgré son
« empire sur lui-même, j'ai vu à n'en
« pouvoir douter, qu'il étoit dominé
« par une peine secrète. Quand j'ai
« voulu le questionner, il m'a répondu

« avec sécheresse et dureté, en niant
« cependant qu'il eût un chagrin secret;
« mais depuis ce moment il a presqu'en-
« tièrement cessé de me voir en parti-
« culier. Il semble que je lui sois deve-
« nue insuportable, odieuse!..... Enfin
« (pour me fuir sans doute, pour
« mettre les mers entre nous), il s'est
« chargé d'une mission pour l'Angle-
« terre. Il est à Londres depuis près
« d'un an. On dit qu'il revient, et qu'il
« sera ici sous peu de jours!....

« Je ne suis plus aimée! Que dis-je,
« hélas! je suis haïe! Tous les remords,
« apaisés par l'amour, sont revenus
« déchirer mon cœur avec plus de vio-
« lence que jamais, depuis que Rosen-
« berg me traite avec autant d'ingrati-
« tude!....... Voilà, ma chère Olympe,
« mon secret et mon sort; vous êtes
« à la fois mon unique confidente et
« ma seule consolation. » A ces mots,
Clara se jeta dans les bras de la prin-
cesse, qui la serra contre son sein, en

disant : O mon Olympe ! ne me quitte jamais, et je ne gémirai plus sur ma destinée.

L'histoire d'Euphémie affligea sensiblement Clara : néanmoins un retour sur elle-même lui fit faire à ce sujet des réflexions consolantes sur sa propre situation. Elle connut combien il est plus douloureux d'avoir à se reprocher une grande faute que d'en être accusé faussement : par un arrêt éternel de la justice divine, les remords seront toujours mille fois plus perçants que les traits les plus envenimés de la calomnie. Il est possible de se soustraire aux faux jugements des hommes, en se cachant pour jamais dans une profonde retraite, mais on porte partout sa conscience : pour le coupable, cette voix intérieure et terrible ne sauroit être étouffée par le vain bruit du monde, mais dans la solitude, semblable à l'éclat de la foudre que l'écho des rochers répète et prolonge avec un horrible fracas, elle tonne, elle épou-

vante; l'infortuné qu'elle poursuit n'entend qu'elle, et l'entend toujours! Il ne trouvera dans le désert ni calme, ni silence. Euphémie, ne voulant pas revoir le comte en représentation et en public, prit le prétexte, pour se retirer quelque temps à la campagne, de mener Clara à Niémen, cette terre près de la ville, qu'elle venoit de lui donner. Clara ne se trouva pas sans émotion dans ce lieu, où sa bienfaitrice s'étoit unie à Rosenberg par un lien secret. Elle pria Dieu, dans la chapelle, de bénir cet hymen malheureux, et de sécher les pleurs d'Euphémie, en rendant son époux sensible à ses vertus et à ses longues douleurs. Euphémie attendoit Rosenberg avec un trouble inexprimable. Clara, pour la première fois depuis ses malheurs, éprouvoit une curiosité dont elle étoit elle-même étonnée. Elle avoit un vif désir de voir cet homme extraordinaire, que sa tendresse pour Euphé-

mie lui faisoit trouver si coupable, dont elle haïssoit le caractère, mais qui l'intéressoit malgré elle par la hauteur de ses sentimens. En même temps, un pressentiment secret lui faisait craindre son arrivée et sa présence. La princesse désiroit qu'elle le vît; et Clara, malgré sa timidité, n'eut pas de peine à y consentir.

Le surlendemain de son arrivée à Niémen, la princesse apprit le retour de Rosenberg, et que l'électeur se rendroit avec lui le soir même à Niémen. Dans l'attente de cette visite, Euphémie et Clara furent presque également agitées.......... Enfin, à cinq heures, on entendit dans la cour le bruit des voitures. Clara, à travers une jalousie vit parfaitement Rosenberg; elle fut très-frappée de la beauté imposante de sa noble figure; mais quand il entra dans le salon à la suite de l'électeur, elle se tint cachée derrière la princesse, de manière que le comte ne l'aperçut

pas d'abord. Rosenberg s'approcha de la princesse avec une physionomie où se peignoit la mélancolie, et qui exprimoit en même temps un profond attendrissement. Qui ne sait pas lire dans les yeux de celui qu'on aime! Euphémie, satisfaite et touchée jusqu'au fond du cœur, tendit la main au comte, qui, en la baisant, la serra avec une vive émotion.......

L'électeur, qui avoit conté à Rosenberg l'histoire de cette jeune *Olympe* qui ressembloit tant à la princesse, dit à Clara de s'avancer....... Euphémie se retourne, prend Clara par la main, et la présente à Rosenberg. O ciel! s'écrie-t-il, et il reste immobile les yeux fixés sur elle. On prit ce mouvement pour la surprise que lui causoit une ressemblance si singulière, mais son regard perçant et farouche fit frémir Clara. Elle venoit d'admirer la douceur de sa physionomie, et maintenant elle ne

trouvoit plus sur son visage que l'expression d'une effrayante sévérité.

Cependant Rosenberg, dissimulant son trouble, reprit la parole, et la conversation devint générale. Quelques personnes survinrent; mais, dans tout le reste de la soirée, la tristesse et la préoccupation du comte furent invincibles. Clara, ne pouvant supporter son regard fixe et scrutateur, se retira un peu avant le souper.

Euphémie avoit remarqué aussi l'impression peu favorable que la vue de Clara avoit produite sur le comte; elle en cherchoit vainement la raison. S'il m'aimoit davantage, disoit-elle à Clara, je croirois qu'il est jaloux de ma vive affection pour vous; mais, hélas! que lui importe!........ En tout, je ne sais ce qui passe dans sa tête: les caprices ne sont pas dans mon caractère, et depuis deux ans je lui en vois d'inconcevables.

Le retour du comte causoit à la princesse la plus vive agitation ; sa santé s'en ressentit, elle eut de la fièvre pendant quinze jours. On lui prescrivit le repos ; et elle passa tout ce temps dans sa chambre sur une chaise longue. Un matin, Clara étant avec la princesse, Rosenberg, chargé d'une commission de l'électeur, entra, et aussitôt Clara se leva, sortit et descendit dans le jardin. Au bout d'une demi-heure, se trouvant à l'extrémité du parc, elle revint sur ses pas pour retourner au château ; dans ce moment elle entendit marcher précipitamment dans une petite allée à sa droite ; elle crut qu'on venoit la chercher de la part de la princesse, et, se dirigeant de ce côté, elle vit tout à coup, à deux pas d'elle, le comte de Rosenberg. Il étoit seul. Clara tressaille et veut fuir. Arrêtez, s'écria le comte, je ne vous retiendrai pas long-temps : je n'ai qu'un mot à vous dire...... Il prononça ces paroles

avec un trouble, une émotion, une altération dans la voix qui achevoit d'épouvanter Clara. Elle s'arrêta, resta debout, et s'appuya contre un arbre. Alors le comte s'approchant se plaça vis-à-vis d'elle, et la regardant fixement : Qui êtes-vous, lui dit-il d'un ton menaçant. A cette question inattendue et terrible, Clara pâlit, et sa langue glacée ne put rien articuler. Qui êtes-vous? répéta le comte avec un accent plus effrayant encore...... Quel est le nom de votre père ?..... Connoissez-vous Montalban ?...... Clara ne répond point..... mais, ne pouvant plus se soutenir sur ses jambes tremblantes, elle s'affaisse et tombe au pied de l'arbre...... Malheureuse, s'écrie Rosenberg, quel démon ennemi du repos de cette infortunée princesse vous a conduite ici!... Ah! que n'avez-vous, comme on le croit, péri dans les ondes du Rhône!..... Ecoutez. Il faut quitter ce palais; il le faut, ou je vous dénonce.....

Si vous partez, je vous promets un secret inviolable. Inventez un prétexte pour vous rendre demain matin chez la veuve Marcelle; vous y trouverez une voiture qui vous conduira hors de ce pays, dans le couvent que vous choisirez; mon valet de chambre sera votre guide....... Où voulez-vous aller?...... Le comte parloit avec une rapidité, une précipitation, un ton absolu, qui marquoient assez qu'il vouloit une réponse prompte et précise. Clara rassembla toutes ses forces: Je veux aller, dit-elle, aux Ursulines de la Rochelle..... Puis-je en partant, ajouta-elle, écrire à la princesse? En disant ces mots, ses larmes inondèrent son visage......... Oui, répondit le comte; mais qu'elle ignore à jamais que c'est moi qui vous force à la quitter. S'il vous échappe avec elle l'indiscrétion la plus légère, je la découvrirai, et je lui dirai votre horrible nom. Je n'ai point commis de crime, dit Clara en gémissant, j'en atteste le

ciel.... A ces mots, le comte jeta sur elle un regard foudroyant, et, lui tournant brusquement le dos, il s'éloigna à pas précipités, et Clara bientôt le perdit de vue.

La surprise, l'effroi, le saisissement et la douleur avoient tellement épuisé les forces de Clara, qu'elle resta plus de deux heures sur la place et dans l'attitude où le comte l'avoit laissée. Plusieurs personnes envoyées par la princesse pour la chercher la trouvèrent encore au pied de l'arbre. Clara dit qu'elle s'étoit donné une espèce d'entorse. On en douta d'autant moins, qu'en effet elle ne pouvoit marcher sans le secours d'un bras. Euphémie fut très-effrayée de le voir revenir dans cet état et avec une pâleur qui marquoit combien elle avoit souffert. Clara, faisant sur elle-même un effort surnaturel, parvint à la rassurer. La princesse lui conta qu'elle étoit charmée de Rosenberg; qu'elle ne l'avoit

jamais vu si tendre pour elle, et qu'il lui avoit demandé de le recevoir en particulier le lendemain. Clara connut que le comte s'étoit promis de consoler la princesse d'une douloureuse séparation, et cette idée adoucit ses peines. Cette journée fut affreuse pour elle; jamais Euphémie ne lui avoit paru si touchante et si digne d'être aimée : tous les témoignages de son affection lui perçoient le cœur, et plusieurs fois elle fut obligée de sortir de sa chambre pour aller en secret donner un libre cours à ses pleurs. Elle fut au moment de s'évanouir sur son sein, en lui disant adieu le soir pour aller se coucher. C'étoit un dernier adieu!...... La malheureuse Clara s'arracha enfin de ses bras, courut se renfermer dans sa chambre, et renvoya ses femmes pour se livrer sans contrainte à toute sa douleur. Lorsqu'elle supposa que tout le monde étoit endormi dans le château, à minuit et demi, elle se hâta d'exécu-

ter un dessein qu'elle avoit formé durant le jour; elle vouloit, avant de partir, aller prier encore et pour la dernière fois dans la chapelle où la princesse s'étoit mariée. Clara descendit seule dans le jardin, qu'elle traversa; elle se rendit à la chapelle, alluma la lampe, et se jetant à genoux devant l'autel: O souverain bienfaiteur! dit-elle, vous maudissez les ingrats, et vous exaucez les prières et les voeux de la reconnoissance! Ah! daignez écouter ma voix! daignez rendre la paix et le bonheur à celle qui n'a trouvé dans sa faute qu'amertume et que regrets! à celle dont vingt ans de remords ont expié la foiblesse!............ Puisse-t-elle en déposer l'aveu dans le sein paternel, et puisse un généreux pardon et l'amour de son époux lui faire oublier tant de peines!

Après avoir fait cette prière, Clara sentit son cœur soulagé; elle se leva, et en s'en allant elle n'éteignit point la

lampe. Hélas! dit-elle, c'est la seule trace de reconnoissance que je puisse laisser ici! Cette lampe durera jusqu'à la nuit prochaine : Euphémie peut-être devinera qu'elle fut allumée par moi!......

La triste Clara ne se coucha point. Elle avoit ordonné que ses chevaux fussent mis à la pointe du jour; mais, à deux heures après minuit, ne pouvant résister au désir de revoir encore une fois Euphémie, elle résolut d'aller dans son appartement, se flattant de la trouver profondément endormie, et ne voulant que la contempler un moment; pensant d'ailleurs que, si elle étoit éveillée, elle lui diroit que l'inquiétude sur sa santé la ramenoit auprès d'elle. En effet, Clara se rendit dans l'appartement de la princesse; elle y entra doucement, et elle éprouva un grand saisissement en voyant Euphémie levée, assise dans un fauteuil, et entourée de ses femmes, qui tâchoient

vainement de soulager les vives douleurs qu'elle éprouvoit. Clara courut se jeter en pleurant dans ses bras. La princesse lui dit qu'un violent mal de tête l'avoit forcée de se lever, et elle renvoya ses femmes pour rester avec Clara, qui se trouva ainsi dans l'impossibilité de partir, au moins dans cette journée. Les douleurs de la princesse se calmèrent enfin vers les six heures du matin; alors appuyée sur le sein de Clara, elle s'endormit dans ses bras. Clara la regardoit avec un sentiment inexprimable de tendresse et de douleur, en pensant qu'elle alloit bientôt se séparer d'elle pour jamais!..... Au bout d'une heure d'un sommeil agité, la princesse, réveillée par de nouvelles souffrances, rouvrit les yeux : ses gémissemens effrayèrent tellement Clara, qu'elle alloit appeler ses femmes, lorsque la porte de la chambre s'ouvrit. L'on vit entrer le comte de Rosenberg. Clara étoit si inquiète d'Euphémie,

que l'apparition du comte, loin de l'effrayer, lui fit plaisir. Sa vue lui parut un secours; elle lui demanda s'il ne falloit pas appeler un médecin. Le comte, vivement troublé, se disposoit à donner l'ordre d'en aller chercher un; mais la princesse s'y opposa : cependant son mal paroissoit croître à chaque minute. Elle étoit toujours dans les bras de Clara, à laquelle elle prodiguoit les plus tendres caresses. Le comte, debout vis-à-vis d'elle, la conjuroit vainement de permettre qu'on appelât un médecin, lorsque tout à coup il pâlit. La princesse tressaille, reste un instant immobile, les yeux fixés sur Clara, ensuite la repousse avec force, en s'écriant d'un ton menaçant et terrible : *Sortez !*........ Clara épouvantée, croit d'abord que la princesse est en délire........ elle fond en larmes. Sortez, dis-je, reprit Euphémie, et ne paroissez jamais devant moi........ Clara consternée, confondue,

ne peut ni se mouvoir, ni parler, ni répandre une larme....... Le comte, toujours pâle et tremblant, la prend par le bras, en disant : Obéissez, mademoiselle, retirez-vous..... En parlant ainsi, il l'entraîne hors de la chambre, ferme la porte sur elle, et rentre chez la princesse. La malheureuse Clara croit qu'un songe affreux l'abuse ; elle tombe sur une chaise, et reste là, anéantie près de trois quarts d'heure. Enfin un valet de chambre survient et lui remet, de la part de la princesse, un billet qu'elle ouvre en frémissant ; elle y trouve ce qui suit :

« Je n'ai rien aimé autant que vous,
« et vous faites le malheur de ma vie !....
« vous que j'adorois il y a quelques
« minutes ! ô quelle horrible révolu-
« tion !... Vous en devinerez facilement
« la cause, en interrogeant votre cœur
« et votre conscience...... Adieu pour
« jamais ; partez sans différer ; ne cher-

« chez point à me revoir, votre vue me
« tueroit...... Emportez tous mes dons,
« retournez en France, mes bienfaits
« vous suivront partout. »

Ce billet inexplicable et foudroyant jeta Clara dans un état qui épuisa tout son courage; elle avoit sans doute supporté de plus terribles révolutions, mais du moins elle en avoit connu la cause. Ici tout étoit inconcevable...... Ce n'étoit point la calomnie qui la perdoit auprès de la princesse; ce n'étoit pas même la connoissance de sa funeste histoire et de son véritable nom; ce changement incompréhensible s'étoit opéré en une minute, sans que personne eût dit un mot, eût fait un signe, sans que Clara même eût parlé! Euphémie avoit passé, sans nulle cause apparente, de la tendresse à la colère, à la haine.......... et le comte en même temps s'étoit visiblement troublé; cet homme si froid, si calme et

si fier étoit devenu pâle et tremblant!.....
Quelle affreuse énigme! quel impénétrable mystère!....... La surprise, le saisissement, la douleur, égarèrent la raison de la malheureuse Clara. Rien ne put la décider à quitter l'antichambre où le comte l'avoit reléguée; vainement on vint lui dire plusieurs fois que ses chevaux étoient mis: Non, non, s'écrioit-elle, on ne m'arrachera point d'ici, j'y veux mourir!.... Mes cris peut-être parviendront à l'oreille de la princesse; elle m'entendra répéter en expirant, que je suis innocente....... Elle me dévoilera ce mystère inouï; je pourrai me justifier avant d'exhaler mon dernier soupir..... Cependant je sens mes forces s'affoiblir!...... O Dieu! soutenez ma vie défaillante! ô faites-moi mourir aux pieds de ma bienfaitrice désabusée! hélas! dois-je emporter dans la tombe la haine de tout ce qui m'est cher!....... En parlant ainsi avec toute la véhémence d'une dou-

leur impétueuse, Clara frappoit à coups redoublés à la porte de l'appartement fermé de la princesse, et n'interrompoit cette plainte lamentable que pour l'appeler avec des cris déchirants...... Enfin elle entend marcher, et bientôt la porte s'ouvre. Clara se précipite pour entrer; elle se trouve arrêtée par le comte de Rosenberg. Pour m'empêcher d'entrer, s'écria-t-elle, il faudra me tuer, homme terrible et barbare; je ne vous crains plus, le désespoir sait tout braver; je veux revoir la princesse........ Elle n'est plus dans ce palais, répondit le comte. Juste ciel! dit Clara. Elle est partie il y a plus d'une heure, reprit Rosenberg. — Je vais la suivre. — Impossible. — Comment? — Elle tes allée à des eaux qui sont à cent lieues d'ici... A ces mots, Clara, perdant toute espérance, chancelle; elle étoit prête à s'évanouir; le comte la soutient, en disant: Allez dans votre appartement

donner vos derniers ordres pour votre départ ; rendez-vous sans délai chez la veuve Marcelle, vous y trouverez la voiture et les chevaux qui vous conduiront à la Rochelle........ Dieu le veut ainsi, dit Clara d'une voix éteinte, il faut se soumettre. A ces mots, elle s'appuie sur le bras du comte, qui l'entraîne, mais sans rudesse; il paroît même attendri. Clara entend avec surprise qu'il soupire....... A la porte de sa chambre, le comte prend sa main, la serre dans les siennes : Jeune infortunée, dit-il d'une voix altérée, rappelez ce courage dont vous avez donné tant de preuves !.... Oh ! puisse la justice divine qui vous poursuit s'apaiser enfin !........ En prononçant ces paroles, le comte s'éloigne précipitamment et disparoît. Clara émue jusqu'au fond de l'âme par sa pitié, le rappelle en vain, désespérée, elle entre dans sa chambre ; elle écrit à la princesse quelques lignes dictées par sa douleur ; ensuite elle fait

emporter ses vêtements, mais elle laisse tous les bienfaits de la tendresse, ses bijoux, ses diamants, et baignée de larmes, elle s'arrache enfin de ce lieu si cher. Elle partit, et se fit conduire à la ville chez la veuve Marcelle. Là, elle trouve une voiture attelée de six chevaux de poste. Elle y monte en se recommandant à la Providence!.... Un homme à cheval l'attendoit hors des portes de la ville; il se mit à la portière, ne la quitta plus, la servit avec zèle et respect, et paya partout les frais de poste et sa dépense. Clara jusqu'alors n'avoit pensé qu'à la colère subite et incompréhensible de la princesse; mais après avoir épuisé vainement toutes les conjectures, toutes les suppositions pour en découvrir le motif, ses pensées se tournèrent sur le comte de Rosenberg; elle ne concevoit pas comment il avoit pu reconnoître en elle la malheureuse Clara; elle concevoit encore moins le sentiment

qui avoit pu le faire pâlir avant même que la princesse eût exprimé sa violente indignation. Et comment expliquer ce trouble et ce profond attendrissement qu'il avoit laissé voir en s'éloignant?... Clara s'étonnoit encore de ne point trouver dans son cœur le ressentiment qu'elle auroit dû naturellement avoir pour cet homme si hautain, qui l'avoit traitée avec tant de dureté et avec une autorité qui n'étoit fondée sur aucun droit. Cependant elle aimoit à se rappeler qu'elle avoit surpris en lui quelques signes d'émotion et de sensibilité: ce souvenir la touchoit, car elle avoit pour lui un sentiment indéfinissable, dont elle ne pouvoit se rendre raison, qu'en se disant qu'il étoit impossible qu'elle n'eût que de l'indifférence pour l'époux d'Euphémie; et elle répandoit des larmes amères, en songeant qu'il ne penseroit jamais à elle qu'avec horreur. Mais si elle étoit si sensible à l'opinion du comte de Rosen-

berg, que n'éprouvoit-elle pas en se retraçant l'étrange injustice de la princesse, de cette bienfaitrice chérie!..... Sort affreux! s'écrioit-elle, en versant un déluge de pleurs, je suis donc destinée à paroître criminelle à tout ce que j'aime! Quand je pourrois me justifier, le devoir m'ordonne de me taire; et quand il m'est permis de parler, on me fuit et l'on m'exile!... Ces réflexions désolantes ramenoient toujours Clara à sa pensée dominante, celle du ressentiment inexplicable d'Euphémie au moment où couchée sur son sein, elle lui prodiguoit toutes les caresses de la plus tendre mère: Quoi! se disoit Clara, elle avoit les yeux attachés sur moi; j'y voyois la plus douce expression; je la contemplois en silence, quand tout à coup je l'ai sentie frémir; j'ai vu ses traits s'altérer, elle a jeté sur le comte un regard foudroyant; il a baissé les yeux en pâlissant; il a paru l'entendre; tout en lui exprimoit non la sur-

prise, mais la consternation !.. et cependant la princesse me repoussoit avec force en s'écriant avec fureur : *Sortez*. Mot terrible qui retentira toujours à mon oreille !..... Que s'est-il donc passé entre eux ? qu'ai-je de commun avec leurs secrets ? comment ai-je pu paroître coupable à leurs yeux, dans un instant, et sans avoir proféré une seule parole ? Comment suis-je seule la victime de ce funeste mystère ? et la princesse m'écrit qu'il m'est facile de pénétrer la cause de cette affreuse révolution !..... Et avec un si noble caractère, avec tant de vertus, après m'avoir comblée de bienfaits, elle me condamne sans vouloir m'apprendre mon crime, elle me chasse sans vouloir m'entendre !.... Clara, durant toute la route, ne put se distraire un instant de ces tristes souvenirs qui déchiroient son cœur et qui confondoient sa raison. Comme le comte avoit prescrit à Clara de se reti-

rer dans un cloître, elle avoit préféré les Ursulines de la Rochelle, pour se rapprocher de là ferme de Jerson, et parce que la jeune Honorine lui avoit souvent parlé de ce couvent, où elle avoit fait sa première communion. On conduisit en effet Clara à la Rochelle, et dans le couvent des Ursulines. Son guide parla un moment en particulier à la supérieure; il lui paya d'avance une année de pension. Clara, toujours sous le nom d'Olympe, fut admise sur-le-champ. Son guide, au moment où elle alloit entrer dans ce monastère, s'approcha d'elle, remit dans ses mains un petit coffre, ensuite il s'éloigna et disparut. On conduisit Clara dans un joli appartement, et on lui apprit que sa pension, comprenant le logement et la nouriture, étoit payée d'avance pour un an.

Lorsque Clara fut seule, elle ouvrit la cassette: elle y trouva mille ducats,

et un billet cacheté qui contenoit ce qui suit :

« Restez à jamais enfermée et ca-
« chée dans un cloître, et vous rece-
« vrez tous les ans cette même somme.
« Votre pension d'ailleurs sera payée.
« Ces offres sont permises à un homme
« de mon âge, et à celui qui vous a pri-
« vée du sort le plus brillant. Oubliez
« le monde; rappelez-vous le passé,
« afin de ne penser à l'avenir qu'à Dieu
« seul.

« Brûlez ce billet. »

L'élévation de l'âme s'allie parfaitement avec l'humilité chrétienne. Quoi de plus noble que ce mépris des grandeurs et des richesses que la religion inspire !

Clara n'hésita point à refuser ce don; elle prit son écritoire, et fit une réponse conçue en ces termes :

« Celle qui a laissé à Niémen les

« diamants qu'elle tenoit de la main la
« plus chérie, ne recevra de nul autre
« des bienfaits dont elle peut se passer.
« Je sais vivre de mon travail. Vous
« avez daigné payer ma pension pour
« un an; je ne puis refuser ce don, je
« l'accepte avec respect et reconnois-
« sance, mais je n'accepterai rien de
« plus.

« Je resterai *renfermée* et *cachée*,
« non pour obéir à des ordres dont il ne
« m'est pas possible de reconnoître l'au-
« torité, mais pour satisfaire mon goût,
« et pour me soustraire désormais à
« l'injustice des hommes. »

Clara ploya cette lettre, la cacheta; mit l'adresse, et se rendit chez la supérieure. Elle la pria de lui trouver un banquier pour faire passer de l'argent et une lettre en Allemagne. Trois jours après, un banquier se chargea de la lettre et de l'argent, et les envoya au comte de Rosenberg.

Clara, le jour même de son arrivée, éprouva un mouvement de joie en retrouvant aux Ursulines sa jeune amie Honorine, qui, voulant se faire religieuse, venoit de prendre le voile blanc. Clara envia sa destinée; car, si elle eût pu disposer d'elle-même, elle n'auroit pas balancé à se consacrer irrévocablement à Dieu. Mais, outre que sa situation ne le lui permettoit pas, puisqu'alors il auroit fallu déclarer son véritable nom, elle se rappeloit qu'elle avoit promis au père Arsène de ne pas même s'engager par un vœu intérieur.

Honorine, questionnée avec un vif intérêt sur sa famille, n'en donna que d'heureuses nouvelles. Elle conta qu'elle avoit toujours été protégée par Valmore, et que ce dernier, depuis la trève, étoit parti pour Paris.

Cependant tout annonçoit dans la Rochelle que la guerre alloit se renouveler avec plus de vigueur que ja-

mais. Clara étoit depuis deux mois dans cette ville, lorsque les calvinistes, ne gardant plus de mesures, déclarèrent tout-à-coup qu'ils abolissoient le culte catholique, qu'il n'étoit plus permis de faire des vœux religieux, et que toutes les personnes cloîtrées pouvoient sortir de leurs monastères et reprendre leur liberté (1). Les hommes peuvent affranchir leurs esclaves ; mais, à l'exception du chef suprême de la religion, nul mortel n'aura le pouvoir d'affranchir les consciences. On ouvrit les cloîtres, et les religieuses gardèrent la clôture avec la même exactitude (2). On les avoit laissées maîtresses de choisir entre *l'hymen* et *le célibat*, et le monde et la solitude. On ne doutoit pas que de telles offres ne dépeuplassent en un jour tous les monastères ; car souvent

(1) Historique.

(2) Historique. On avoit déjà vu la même chose à Genève du temps de Calvin.

des hommes, très-habiles d'ailleurs, connoissent assez peu le cœur humain (si divers dans ses sentiments,) pour croire qu'il est impossible de révérer sincèrement ce qu'ils dédaignent, et de ne pas aimer ce qui les séduit. Cette erreur est, en quelque sorte, l'excuse des fautes politiques qu'elle a fait faire.

Les religieuses répondirent qu'elles préféroient leur solitude au monde. On les avoit invitées, au nom de *la nature* et de l'*humanité*, à rentrer dans la société, et, sur leurs refus, on cria *au fanatisme*, et il fut décidé qu'on les arracheroit de leurs cloîtres (1). Cependant on n'exerça pas sur-le-champ cette violence. Dans ces entrefaites, Clara, très-effrayée de tous ces mouvements, et craignant de perdre son asile, eut la consolation de revoir le père Arsène. Il accouroit se renfermer dans la Rochelle, pour y servir

(1) Historique.

la religion et les catholiques persécutés. Ah! mon père, lui dit Clara, quel temps avez-vous choisi pour venir ici!........ Celui du danger, répondit le saint religieux : c'est alors que nous devons agir. Quand tout sera paisible, je retournerai dans ma cellule. — Hélas! les églises sont fermées et profanées!...... — Dieu, ma fille, ne manquera ni d'autels ni de temples; il en aura même davantage et de plus dignes de lui! La persécution va sanctifier la demeure de tous les fidèles; les caves, les souterrains deviendront d'augustes sanctuaires; on n'y trouvera point de pompe et de magnificence; mais on y verra toute la grandeur de la foi, tout le courage héroïque de la piété!.......... Quel feu divin doit enflammer le cœur du prêtre qui, en célébrant le plus sublime des sacrifices, se dévoue lui-même comme victime! — Mon père, j'avoue que j'ai peine à supporter l'idée des persécutions où vous allez être ex-

posé! Vous souffrirez long-temps peut-être; cette pensée me trouble malgré moi!......... Mais je ne crains la mort ni pour moi, ni même pour vous; je n'envisage pas de plus glorieux destin que celui de mourir avec vous pour la foi! Afin de récompenser le respect filial qui me conduisit sur l'échafaud, Dieu peut-être m'y fera remonter pour me donner la palme immortelle du martyre!......Oh! qu'il me seroit doux de la recevoir sur votre sein, et d'être portée dans vos bras aux pieds de l'Eternel!......... — Ma fille, je conçois ces nobles désirs, puisque mon cœur les partage; mais le zèle selon la science n'est jamais indiscret et téméraire. Dieu nous ordonne également de prendre soin de nos jours, et de les sacrifier généreusement quand le devoir l'exige. Ainsi préparons-nous à la mort, et gardons-nous de nous offrir imprudemment au martyre. Ne provoquons point nos frères égarés à commettre

des cruautés qui les rendroient plus criminels encore. Songez bien que Dieu nous reprocheroit le mal que notre imprudence leur feroit faire. Prions pour eux; et tant qu'on ne nous demandera rien de contraire à la foi, restons cachés, vivons en paix dans l'ombre et le silence.

Clara, toujours humble et soumise, promit de suivre ces sages conseils. Elle s'y conforma sans peine; car l'exaltation de la véritable piété n'est jamais que l'enthousiasme de la raison suprême: tout est utile et grand dans ses motifs, tout est pur et généreux dans son ardeur, tout est justice et modération dans ses principes.

Le père Arsène remit à Clara l'écrin rempli de bijoux et de diamants qu'elle avoit laissé à Niémen. La princesse, avant son départ, avoit ordonné que l'on renvoyât à Clara tout ce qu'elle auroit pu oublier ou laisser à dessein. L'écrin fut remis à la veuve Marcelle;

avec ordre de le faire parvenir à Clara; Marcelle, ignorant où étoit Clara, l'avoit envoyé au père Arsène. Clara refusa d'abord de recevoir ces pierreries. Le père Arsène lui fit comprendre que ce seroit manquer de respect à la princesse. L'écrin fut gardé. Clara, baignée de pleurs, fit mille questions sur Euphémie. Le père Arsène lui répondit que Marcelle lui mandoit seulement que la princesse étoit toujours aux eaux. Cet entretien renouvela toutes les douleurs de Clara. Elle trouva quelque soulagement à ses peines en les confiant au père Arsène. Cet ami fidèle gémit avec elle de cette fatalité qui toujours la faisoit paroître coupable, et qui ne lui laissoit que sa conscience pour unique refuge.

On apprit bientôt que Louis XIII se mettoit en marche avec son armée, pour venir lui-même réduire les rebelles. Le cardinal de Richelieu, nommé chef et sur intendant de la

navigation et du commerce en France, avoit devancé le roi (1). Si l'on s'étonnoit de voir un prince de l'Eglise au milieu des camps commander à des généraux français, on s'étonnoit davantage encore de son courage froidement intrépide, de ses talents, et de sa persévérance dans une entreprise si traversée par ses ennemis, si peu goûtée par le roi même (2). Le succès qui couronna par la suite cette infatigable constance fut l'événement le plus utile et le plus glorieux de son ministère (c).

Tous ces grands préparatifs n'alarmoient nullement les Rochelois. Ils attendoient une flotte anglaise beaucoup plus considérable que les deux premières battues par Toiras, Schomberg et le commandeur de Valançay. Ce dernier étoit destiné à repousser

(1) Historique.
(2) Historique.

encore cette troisième flotte si formidable, envoyée par le duc de Buckingham (1); les rebelles n'avoient pas plus d'impatience que lui de la voir arriver. A la guerre, les talents et le courage qui préparent les triomphes en font jouir d'avance; ils en donnent toujours l'heureux pressentiment. Le duc de Rohan, chef des calvinistes, mettoit tous ses soins à modérer la violence de leurs résolutions. Il y parvenoit quelquefois, mais le plus souvent il échouoit dans ce dessein. Un chef des factieux n'a jamais qu'une autorité apparente. L'esprit d'indépendance qui cause les révoltes n'admet point de véritable subordination; des complices entre eux prétendent tous à l'égalité. On décréta, malgré le duc de Rohan, que tous les individus des deux sexes, engagés par des voeux religieux, quitteroient sans

(1) Historique.

délai leurs monastères, et prendroient l'habit séculier ; que nul prêtre catholique ne célébreroit le service divin, ou n'administreroit les sacrements sous peine d'amende ou de prison (1). Les sœurs de la Charité, doublement utiles dans une ville assiégée, eurent la permission de garder leur habit. Il fut décidé qu'on formeroit à la hâte deux hôpitaux, l'un pour les militaires de la ville, l'autre pour les prisonniers blessés. On garda presque toutes les sœurs de la Charité pour le premier, et l'on prit la vaste maison des Ursulines pour le second. Toutes les religieuses de ce couvent demandèrent à y rester pour soigner les blessés sous la direction de quatre sœurs de la Charité. Comme ces religieuses, consacrées jusqu'alors à l'éducation de la jeunesse, étoient généralement révérées, on y consentit, à condition qu'elles prendroient un

(1) Historique.

habit à peu près semblable à celui des sœurs de la Charité. Les pensionnaires furent toutes renvoyées ; mais comme Clara n'étoit point dans les classes, et qu'elle promit de seconder les sœurs dans leurs travaux, on lui permit de rester.

On avoit un tel besoin des sœurs de la Charité, qu'on fit une grande exception en leur faveur. On leur accorda un aumônier, mais en leur interdisant tout chant d'église, et en leur ordonnant de n'entendre la messe qu'à la pointe du jour, et de n'y admettre aucune personne étrangère. Ainsi ces deux hôpitaux furent les seules maisons de la ville où le culte catholique fut toléré. Clara remercia Dieu du fond de l'âme, de l'avoir placée dans l'une de ces deux maisons privilégiées. Elle trouvoit une grande consolation à se consacrer au service des prisonniers royalistes............ Elle savoit que Valmore étoit dans l'ar-

mée........ Cette pensée faisoit souvent couler ses larmes.......... Afin de n'être ni reconnue, ni vue par aucun homme, elle portoit toujours une épaisse et longue coiffe noire rabattue sur le visage ; les Ursulines avoient pris cette coiffure. Ainsi Clara, ayant d'ailleurs comme elles une robe de buse noire, pouvoit, sans être remarquée, rester ainsi toujours voilée. Honorine ne la quittoit point ; n'ayant pas fini son noviciat, elle n'avoit pu faire ses vœux ; mais, se regardant comme consacrée à Dieu, elle n'avoit pas voulu quitter ses compagnes.

Les combats recommencèrent, et bientôt on eut à soigner des blessés. Clara, chaque jour, demandoit en tremblant les noms des prisonniers qu'on apportoit à l'hôpital.......... Elle ne les pansoit point, mais elle aidoit les sœurs, en préparant les appareils et en leur présentant toutes les choses nécessaires aux pansements. Elle ne

pouvoit sans frémir jeter les yeux sur les blessures de ces guerriers! Un sentiment secret joint à l'humanité rendoit sa pitié déchirante. Une idée plus terrible encore lui faisoit souvent répandre des ruisseaux de larmes. Hélas! se disoit-elle, heureux encore ceux qui, dans ce dernier combat, ne sont que blessés!......... On a laissé des morts sur le champ de bataille!...

Elle ne trouvoit d'adoucissement à ces pensées désolantes qu'en allant se renfermer dans sa cellule, et en implorant toutes les bénédictions du ciel pour les guerriers de l'armée royale.

Un matin, le père Arsène vint la trouver pour lui donner un avis important. Ma fille, lui dit-il, redoublez de prudence, et cachez-vous avec plus de soin que jamais. Montalban est dans ces murs.......... — O ciel! s'écria Clara, — Oui, ma fille, reprit le père Arsène; ce malheureux, chargé de dettes,

après avoir frustré ses créanciers par sa fuite, a été se jeter dans les bras des ennemis de la France, pour se joindre ensuite aux rebelles. Il est ici, et il a, dit-on, beaucoup d'ascendant sur l'esprit du duc de Rohan. Je l'ai rencontré; il m'a vu, m'a reconnu; et ses farouches regards m'ont assez fait connoître à quelles persécutions je dois m'attendre. Il croit que vous n'existez plus; mais il sait que depuis vos plus jeunes ans j'ai dirigé votre conscience; il sait que je vous suivis à l'échafaud, et que le secret de votre innocence est renfermé dans mon sein !........... Ah! mon père, dit Clara, il vous perdra ! — Renfermé dans les fonctions de mon ministère, je ne pourrai du moins être dénoncé comme factieux et comme intrigant; il faudra me persécuter pour l'unique cause pour laquelle je donnerois ma vie avec ravissement. Vous seule, ma fille, m'inquiétez. Tenez-vous sur vos

gardes. Que votre visage soit toujours couvert, même dans votre cellule, où l'on peut entrer inopinément.

Cet entretien remplit Clara de terreur et d'inquiétude pour le vénérable religieux.

Clara avoit imaginé de parfumer les infirmeries deux fois par jour, et s'étoit chargée de ce soin. Un matin qu'elle faisoit le tour des salles en brûlant des parfums dans un petit vase d'albâtre, les deux battans de la porte s'ouvrirent, et le duc de Rohan parut. Clara frémit en l'entendant nommer : elle pensa peut-être que Montalban seroit à sa suite ; mais il n'y étoit pas. Le duc venoit visiter l'hôpital. Il regarda Clara avec étonnement : cette figure voilée, d'une taille si majestueuse, d'une proportion si parfaite, le frappa vivement : il admira la beauté de ses mains, dont l'éclatante blancheur effaçoit celle du vase qu'elle portoit. Il demanda aux sœurs qui le

suivoient si c'étoit une religieuse : on lui répondit que c'étoit une jeune orpheline qui, sans être engagée par des vœux, se consacroit à servir les malades. Clara ne songea qu'à se retirer; mais il falloit, pour gagner la porte, passer devant le duc. Ce prince l'arrêta pour lui parler de la manière la plus obligeante. Le son enchanteur de sa voix, et ses réponses nobles et modestes, achevèrent d'intéresser le duc en sa faveur. Lorsqu'elle s'éloigna, il la suivit des yeux. Il demanda si elle étoit jolie : on lui répondit qu'elle avoit la beauté d'un ange, et ce souvenir se grava dans son imagination.

Les craintes de Clara sur le père Arsène n'étoient que trop fondées. Cinq ou six jours après leur entretien, ce vertueux vieillard fut arrêté sur la dénonciation de Montalban, et conduit comme *fanatique* dans une prison où on le mit au cachot. Il n'osoit

aller à l'hôpital qu'une fois par semaine, et Clara n'apprit ce triste événement qu'au bout de huit jours. Alors, n'écoutant que son cœur, elle envoya au duc de Rohan un billet dicté par elle et écrit de la main d'Honorine, dans lequel elle supplioit ce prince de lui accorder un moment d'audience. Le même jour elle reçut une réponse de la main du duc, qui l'invitoit à se rendre le soir, à sept heures, dans son palais. Clara, accompagnée de la plus âgée des sœurs de la Charité, étoit au palais avant l'heure indiquée. Toujours voilée, et sans vouloir se séparer de son mentor, elle entra avec elle dans le cabinet du duc, qu'elle trouva seul. Aussitôt elle alla se jeter aux pieds de ce prince pour lui demander, avec la véhémence la plus éloquente, la liberté du père Arsène. Le prince ému, attendri, la releva, la fit asseoir et la questionna, plutôt pour l'entendre

que pour s'instruire d'une affaire à laquelle il attachoit si peu d'importance. Clara fit l'éloge le plus touchant des vertus du père Arsène. Le prince l'écoutoit avec une profonde admiration, et quand elle eut cessé de parler, il lui dit après un moment de silence, que ce religieux étoit accusé du fanatisme séditieux le plus emporté et le plus extravagant ; et il a été dénoncé comme tel, poursuivit le duc, par l'homme du monde le plus zélé pour notre cause, Montalban.......... A ce nom, Clara frémit........ Mais, poursuivit le duc, je ne veux croire que vous ; je vous accorde sa liberté. Que désormais il soit plus circonspect, et il vivra tranquille sous votre protection. Clara témoigna sa reconnoissance avec toute l'effusion de la joie la plus vive. Le duc lui prescrivit le secret sur cette entrevue particulière, ce qui acheva de combler tous les vœux de Clara.

Je veux même, dit-il, que Montalban l'ignore, il seroit trop difficile de persuader qu'en vous écoutant on n'a cédé qu'à la raison et à l'humanité, et il faut qu'un chef de parti paroisse inaccessible à toute espèce de séduction. Eh! qui pourroit croire encore, qu'ayant une grâce à me demander, vous soyez sortie de mon cabinet sans avoir ôté votre voile!........ A ces mots, Clara répondit qu'elle avoit fait le vœu de rester voilée tant que dureroit la guerre. Il étoit si commun, dans ce siècle, de faire des vœux particuliers, que cette réponse ne surprit point le duc. Maintenant, ajouta Clara, cette ville est un camp, les femmes doivent s'y cacher. Le deuil profond, la retraite absolue, voilà ce qui nous convient pendant le cours de ces calamités. Madame, reprit le duc, quelque vœu que vous puissiez faire, vous ne serez jamais obscure, et quiconque a pu vous entrevoir ne

sauroit vous oublier. A ces mots, il se leva, s'approcha de son bureau, et il écrivit et signa l'ordre de mettre en liberté le père Arsène.

Munie de cet ordre, Clara sans perdre un moment, vole à la prison, et y arrive avec sa compagne à huit heures et demie du soir. On étoit au mois de mars; la nuit et l'obscurité ajoutoient à la profonde émotion de Clara. Elle veut elle-même aller à son tour délivrer son généreux libérateur. Toutes les portes lui sont ouvertes mais elle ignoroit qu'il fût au cachot, et son cœur se déchire en descendant l'escalier long et humide qui conduit au caveau où il est renfermé. O Dieu! dit-elle, dans quel affreux souterrain nous mène-t-on? Dans le plus profond de tous, répond le geôlier; la plus grande rigueur étoit prescrite pour ce vieillard; le cachot des malfaiteurs, point de lumière, le pain et l'eau, les fers aux pieds et aux mains. On disoit

qu'il étoit traître et conspirateur ; il paroît qu'on s'est trompé, cela arrive quelquefois ; j'en suis bien aise pour ce vieillard, il est doux et patient. Pendant ce discours, Clara, pâle, tremblante, s'appuyoit en frissonnant sur le bras de sa compagne, et quoiqu'elle sentît ses forces défaillir, elle pressoit sa marche.... Enfin on arrive à la porte du caveau ; on ouvre, et Clara, dans la crainte de causer au père Arsène un saisissement funeste, resta un moment cachée derrière la porte entr'ouverte : le geôlier entra seul. Clara, à la lueur de sa lanterne, aperçoit, sans être vue, le pieux vieillard assis sur un siége de pierre. Une grosse chaîne tenoit son corps assujetti et fixé contre la muraille, ses deux mains étoient enchaînées et croisées sur sa poitrine. Il avoit demandé et obtenu qu'on les attachât ainsi. D'énormes anneaux de fer joignoient ensemble ses deux pieds. Dans cet état, la douceur et la sérénité de sa

physionomie donnoient à toute sa personne un caractère sublime de sainteté. Le géôlier, qui avoit promis à Clara de le prévenir doucement, lui demanda comment il se trouvoit. Bien, mon ami, répondit-il en souriant. — Vous êtes pourtant bien pâle....... — Mon corps souffre, il est vrai, mais mon âme est si tranquille et si satisfaite!....... — Cela ne sera pas long. — Je l'espère. — Je veux dire que vous sortirez bientôt. — Je n'en crois rien. — Et comme je vois que vous n'êtes pas furieux, comme on le disoit, je vais toujours vous ôter vos chaînes..... Non, non, s'écria Clara en se précipitant dans le cachot, non, c'est à moi à les détacher........ — O ma fille! dit le vieillard, ne risquez-vous rien en venant ici?.......... — Ah! répondit Clara, ma vie vous appartient, elle est un de vos bienfaits, et même avant de vous la devoir, je l'aurois donnée pour vous... Mais rassurez-vous, c'est le duc

de Rohan lui-même qui vous protège et qui vous délivre. En parlant ainsi, elle faisoit tous ses efforts pour délier les chaînes; mais ses mains délicates pouvoient à peine les soulever; elle les arrosoit de ses larmes, tandis que le geôlier les détachoit. Le père Arsène, délivré de ses fers, voulut s'appuyer sur le bras que Clara lui tendoit; mais il lui fut impossible de se lever. L'humidité de ce caveau, huit jours d'une horrible souffrance, un jeûne rigoureux, le manque absolu de sommeil, avoient tellement épuisé ses forces, qu'il paroissoit n'avoir plus qu'un souffle de vie; et d'ailleurs ses jambes enflées et meurtries ne pouvoient plus le soutenir, ni même se mouvoir. Il crut lui-même toucher à ses derniers moments. Ma fille, dit-il d'une voix languissante, je voudrois vivre pour vous récompenser de vos soins; mais..... il ne put achever; sa tête appesantie tomba sur son épaule, ses yeux se fermèrent.

Dieu, Dieu! dit Clara éperdue, il se meurt!....... O mon seul appui, mon ange tutélaire, allez-vous m'abandonner!.... Oh! répondez encore une fois à votre malheureuse enfant; bénissez la!..
A ces mots, le père Arsène entr'ouvre sa paupière, et soulevant avec effort sa main défaillante et glacée : ma fille, dit-il, je vous bénis dans tous les instants... Mais pourquoi ce désespoir, où donc est votre foi?........ — O mon père! vous voir mourir sur cette pierre, et dans cet horrible cachot!....... — Songez pour quelle cause j'y suis!.......... Songez que dans ce moment surtout je contemple avec ravissement ce cachot, ces chaînes de fer, et que le plus doux souvenir que je puisse me retracer est celui des maux que j'ai supportés sur cette pierre...... Bénissez, remerciez avec moi le Seigneur..... En disant ces paroles, sa tête retombe, ses yeux se referment, il pousse un profond soupir..... Il expire! s'écrie Clara

avec un cri lamentable...... La sœur de la Charité s'approche, elle prend le bras du père Arsène, lui tâte le pouls, et rend la vie à Clara en assurant que ce n'est qu'un évanouissement. En effet, on lui fit reprendre l'usage de ses sens; mais sa foiblesse étoit si grande, qu'il étoit hors d'état de proférer un seul mot. Une pièce d'or engagea le geôlier à le porter dans la voiture qui attendoit Clara à la porte de la prison. Clara le conduisit à l'hôpital; où les sœurs, qui le connoissoient, le reçurent avec empressement. On l'établit dans une chambre particulière tenant à la grande salle de l'infirmerie; on lui donna une garde; et en outre, Clara le veilla durant la nuit entière. Le médecin lui trouva de la fièvre, et il déclara qu'il voyoit peu de ressources dans l'état d'un vieillard exténué par une abstinence forcée, et qui, chargé de chaînes, avoit souffert le supplice d'être attaché sur une pierre, sans pouvoir,

pendant huit jours, ni se coucher, ni dormir, ni changer d'attitude. Vers le milieu de la nuit, il recouvra la parole pour demander ses sacrements, que lui administra l'aumônier de la maison. Une heure après les avoir reçus, il entr'ouvrit son rideau, et, regardant l'inconsolable Clara : Ma fille bien-aimée, lui dit-il, je meurs en paix, certain que le véritable, le suprême protecteur ne vous abandonnera jamais. Clara ne répondit que par ses pleurs. Il lui demanda de lui lire des prières ; elle obéit, elle continua cette lecture jusqu'au jour. Le malade parut s'assoupir ; et Honorine, entraînant Clara, la força d'aller se jeter snr son lit. Durant les deux jours suivants, le père Arsène fut toujours dans le même état, et Clara, toujours au chevet de son lit, admirant son angélique ferveur et la touchante sérénité qui brilloit sur son visage.

Le troisième jour, le père Arsène

parut être plus mal encore, et sur le soir il tomba dans un assoupissement qui fit craindre sa destruction prochaine; son corps étoit plongé dans un profond engourdissement, mais son âme pure et généreuse veilloit toujours : n'ayant plus rien de matériel, ne voyant plus les objets extérieurs, il ne voyoit que Dieu. Privé de l'intelligence qui fait comparer, espérer et craindre, il n'en jouissoit que mieux de la faculté d'aimer. La perfection souveraine ne pouvoit plus lui causer de l'étonnement et de l'admiration, mais il l'adoroit avec extase. De temps en temps le nom de Dieu sortoit de sa bouche, et ses mains débiles reprenoient de la force pour presser le crucifix qu'il tenoit embrassé. Clara, pénétrée de douleur, et les yeux attachés sur lui, ne pleuroit que sur elle-même; elle trouvoit la plus puissante de toutes les consolations dans la douce pensée que bientôt son res-

pectable ami alloit jouir d'un bonheur immortel !.........

Tout, dans cette journée, sembloit se réunir pour l'accabler ; elle savoit que les assiégeants avoient fait une sortie et qu'on se battoit !.......... Souvent, distraite de sa vive affliction par une mortelle inquiétude, sa pensée se portoit sur le champ de bataille ! Elle se reprochoit ces douloureux écarts de son imagination : O mon Dieu ! disoit-elle, ne permettez pas que rien puisse me distraire du spectacle le plus auguste que l'œil humain puisse contempler, la mort du juste : la reconnoissance et la piété ne doivent-elles pas arrêter ici toutes mes pensées ? Sur les sept heures du soir, Clara entendit un grand mouvement dans les salles de l'infirmerie ; à ce bruit un pressentiment funeste lui cause le plus violent battement de cœur......... Elle écoute, et craint d'entendre......... et reste ainsi près d'une

demi-heure. Au bout de ce temps la porte de la chambre s'entr'ouvre; Honorine, les yeux pleins de larmes, entre doucement, et, sans aucune préparation, elle dit qu'on vient d'apporter Valmore prisonnier, Valmore qu'on n'a pu prendre que parce qu'il étoit percé de coups, et que la perte de son sang l'a fait tomber sans connoissance sur son cheval abattu et tué d'un coup de mousquet. Ce malheureux jeune homme, ajoute Honorine, est mourant; on ne croit pas qu'il puisse vivre jusqu'au jour !......... A ce récit affreux, l'infortunée Clara ne profère pas une parole : tout est fini pour elle dans cette vie trompeuse et fugitive; elle n'a plus rien à dire aux habitants de la terre !........

Pour supporter avec fermeté un malheur complet et sans ressource, le seul courage d'un grand cœur peut sans doute suffire, mais alors on ne se soumet point au sort, on le brave; on ne

se soustrait point au désespoir, on le maîtrise, ou, pour mieux dire, la fierté le dissimule; et cet effort de l'orgueil ne surmonte la douleur qu'en desséchant l'âme. Le courage que donne la religion est d'une autre nature; héroïque et sublime dans ses effets, il ne détruit point la sensibilité; l'âme pieuse n'a pas besoin de s'endurcir pour s'élever, ni de s'armer d'un superbe dédain contre une puissance aveugle; elle se soumet avec conviction à la volonté qu'elle adore. Enfin, il n'est point pour elle d'infortune sans consolation; que dis-je? il n'en est point de réelle; elle ne sauroit s'indigner contre la destinée, mais elle seule a le noble droit de mépriser le malheur.

Clara, les yeux fixement attachés sur Honorine, la bouche entr'ouverte, et la pâleur de la mort sur le front, paroissoit écouter encore, quoiqu'on ne parlât plus! Mais ces terribles paroles re-

tentissoient toujours à son oreille : *On ne croit pas qu'il puisse vivre jusqu'au jour!*...... Enfin, au bout de quelques minutes, elle fit signe à Honorine de se retirer. Honorine sortit aussitôt, et Clara se trouva seule avec elle-même, car le père Arsène étoit toujours dans le même assoupissement, et sa garde dormoit du plus profond sommeil. Clara, sans mouvement et toujours dans la même attitude, dit d'une voix étouffée : Ils se meurent tous deux !..... L'articulation de ces paroles fit succéder à son saisissement une si violente angoisse, qu'elle fut effrayée de sa propre douleur ; elle sentit qu'elle avoit besoin d'un secours surnaturel pour la supporter ; elle l'implora, et ses larmes commencèrent à couler..... O Dieu ! dit-elle, pour me fortifier, pour me consoler, faites que je me rappelle leurs vertus, et que je n'envisage que le prix que vous leur destinez. L'un meurt martyr de la foi, l'autre

meurt en héros, en sujet fidèle, et sa piété égala toujours sa valeur. ! O Dieu des armées! vous aimez, vous bénissez les guerriers vertueux, et périr glorieusement pour sa patrie et pour son souverain, est à vos yeux une sainte mort !...... Allez, âmes fortes et courageuses, allez vous élancer dans le sein du Créateur; allez devancer dans le séjour immortel l'infortuné qui vous pleure et qui vous envie; peut-être obtiendrez-vous la fin de mon exil et notre prompte réunion !......... Hélas! toutes les espérances humaines, semblables aux songes trompeurs de la nuit, s'évanouiront pour moi avec le jour; mais la divine espérance, fille du ciel, l'espérance, fondée sur la parole de Dieu même, me restera. La bonté suprême en fit une vertu, afin de nous rendre plus chère encore cette consolation si nécessaire !..... Et qui pourroit sans elle supporter de tels maux ?...... Des larmes interrompoient souvent ces

prières, mais l'humble et pieuse résignation en adoucissoit l'amertume. A trois heures du matin, le père Arsène reprit un peu de mouvement; il rouvrit les yeux, et ses regards cherchèrent Clara : elle courut au lit en appelant la garde, qui lui tâta le pouls, et qui assura que ses forces se relevoient. Un quart d'heure après il parla; et Clara lui dit : Mon père, priez pour les royalistes blessés !......... En prononçant ces paroles elle fondit en larmes, car elle pensa que peut-être Valmore n'existoit plus !......

A mesure que la nuit s'écouloit, la douleur concentrée au fond de l'âme de Clara sembloit se développer, et chaque minute la rendoit plus aiguë..... Elle étoit sûre qu'Honorine viendroit au point du jour savoir des nouvelles du père Arsène, et qu'elle auroit avant visité les salles de l'infirmerie.......... Elle désiroit et elle craignoit mortellement de la voir paroître......... A cinq

heures du matin, elle crut entendre un léger bruit à la porte. Elle n'eut pas la force d'aller ouvrir, elle resta glacée à sa place; mais la garde alla ouvrir la porte, et Honorine entra. Clara leva les yeux sur elle en frémissant..... Honorine s'avança en disant qu'elle venoit de panser Valmore, et que les médecins répondoient de sa vie..... A ces mots, Clara, baignée de pleurs, se jeta dans les bras d'Honorine : Ah! chère amie!....... s'écria-t-elle, le père Arsène va beaucoup mieux! En effet, rien ne manqua pour Clara à la joie de cette heureuse matinée. Le médecin confirma le jugement de la garde sur le père Arsène, en déclarant que son état n'avoit plus rien d'alarmant; et Valmore, couvert de blessures, n'en avoit pas une seule dangereuse!.... Avec quels transports Clara remercia Dieu! en se rappelant l'excès de sa douleur, sa vive reconnoissance lui faisoit craindre de n'avoir pas été assez

résignée, assez soumise; et, se reprochant jusqu'à ses larmes, il lui sembloit qu'elle avoit murmuré !.....

Il en coûta beaucoup à Clara de ne pouvoir, cachée sous un voile, faire pour Valmore ce qu'elle avoit fait pour tant d'inconnus et d'indifférents, en aidant les sœurs de la Charité dans les soins qu'elles prodiguoient aux malades. Mais la reconnoissance la retenoit auprès du père Arsène, et tout cédoit dans son cœur à ce sentiment vertueux. Depuis cet instant jusqu'à sa convalescence, elle ne le quitta que pour aller se coucher. On lui donnoit tous les jours des nouvelles satisfaisantes de Valmore : après tant de souffrances, elle se trouvoit heureuse. Valmore de son côté, ayant reconnu Honorine, qu'il avoit vue à la ferme de Jerson, lui avoit demandé des nouvelles de la jeune *Olympe*, et il savoit qu'elle étoit dans la maison.

Aussitôt que le père Arsène fut en

état de se lever, il quitta l'hôpital, en promettant à Clara de ne plus sortir dans le jour, et de se cacher avec plus de soin que jamais, afin d'éviter la rencontre de son féroce ennemi, et pour se soustraire aux persécutions (plus violentes que jamais) contre les catholiques, et surtout contre les prêtres.

Clara, rendue à elle-même, retourna dans l'infirmerie à la suite des sœurs. Elle revit Valmore, sa main lui présenta des aliments; elle parfuma la salle où il étoit !............ A travers son voile elle avoit vu la première fois Valmore tressaillir à son approche....... Valmore faisoit tous ses efforts pour bannir de son souvenir la malheureuse Clara; mais il reconnoissoit Olympe avec émotion...... Une des sœurs lui avoit dit que Olympe s'étoit imposé la loi de se cacher à tous les hommes, et de soigner les malades sans leur parler. Valmore respectoit ces vœux de la pudeur; il aimoit à suivre des yeux cette belle fi-

gure si noble, si modeste, se dérobant à tous les regards profanes, et laissant après elle une trace parfumée....... Dans ces longs habits de deuil elle étoit pour lui l'emblème touchant et mystérieux de la mélancolie et de la chasteté....... Il savoit que son voile cachoit une tête céleste; et, quand il cherchoit à se faire une idée de ses traits et d'une physionomie angélique, il frémissoit; car il ne pouvoit se représenter que le visage de Clara !.....

Au bout d'un mois, la santé de Valmore se trouva tellement rétablie, qu'il fut en état de se lever, et, à l'aide d'un bras, de faire un tour dans la salle. Le lendemain, Clara ne parut point dans les salles, parce qu'elle sut que le duc de Rohan devoit y venir. Aussitôt après cette visite, Honorine entra dans la cellule de Clara, en disant : Valmore va nous quitter. Comment ? dit Clara. Oui, reprit Honorine; voici ce que j'ai entendu, étant à la suite

de notre supérieure. Le duc étoit accompagnée d'un général, qui n'est pas entré dans la salle où couche Valmore, en disant au duc : Je vous attendrai ici. Je l'ai tant aimé, que, dans l'état où il est, sa vue me perceroit l'âme : mais il ne faut pas qu'un officier de cette distinction reste ici; il faut le loger dans une de ces belles maisons vacantes de la rue du Port. Eh bien! a dit le duc, chargez-vous de l'y faire conduire, si son état le permet. Demain au soir, a répondu le général, je l'enverrai chercher dans une litière. Fort bien, a dit le duc...... Mon Dieu, interrompit Clara en pâlissant, savez-vous le nom de ce général?—Oui, il s'appelle Montalban.... A ce nom terrible, qui donnoit toujours l'idée d'une trahison ou d'un crime, Clara mit ses deux mains sur son visage... et, après quelques minutes de réflexion : Ma chère Honorine, dit-elle, je connois la sûreté de votre caractère : jurez-moi

un secret inviolable.........— Je vous le jure. — Eh bien! je sais, à n'en pouvoir douter que ce Montalban est un homme implacable et cruel, et qu'il est l'ennemi mortel de Valmore. — Grand Dieu!...... — Il faut sauver Valmore, il faut le faire évader cette nuit.... — Mais cela est impossible. — Rien n'est impossible avec la protection divine. Dieu nous inspirera, nous guidera, nous fera réussir. — Que faut-il faire? Je veux aussi sauver ce vertueux jeune homme qui a été si bon pour mes parents, et qui vous a délivrée de ces méchants soldats. — J'y vais réfléchir; allez prier Dieu, et revenez dans deux heures.

Clara ayant, par le conseil et par le moyen du père Arsène, vendu à un juif tous les diamants qu'elle tenoit d'Euphémie, se trouvoit entre les mains une grande somme d'argent......... Elle se rappela qu'ayant eu la clef de la chambre qu'avoit occupée le père Ar-

sène, on ne la lui avoit point redemandée, et qu'elle la possédoit encore. Dans cette chambre, étoient une fenêtre donnant au premier étage sur une cour, et deux portes, l'une d'entrée, l'autre fermant en dedans, communiquant à la salle où couchoit Valmore, et à deux pas de son lit. Un soldat factionnaire passoit la nuit en sentinelle dans la cour. Un infirmier gardoit la porte de la salle, il ne se couchoit point, et celui qui devoit passer la nuit suivante étoit vigilant et ne dormoit point. Mais Clara savoit qu'au fond de l'âme il étoit royaliste, et qu'il haïssoit les rebelles. Il falloit gagner ces deux hommes : l'or en vint à bout. Clara leur promit de partager également entre eux la somme qu'elle possédoit; elle leur donna d'avance l'argent qu'ils demandèrent pour les préparatifs nécessaires. Cette séduction se fit en une heure, sans rai-

sonnement, en montrant l'or qu'on devoit délivrer en remettant le prisonnier entre leurs mains, et en promettant que Valmore, rendu à l'armée royale, leur en donneroit autant et les placeroit. Lorsque Honorine vint retrouver Clara, le plan étoit fait et les deux hommes gagnés. Le soldat s'étoit engagé à enivrer le portier de la cour et à lui dérober ses clefs; et, comme un parlementaire devoit, à une heure après minuit, sortir de la ville et se rendre à l'armée royale, le soldat assura que l'infirmier, le prisonnier et lui, passeroient facilement avec l'escorte, moyennant les artifices qu'il emploieroit pour cela dans le cours de la journée. Etant connu de l'homme envoyé pour cette commission, et cet homme ayant confiance en lui, il comptoit lui demander la permission de l'escorter avec deux de ses camarades. Il ne s'agissoit plus que d'instruire Valmore. Il faut, dit Clara, que je lui

écrive; mais comme il croit, ma chère Honorine, que votre écriture est la mienne, vous allez écrire sous ma dictée.

Honorine écrivit ce billet :

« Un danger pressant vous menace....
« Vous n'êtes point prisonnier sur
« votre parole, il vous est permis de
« fuir...... Tout sera prêt à minuit.......
« Croyez l'infirmier, et faites ce qu'il
« vous prescrira.

« OLYMPE. »

Clara prit ce billet, et, le cachant sous ses voiles, elle se rendit à l'infirmerie, à la suite des sœurs. Il étoit midi. Clara vit avec un plaisir extrême Valmore debout, et paroissant avoir infiniment plus de forces que la veille. Il s'approcha d'une petite table sur laquelle les sœurs déposèrent son dîner. Clara laissa tomber un pain, Valmore se baissa

ainsi qu'elle pour le ramasser : dans ce mouvement, elle rencontra la main de Valmore, et lui donna son billet. Aussitôt elle se releva, et se hâta de se retirer. La surprise et l'émotion de Valmore furent inexprimables. Cependant un moment de réflexion lui fit deviner qu'on lui donnoit un avis important. Il avoit caché le billet..... Après le dîner, il feignit de se trouver mal et se remit au lit. Alors, s'enfermant dans ses rideaux, il lut le billet......... Touché jusqu'au fond de l'âme du tendre intérêt de cette jeune personne, il n'imaginoit pas quel étoit ce *danger pressant*, ni comment elle avoit pu le découvrir : il concevoit encore moins la possibilité de se sauver d'une ville assiégée, et il craignoit mortellement qu'*Olympe* ne s'exposât elle-même en voulant le sauver. Tandis qu'il étoit agité de ces pensées, l'infirmier achevoit de tout préparer pour faciliter

sa fuite. Il n'y avoit plus dans la salle de Valmore que quatre prisonniers blessés, que l'infirmier fit passer dans la salle des convalescents. A l'égard de Valmore, l'infirmier dit qu'il ne falloit pas lui donner la peine de changer de salle, puisqu'il devoit quitter l'hôpital le lendemain. Enfin l'infirmier se chargea seul de veiller, et de passer la nuit auprès de Valmore.

A sept heures du soir, toutes ces choses étant terminées, Clara, s'abandonnant à la foi de ses deux associés, leur délivra la somme promise, et tous les deux l'assurèrent qu'ils répondoient du succès.

Les sœurs étant sorties de la salle de Valmore, et pour n'y plus rentrer, l'infirmier enfin se trouva seul avec Valmore, et lui détailla tout le plan formé par *Olympe* pour sa fuite; il ne lui cacha même pas qu'il avoit reçu d'elle, ainsi que le soldat, la somme de deux cent cinquante louis.

Il ajouta qu'elle en avoit promis autant au nom de Valmore, quand il seroit en liberté. Valmore, pénétré de reconnoissance, d'admiration, et saisi du plus profond étonnement, ratifia cette promesse et en fit plusieurs autres. Il porta ainsi au comble le zèle ardent de l'infirmier. Ce dernier le revêtit d'un habit de soldat. A onze heures trois quarts, il lui fit prendre une potion fortifiante. A minuit précis, la porte de la chambre qu'avoit occupée le père Arsène s'entr'ouvrit doucement.......... L'infirmier quitta Valmore pour l'aller rejoindre par une autre sortie plus longue, et par laquelle on étoit obligé de passer dans une salle de malades. L'infirmier espéroit la passer sans être aperçu; mais il ne risquoit rien à l'être : on le voyoit ainsi souvent passer pour aller chercher diverses choses nécessaires au service; et on ne s'inquiétoit pas de ne le point voir revenir, car on

imagineroit qu'il auroit repassé, ou sans être vu, ou dans un moment où le sommeil général auroit empêché de l'apercevoir. Il devoit, en s'en allant, laisser les portes ouvertes, afin que le lendemain on pût croire qu'il avoit fait évader le prisonnier de ce côté, ce qui mettoit Clara à l'abri des soupçons.

Aussitôt que l'infirmier fut sorti de la salle, Valmore, après avoir bien fermé les rideaux de son lit, s'avança avec autant d'attendrissement que de trouble vers la porte entr'ouverte. Cette nuit solennelle étoit la veille du premier jour du mois de mai. Valmore tressaille en entrant dans la chambre. Il n'y avoit point de lumière, mais la fenêtre étoit ouverte; et, à la lueur du clair de lune, Valmore aperçut Clara voilée qui lui tendoit la main. Il reçut avec saisissement cette main libératrice et tremblante........ La nuit, cette figure silen-

cieuse, couverte de crêpes noirs, et qui, ne s'exprimant que par des soupirs, paroissoit être une ombre gémissante, la surprise, le mystère, tout dans ce moment frappoit vivement l'imagination de Valmore.......... Clara le tenant toujours par la main, le conduisit vis-à-vis une image de la Vierge, le fit mettre à genoux, s'y mit elle-même à côté de lui; et, après une courte prière, elle se releva rayonnante de foi et d'espérance, le mena vers la fenêtre, lui fit voir l'échelle appuyée contre le mur, et, par un geste, l'invita à descendre sans délai.......... Valmore, hors d'état de rompre le silence, saisit le bas du voile de Clara, le baisa, et sur-le-champ descendit. Il trouva dans la cour le soldat et l'infirmier, qui tirèrent l'échelle et la portèrent à l'autre extrémité de la cour, à la fenêtre d'un vestibule des salles, l'infirmier avoit eu soin d'ouvrir la fenêtre. Ensuite Val-

more, élevant les bras vers Clara, lui dit un dernier adieu, et suivit ses conducteurs. Alors Clara ferma doucement la fenêtre et la porte donnant dans l'infirmerie ; elle sortit de la chambre et regagna sa cellule. Elle ne put se défendre d'une violente agitation pendant deux ou trois heures ; mais, au bout de ce temps, rassurée par le calme parfait qui régnoït dans toute la maison, elle s'endormit avec la douce pensée que le ciel avoit béni cette dangerense et difficile entreprise. Clara s'étoit promis de se dénoncer elle-même, si quelqu'un de la maison se trouvoit compromis par la fuite de Valmore, mais personne ne fut accusé d'y avoir eu part. On ne s'aperçut de l'évasion de Valmore qu'à six heures du matin. On pensa généralement que l'infirmier, gagné par lui, avoit tout fait ; et Clara eut la joie d'apprendre avec certitude, dans le cours de cette heureuse journée,

que tout avoit réussi, et que Valmore étoit à l'armée royale.

Trois semaines après cet événement, les Rochelois éprouvèrent une grande joie en voyant arriver enfin la flotte si nombreuse et si formidable envoyée d'Angleterre par le duc de Buckingham. Les rebelles ne doutoient pas que de telles forces n'obtinssent une éclatante victoire. Humiliante espérance, et triste effet de l'esprit de parti, qui portoient des Français à compter davantage sur le courage des étrangers que sur celui de leurs compatriotes! Ce fut dans ces entrefaites que Clara apprit une nouvelle qui fit un grand effet dans la ville, et qui la troubla beaucoup. Le comte de Rosenberg, à la tête d'un corps d'Allemands, venoit d'entrer à la Rochelle. Le lendemain matin de son arrivée, les assiégés firent une sortie. Le comte partit avec eux, à la tête de sa troupe, et, durant le combat, se laissant trop

emporter par son ardeur, et n'étant pas suivi des siens, il fut fait prisonnier. Clara, en apprenant cet événement, pensa dans l'instant à Euphémie. Que n'auroit-elle pas fait pour rendre la liberté à l'époux de sa bienfaitrice! Elle se concerta avec le vieux père Arsène, qui découvrit que le vieux valet de chambre du comte, resté à la Rochelle, avoit obtenu la permission d'aller rejoindre son maître à l'armée Royale. Alors Clara fit écrire par Honorine ce billet adressé à Valmore :

« Si vous pouvez faire rendre la li-
« berté au comte de Rosenberg, vous
« obligerez sensiblement

« OLYMPE. »

Le père Arsène porta ce billet au valet de chambre, en le chargeant de le remettre à Valmore. Ce qui fut ponctuellement exécuté.

Ce billet d'*Olympe* suffisoit pour faire

tout entreprendre à Valmore. Le comte n'avoit pas été fait prisonnier par Valmore; mais ce dernier, sachant que l'on devoit envoyer le lendemain porter à la Rochelle de dernières propositions de paix, obtint d'être chargé de cette commission. Alors il écrivit au duc de Rohan pour lui proposer, d'après l'autorisation du roi, la liberté de Rosenberg en échange de celle qu'il s'étoit procurée, et il demandoit un sauf-conduit pour aller en même temps porter es nouvelles conditions de paix que sa majesté daignoit offrir encore. Tout fut accepté et le sauf-conduit envoyé. Montalban, qui se trouva chez le duc à la réception du message de Valmore, dit au duc qu'il savoit, à n'en pouvoir douter, que Valmore avoit passé près de deux mois dans la ville, s'y étoit fait un parti puissant, et qu'il ne vouloit y rentrer que pour achever d'y tramer quelque complot funeste ; car, ajouta-

t-il, outre mille indices qui me le font croire, est-il naturel que s'étant sauvé légitimement, puisqu'il n'étoit pas prisonnier sur sa parole, il offre en échange, et propose, pour n'être pas refusé, un homme aussi considérable que le comte de Rosenberg?..............Ces réflexions frappèrent le duc de Rohan. Je dois, dit-il, le recevoir, l'écouter et surtout avoir l'air de ne rien soupçonner; mais nous suivrons ses pas. Restez dans ce palais, je vous ferai avertir après la conférence.

Valmore ne vit Rosenberg que pour le conduire à la Rochelle, et il examina avec une extrême curiosité, et non sans trouble, cet homme d'une si noble, d'une si belle figure, qui intéressoit si vivement Olympe. Après un long silence, Valmore lui demanda s'il n'étoit pas étonné d'avoir si promptement recouvré sa liberté; car, ajouta-t-il, on ne se dessaisit pas facilement d'un prison-

nier tel que vous. Une puissantcrecommandation, venue de la Rochelle, a seule pu produire un échange si honorable pour moi, si avantageux à nos ennemis... Comment ? interrompit le comte étonné. Oui, reprit Valmore, c'est à une personne de la ville que vous devez votre liberté. Si, après la conférence, vous voulez m'accompagner jusqu'aux portes, je vous présenterai moi-même à cette personne, car nous passerons devant la maison qu'elle habite. D'ici là, permettez-moi de ne vous rien dire de plus. Le comte ne fit point de question; il chercha vainement à deviner quelle étoit cette personne connue de Valmore, qui prenoit à son sort un si vif intérêt; ses conjectures à cet égard ne pouvoient servir qu'à l'éloigner davantage de la vérité. N'ayant passé que peu d'heures à la Rochelle, il n'avoit pas eu le temps de prendre les informations qui auroient pu lui donner quel-

ques lumières ; et comment auroit-il imaginé que Valmore lui parloit ainsi de l'objet qu'il devoit abhorrer? On entra à la Rochelle; on se rendit chez le duc, qu'on trouva environné des principaux chefs; Rosenberg fut admis à la conférence; Valmore s'acquitta de sa mission. Les propositions ne furent ni rejetées ni acceptées : on demanda vingt-quatre heures pour y réfléchir.

Après la conférence, au moment de prendre congé, Valmore montra le désir d'aller à l'hôpital où l'on avoit pris soin de lui, porter lui-même un témoignage de sa reconnoissance, non aux sœurs, qui ne recevoient rien, mais aux chirurgiens et aux infirmiers, et il demanda d'être accompagné par le comte de Rosenberg. Il sollicita cette permission d'un ton insouciant et léger, comme s'il n'y eût attaché aucune importance. Le duc, déjà prévenu, trouva cette demande très-sus-

pecte, et par cette raison même, il n'hésita point à y satisfaire. Valmore aussitôt partit avec le comte: ce dernier savoit que Clara devoit être aux Ursulines de la Rochelle, mais il ignoroit que ce couvent eût été transformé en hôpital; ainsi, en y entrant avec Valmore, rien ne lui rappela le souvenir de Clara.

Valmore fit en effet distribuer une somme d'argent; et en même temps il demanda tout bas à une servante de le conduire où étoit Clara: on le mena à sa cellule; il marchoit rapidement, ne voulant s'arrêter qu'un moment: le comte le suivoit. La servante ouvrit la porte de Clara, en annonçant Valmore; Clara, éperdue, n'eut que le temps de baisser son voile. Valmore et le comte paroissent, et Valmore s'avançant, en lui montrant Rosenberg: Madame, lui dit-il, je n'ai pu résister au désir de vous revoir encore une fois, et de vous pré-

senter celui dont vous désiriez si vivement le retour. A ces mots, Clara debout, reste immobile, elle ne répond rien; tous les trois gardent le silence; au bout de quelques minutes le comte, ému autant que surpris, prend la parole : Que signifie ce mystère ? dit-il, daignez, madame, me faire connoître la personne qui m'a rendu un si grand service. ...... Comme il disoit ces mots, on entend du bruit, la porte se rouvre tout à coup, et l'on voit entrer le duc de Rohan et Montalban..... Clara, prête à s'évanouir, tombe sur un siége. Montalban ne vit dans cette figure voilée qu'une femme intrigante qui vouloit se dérober aux regards du duc, car jamais ce prince ne lui avoit parlé d'elle. Eh bien, dit-il au duc, que fait cette femme ici, et pourquoi se cache-t-elle ?........ Le duc s'adressant à Valmore : Oserai-je, dit-il, vous demander quel intérêt a pu vous amener dans ce lieu ? L'inté-

rêt le plus légitime, réponditV almore. Madame, consacrée aux devoirs les plus pieux, m'a rendu les soins qu'elle prodigue à tous les malades, et je ne voulois pas quitter cette ville sans la remercier. Madame, reprit le duc en s'approchant de Clara, personne n'est plus disposé que moi à vous supposer innocente, ou du moins à désirer que vous le soyez; mais il est temps de mettre fin au mystère étonnant de votre conduite. Sachez qu'on vous accuse d'être une femme de la cour de Louis XIII, une amie du cardinal de Richelieu, cachant sous la modeste humilité de cet habit de profonds desseins..... Montrez-vous; je suis persuadé que votre seule vue doit suffire pour désarmer la calomnie et pour vous justifier......... Mais si vous refusez d'ôter votre voile, je serai forcé de faire arrêter Valmore dans l'instant, et vous nous rendrez suspect l'un de nos plus braves amis, le comte de

Rosenberg. Cessez, interrompit Valmore, cessez cette odieuse contrainte : quand on est capable de violer le droit des gens, a-t-on besoin de prétexte?... Madame, reprit le duc, c'est à vous seule que je dois répondre: je vous le répète, ôtez votre voile si vous n'êtes pas la personne qu'on désigne; et qui que vous soyez d'ailleurs, j'en donne ma parole, Valmore est libre. A ces mots, la généreuse Clara dit en se levant, puisqu'il s'agit de se sacrifier pour lui, je ne manquerai pas de courage..... et elle détacha son voile......... Valmore hors de lui, recule, chancelle, et s'appuie contre le mur ; Rosenberg pâlit.... Le duc reste immobile d'admiration à l'aspect de cette beauté ravissante; Montalban s'épouvante d'abord en voyant sa victime ressuscitée pour le dénoncer peut-être; mais sur-le-champ reprenant son audace... Malheureuse, s'écria-t-il, suivez-moi......... Pourquoi? dit

le duc. — C'est ma fille. — O ciel! c'est là Clara !............. — Suivez-moi. En disant ces paroles, il la saisit par le bras et veut l'entraîner malgré sa résistance et ses gémissements. Valmore s'élance entre elle et Montalban, en disant, sans la regarder : Non, non, qu'elle soit libre. Clara, pâle et tremblante, s'appuie sur le bras de Valmore. Valmore frissonne et la repousse avec horreur; Montalban se précipite vers elle avec furie, la prend dans ses bras, l'enlève. Clara, mourante, dit d'une voix éteinte : tout m'abandonne!.... Adieu, Valmore ! Ce dernier veut de nouveau la délivrer, Montalban l'emportoit; mais Rosenberg écarte Valmore, atteint Montalban, lui arrache sa victime, en disant : Je prends cette infortunée sous ma protection............. Y pensez-vous ? dit Montalban. Oui je ne l'abandonnerai point, j'y suis décidé, répondit le comte, en tenant toujours

Clara serrée contre sa poitrine. Mais de quel droit? dit le duc de Rohan; je commande ici, et je n'oserois ravir une fille à son père, et je ne souffrirai pas............ Il faudra me la rendre, dit audacieusement Montalban, ou déclarer publiquement par quelle raison vous voulez la retenir. Apprenez, Montalban, dit Rosenberg, qu'on ne m'a jamais défié en vain; je déclare donc que j'ai des droits sacrés sur cette infortunée : je suis son père............ O mon Dieu ! dit Clara avec un transport inexprimable. Au même instant, Montalban, qui n'avoit jamais cru que le comte osât faire cet aveu, s'écrie : Je suis perdu !........... et disparoît. O mon Dieu ! répète Clara avec l'expression la plus énergique du ravissement et de la joie, ô puissance sans mesure ! comme mon bonheur, le premier hommage de ce cœur reconnoissant vous appartient, je dois, avant tout, vous remercier !........

en disant ces paroles, elle serre ses mains jointes, en levant au ciel ses yeux baignés de larmes, elle reste un instant dans cette attitude !....... On la contemple avec un saisissement qui suspend toutes les pensées !........ Et tout à coup Clara jetant ses deux bras autour du cou de Rosenberg : Je puis donc enfin parler, dit-elle : mon père, ne rougissez plus de votre fille; Valmore !........... écoutez-moi.......... Pour ne pas dénoncer le monstre que j'ai cru mon père.... Ciel ! s'écrièrent à la fois Valmore et Rosenberg, c'est lui qui fut le meurtrier.... Oui, c'est lui...... A ces mots, Valmore s'élance vers elle, et tombe évanoui à ses pieds. Gloire de ma vie ! s'écria Rosenberg... Ah ! secourons Valmore, dit Clara... Le duc de Rohan, spectateur de cette scène, en fut si profondément touché, qu'il ne s'y crut point étranger; il embrassoit Rosenberg, il félicitoit Clara avec enthousiasme, il prodiguoit

ses soins à Valmore ; ce dernier reprit enfin l'usage ds ses sens, sa bouche aussitôt appela Clara ; il vouloit encore se prosterner à ses pieds. Je dois y mourir, lui disoit-il, en versant un torrent de pleurs............ Retrouver Clara, non-seulement innocente, mais embellie par tout ce que le malheur et la vertu peuvent offrir de plus touchant et de plus héroïque, c'étoit, pour lui, sortir d'un abîme ténébreux, revoir la lumière et reprendre la vie ; néanmoins ce bonheur qui paroissoit surpasser ses forces, étoit cruellement troublé par les remords cuisants de son affreuse erreur et par le souvenir de Jules. Un grand bonheur, loin de consoler tout à coup d'une véritable peine de l'âme, semble au contraire en ranimer l'amertume ; le cœur est si ambitieux, que ce qu'il acquiert lui fait mieux sentir encore ce qui lui manque. Pour Clara, elle éprouva surtout

dans ces premiers moments le pressant besoin de se justifier sur quelques points qui paroissoient inexplicables ; en vain on lui répéta qu'un seul mot avoit tout expliqué, que d'ailleurs le scélérat, dans son premier mouvement de surprise, s'étoit trahi lui-même en criant qu'il *étoit perdu*, et en prenant la fuite ; Clara insista avec force : Valmore alloit la quitter, elle ne vouloit point lui laisser d'énigmes à débrouiller ; elle le conjura de souffrir qu'elle rouvrît un instant toutes les blessures de son cœur ; et elle expliqua rapidement en peu de mots comment les instruments du crime s'étoient trouvés entre ses mains, et comment, cachée sous la table, elle n'avoit connu le meurtre qu'en recevant sur sa robe le poignard teint de sang !........ Pendant cet affreux récit, Valmore, qu'elle n'osoit regarder, Valmore, pâle et tremblant de douleur et de rage contre l'assassin, étoit retenu par le

duc et par Rosenberg; car plus d'une fois sa tête défaillante tomba sur l'épaule de l'un ou de l'autre : il se retraçoit en même temps et la mort tragique de son fils, et les outrages, l'ignominie dont il avoit accablé l'innocente et malheureuse Clara, une sueur froide inondoit son visage, et le bonheur de pouvoir admirer Clara avec enthousiasme cédoit dans son âme à l'horreur des remords de l'avoir haïe et persécutée !........ O la plus noble, la plus généreuse des créatures humaines! s'écria-t-il, ô Clara! que je suis indigne des sentiments que vous me conservez! Votre vertu sublime fait tout mon orgueil, et cependant elle me flétrit, elle imprime sur ma vie une tache ineffaçable; j'aurois dû tout deviner........ Non, non, dit le comte, vous trouverez toujours votre excuse dans des apparences tellement inouïes qu'elles ont pu même abuser un père!... Valmore, poursuivit-il, nous allons

nous séparer; des intérêts politiques nous divisent momentanément, et l'honneur va nous forcer de prendre encore les armes l'un contre l'autre. Mais la main de Clara vous appartient; ma fille est à vous; elle sera l'épouse de Valmore, recevez-en ma parole. A ces mots, Valmore, inondé de pleurs, se jette aux genoux de Clara pour recevoir sa main, que Rosenberg lui présente. En présence de cet illustre témoin, poursuivit le comte en montrant le duc de Rohan, je vous unis tous deux. Et ne croyez pas, Valmore, que cette vierge si pure, que cette héroïne soit le fruit d'un commerce criminel; je suis secrètement marié depuis vingt ans......... Ce mot qui ne laissoit plus de doutes à Clara sur sa mère, acheva de mettre le comble à son bonheur. Dans ce moment parut celui dont elle désiroit si vivement la présence; le père Arsène entra dans la cellule. Dès le

premier instant d'une si merveilleuse révolution dans son sort, Clara avoit demandé avec instance le père Arsène, et le duc, qui connoissoit depuis longtemps ses sentiments pour ce respectable religieux, l'avoit envoyé chercher. Aussitôt qu'elle l'aperçut elle courut à lui en s'écriant : Montalban n'est point mon père, et j'ai pu me justifier !......... Et, prenant par la main le père Arsène pour le présenter à Rosenberg et à Valmore : Voilà, lui dit-elle, celui qui fut à la fois le seul confident de mon innocence, mon généreux protecteur, mon unique appui, mon guide et mon libérateur. Le père Arsène fut accueilli avec toute la reconnoissance et toute la sensibilité que devoient inspirer ces paroles. La joie de ce bon religieux fut aussi touchante que sincère. Il remercioit, en pleurant, la Providence ; il contemploit Clara avec délices, mais il montra peu d'étonnement.

J'ai toujours pensé, dit-il, que Dieu récompenseroit d'une manière éclatante une telle conduite. Ma fille, poursuivit-il, vous avez dignement soutenu l'injustice et le malheur, puissiez-vous supporter de même l'épreuve des louanges et de la prospérité!

Valmore, avant de s'arracher de cette cellule où son sort venoit de changer et de se fixer, se retourna vers le duc de Rohan. J'ose avec confiance, lui dit-il, vous demander justice contre le scélérat meurtrier de mon fils et persécuteur atroce de la vertu.................Ce monstre infernal, assassin d'un enfant, voulut sacrifier encore la victime qui s'immoloit pour lui. Il m'associa à ses fureurs, il m'a souillé de son crime, j'ai fait traîner Clara à l'échafaud!........ Mais vous l'en avez fait arracher, interrompit Clara. Ah! Valmore, poursuivit-elle, oublierez-vous que, pendant quinze ans,

j'ai donné le nom de père à ce misérable ?.......... Dans ce jour de joie et de bonheur, dit le père Arsène, remettez au ciel le soin de votre vengeance, ou plutôt priez-le d'en adoucir la juste rigueur..... Le triomphe de Clara ne vous répond-il pas de la punition de Montalban ? et celui qui vous parle en sa faveur, interrompit Clara, fut plongé par lui dans un cachot, et chargé de fers comme le plus vil scélérat....... O digne protecteur de Clara ! s'écria Valmore ; et vous, ma céleste amie, vous, mon épouse, n'avez-vous pas à jamais le droit de régler tous les mouvements de mon cœur ?..... Non, non, dit le duc de Rohan, de tels forfaits ne peuvent rester impunis : la société entière en demande vengeance ; elle doit l'obtenir. Mais il faut nous séparer : partez, Valmore ; Rosenberg et moi nous vous répondrons de la sûreté de votre épouse. Montrer pour elle l'intérêt et l'admiration qu'elle

inspire, c'est s'honorer soi-même. Ici Rosenberg prit la parole pour demander le secret sur la naissance de Clara. Je déclarerai, dit-il, qu'elle est ma fille, à mon retour en Allemagne. D'ici là, nous dirons seulement qu'on a découvert que Montalban n'est point son père; que ce monstre a fait lui-même l'aveu de son crime, et nous remplirons toutes les gazettes des détails qui justifient Clara; ensuite je la conduirai à la cour de l'électeur de ***, et là je déclarerai la vérité tout entière.

Le duc de Rohan, le père Arsène et Valmore promirent à Rosenberg le secret le plus inviolable. Clara, qui désiroit voir son père tous les jours, demanda que la prieure des Ursulines fût mise dans cette confidence, et Rosenberg y consentit.

Valmore, entraîné par le duc de Rohan et par le père Arsène, se sépara enfin de Clara, et retourna à

l'armée royale. Rosenberg resta seul avec sa fille une demi-heure, pour essuyer les pleurs que le départ de Valmore lui faisoit répandre. Dans cet entretien, Clara supplia son père de lui expliquer l'énigme inconcevable de sa disgrâce et de l'indignation subite de la princesse contre elle. Tout vous sera dévoilé, répondit le comte; maintenant qu'il vous suffise de savoir que sa colère étoit fondée sur une erreur, et qu'elle est déjà désabusée. Clara n'insista point, et le comte la quitta en promettant de revenir le soir dans l'appartement de la prieure, que Clara devoit prévenir.

Lorsque Clara se retrouva seule, avec quels transports elle remercia Dieu d'un changement si soudain et si merveilleux dans sa destinée !..........
Ce nom de Clara si souillé, si flétri, non-seulement reprenoit toute sa pureté, mais il alloit devenir aussi illustre qu'il avoit été déshonoré !........

Elle ne soupiroit qu'après la retraite : elle étoit bien sûre que Valmore lui permettroit de ne jamais paroître à la cour et dans le monde ; mais elle estimoit de la gloire ce qu'elle a de plus doux, le bonheur d'honorer par sa réputation les auteurs de ses jours et le choix d'un époux ! Enfin le ciel lui avoit donné les parents que son cœur avoit choisis de préférence à tous les autres ; un père qu'elle admiroit, une mère qu'elle adoroit ! et Valmore alloit devenir son époux ! Valmore connoissoit toute son innocence ! Tant de maux, une erreur si funeste n'avoient servi qu'à la rendre plus intéressante aux yeux de Valmore, et qu'à mériter mieux son estime et sa tendresse !......... Avec quel ravissement et quelle gratitude elle se rappeloit ce pressentiment heureux qui, dans la chapelle de l'ermitage, lui annonça de si nobles destinées !......... Et le résultat de ses pensées fut de former

pour l'avenir les projets les plus touchants et les résolutions les plus vertueuses.

Le comte revint à six heures du soir : la prieure le laissa tête à tête avec sa fille dans un cabinet reculé de son logement ; et là Rosenberg serrant les mains de Clara dans les siennes : Ma fille, lui dit-il, en vous rappelant la ressemblance qui causa tant d'étonnement à la cour de l'électeur, vous pourriez deviner quelle est votre mère........ A ces mots Clara rougit, et ses yeux se remplirent de larmes.......... Il lui en coûtoit de cacher quelque chose à son père, et elle ne vouloit pas avouer qu'Euphémie lui eût confié son secret. Oui, ma fille, poursuivit le comte, la princesse Euphémie, mon épouse, est votre mère. Ah! Dieu! dit Clara, rien ne manque donc à mon bonheur?........ Ma chère Clara, reprit Rosenberg avec attendrissement, quelle sera sa

joie quand je vous remettrai dans ses bras!....... Vous avez ses traits, sa douceur, sa sensibilité; mais vous avez aussi l'élévation d'âme de votre père.... En parlant ainsi, le comte la contemploit avec orgueil et ravissement, en songeant que cette jeune personne si vertueuse, si courageuse, que cette héroïne étoit sa fille !....: Maintenant, poursuivit-il, je dois vous rendre compte de tout ce qui vous touche, et de ma conduite relativement à vous. Ecoutez-moi, ce récit ne sera pas long.

« Ayant épousé secrètement la prin-
« cesse, les plus puissants intérêts m'o-
« bligeoient à cacher cet hymen. La
« princesse, douée de toutes les qua-
« lités qui peuvent rendre une femme
« et respectable et chère, est capable
« d'une très-grande discrétion; mais
« elle ne l'est pas de modérer une
« sensibilité qui nous auroit perdus
« l'un et l'autre, si je n'avois pas eu

« constamment une prudence qui m'a « souvent, à ses yeux, donné l'air de « la dureté. J'étois certain qu'elle se« roit de toutes les mères la plus ten« dre et la plus passionnée, et que « ce sentiment, en lui faisant faire les « imprudences les plus dangereuses, « deviendroit entre nous un sujet « éternel de division, et, par consé« quent, une source inépuisable de « contrariétés et de douleurs pour elle. « Aussitôt que je la vis prête à deve« nir mère, je formai donc le dessein « de lui dérober notre enfant, de lui « ravir pour un temps toutes les dou« ceurs de la maternité, afin de pou« voir un jour les lui rendre sans dan« ger pour elle et pour moi. Il me « falloit un confident. Il y avoit alors « à la cour un étranger français, « plus âgé que moi de six ou sept « ans, avec lequel je n'avois aucune « liaison apparente, mais qui m'avoit « utilement servi en secret dans plus

« sieurs affaires épineuses et difficiles.
« Je lui connoissois une extrême dis-
« crétion, une grande activité, l'es-
« prit le plus inventif et le plus fer-
« tile en stratagèmes. Il ne m'inspiroit
« pas une confiance d'estime ; mais
« je croyois lui devoir de la recon-
« noissance. Je lui trouvois un esprit
« supérieur ; car j'étois dans cet âge où
« tout intrigant qui n'est pas un sot
« paroît un homme de génie, parce
« qu'on n'est pas dans le secret des
« moyens honteux et coupables qu'il
« emploie pour réussir. Cet homme
« étoit Montalban. Quoique je lui sup-
« posasse un grand attachement pour
« moi, je ne lui fis qu'une demi-con-
« fidence. J'ai toujours eu pour maxi-
« me qu'il ne faut dévoiler de son se-
« cret que ce qu'il est utile et néces-
« saire d'en dire. D'ailleurs la moitié
« du mien ne m'appartenoit pas ; je
« devois le cacher. Je ne parlai point
« de mon mariage, je ne nommai

« point la mère ; et comme on me
« croyoit amoureux d'une autre, Mon-
« talban, à cet égard, n'eut pas le
« moindre soupçon de la vérité. Je
« lui demandai de me donner les
« moyens de soustraire cet enfant prêt
« à naître ; il me proposa de le faire
« passer pour le sien tout le temps que
« je voudrois, et il inventa pour cela
« un plan ingénieux et compliqué qui
« donnoit à cette supercherie toute la
« vraisemblance désirable, et qui met-
« toit mon secret en parfaite sûreté.
« Je reconnus ce service que me ren-
« doit Montalban, en lui faisant avoir
« une place lucrative qui auroit fait la
« fortune de tout autre.

« Aussitôt après votre naissance, je
« m'emparai de vous ; je vous enve-
« loppai dans mon manteau, et, vous
« arrachant aux caresses maternelles,
« je vous emportai. La sage-femme,
« par mon ordre, avoit dit à la prin-
« cesse qu'elle avoit mis au jour un

« garçon ; car, sachant qu'Euphémie « désiroit une fille de préférence, je « la trompai encore à cet égard, afin « de diminuer un peu l'amertume des « regrets que je lui préparois. Au bout « de dix ou douze jours, on lui an-« nonça que cet enfant n'existoit plus. « Ah ! mon père, interrompit Clara, « que nous lui devons de dédomma-« gements pour cette cruelle trom-« perie, qui lui aura coûté tant de « pleurs !.......... Elle les trouvera tous « en sachant qu'*Olympe* est sa fille, « répondit le comte ; et croyez que, « sans cet artifice, qui m'a beaucoup « coûté, elle auroit été bien plus à « plaindre. Ce fut surtout l'intérêt « de son repos qui m'inspira cette con-« duite ; et voilà, poursuivit-il en « souriant, ce que les femmes ne sau-« roient comprendre. Elles appellent « *cruauté* des précautions et des me-« sures sévères que leur imprudence « et leur foiblesse rendent indispen-

« sables. Mais désormais je n'aurai
« plus rien de caché pour votre mère
« et pous vous....... Clara, pour toute
« réponse, baisa la main de son père,
« qui, reprenant son récit : Vous
« fûtes mise en nourrice, dit-il, à
« quelques milles de Niémen. J'allai
« plusieurs fois avec Montalban vous
« y voir sans être connu. Je sentis
« dès-lors que je vous aimerois avec
« passion; que, si près de vous, je
« ne pourrois me priver du plaisir
« de vous voir, et je pris le cou-
« rageux parti de vous envoyer en
« France, où je pensois que vous seriez
« mieux élevée qu'en Allemagne. Vous
« aviez deux ans quand on vous con-
« duisit en France, dans un couvent
« de Picardie, sous la garde d'une
« excellente gouvernante qui ne m'a-
« voit jamais vu, et qui vous croyoit,
« ainsi que tout le monde, fille de
« Montalban. Je voulus vous revoir
« avant votre départ : cette entrevue

« se fit dans le cabinet de Montalban
« et en sa présence. Je vous trouvai
« embellie et si charmante, que je fus
« tenté de vous porter dans les bras
« de votre mère ; mais je renonçai
« promptement à cette idée, en son-
« geant que je vous éloignois, sur-tout
« parce que je n'osois compter sur ma
« propre prudence. Je vous donnai
« beaucoup de joujoux, et je vous
« demandai si vous m'aimiez autant
« que Montalban. A cette question,
« vous me regardâtes fixement en si-
« lence ; ensuite vous vous jetâtes dans
« mes bras en pleurant, non comme
« une enfant, mais avec cette expres-
« sion de douceur et de douleur pro-
« fonde qui est particulière à votre
« mère : vous lui ressembliez d'une
« manière frappante dans ce moment.
« Je vous confie, ma fille, que cette
« petite scène me fit une impression
« dont le temps n'a jamais effacé le
« souvenir. En vous quittant, je pas-

« sai à votre cou une chaîne à laquelle
« étoit attaché un cœur d'or émaillé,
« contenant des cheveux de votre mère,
« mon nom de baptême et le sien
« gravés............ Ici Clara interrompit
« encore son père, en tirant de son
« sein cette chaîne qu'elle lui mon-
« tra.............. Le comte fut vivement
« attendri en revoyant ce premier don
« d'Euphémie, ce gage d'amour et de
« tendresse paternelle. Ma fille, dit-
« il, je ne vous recommande pas de
« le conserver toujours; le seul ins-
« tinct de la nature vous l'a fait gar-
« der, la piété filiale y trouvera plus de
« prix encore..........

« Lorsque vous fûtes partie, je re-
« çus régulièrement de vos nouvelles
« par Montalban; et, par la suite, les
« affaires, la guerre et l'ambition n'ont
« jamais pu vous écarter de mon sou-
« venir. Vous aviez onze ans lorsque
« l'électeur m'envoya en France; je
« briguai cette commission, surtout

« pour satisfaire le désir passionné que
« j'avois de vous revoir Mais je ne
« voulois point être remarqué de vous,
« et j'avois imaginé, à cet égard, plu-
« sieurs moyens qui, par l'événement,
« devinrent inutiles. Après avoir passé
« dix-huit mois à Paris, il me fut
« enfin possible de m'échapper. Je
« partis pour me rendre à l'abbaye
« d'Origny, où vous étiez alors. J'ar-
« rivai la veille d'une grande fête.
« et j'appris que le lendemain une
« partie des pensionnaires de l'abbaye
« devoient faire leur première com-
« munion. Le lendemain matin j'étois
« dans l'église extérieure avant que la
« grand'messe fût commencée. Je me
« plaçai très-près, et vis-à-vis la grille
« qui séparoit l'église où j'étois de celle
« des religieuses. Un rideau noir étoit
« tiré derrière la grille; mais lorsqu'il
« fut ouvert, un peu avant la commu-
« nion, je vis les religieuses avec leurs
« voiles baissés, et les jeunes commu-

« niantes vêtues de blanc, rangées au
« milieu du chœur. Je vous cherchai
« des yeux dans cette troupe innocente;
« mais vous étiez cachée par vos com-
« pagnes. Elles chantèrent le *Veni*,
« *Creator*. J'étois certaine que, parmi
« ces jeunes et touchantes voix j'en-
« tendois la vôtre ; il me sembloit que
« j'en distinguois les doux accents........
« Après avoir chanté l'hymne, les
« jeunes personnes se mirent en file
« et s'approchèrent de la sainte table.
« On ouvrit une porte de la grille
« pour les communier l'une après
« l'autre. A la suite de la cinquième
« communiante s'avança doucement
« une figure angélique ; plus jeune et
« plus petite que toutes les autres.
« Machinalement je m'approchai plus
« près encore, j'étois à côté du prê-
« tre. Je n'hésitai point à vous re-
« connoître; votre ressemblance avec
« Euphémie, et le trouble de mon
« cœur, ne pouvoient me laisser le

« moindre doute !........ Je vous voyois,
« ma fille, je vous contemplois avec
« ravissement; et votre profond re-
« cueillement me donnoit la certitude
« que je sortirois de l'église sans avoir
« été aperçu de vous.

« J'emportai de l'abbaye d'Origny
« un souvenir ineffaçable qui ne me
« quitta plus. Avant de partir de ce
« lieu, j'éprouvai le désir irrésistible
« d'écrire à votre mère, et cette lettre
« est la seule qu'elle ait reçue de moi
« depuis notre mariage. Depuis ce jour,
« sans cesse occupé de vous, je formai
« successivement pour votre établis-
« sement mille projets divers. Quel-
« ques années après j'aurois pu dé-
« clarer mon mariage à l'électeur et
« obtenir son consentement; votre in-
« térêt demandoit de moi cette dé-
« marche, et ce fut précisément ce qui
« m'empêcha de la faire. C'étoit déjà
« beaucoup de révéler à mon maître
« et à mon bienfaiteur que je le trom-

« pois depuis seize ans; et il me parut
« si indigne de mon caractère de ne
« faire cet aveu tardif que par un motif
« d'intérêt, c'est-à-dire pour établir
« ma fille, que je pris l'irrévocable ré-
« solution de ne lui dévoiler ce mys-
« tère qu'après avoir fixé votre sort.
« Je fis céder mon ambition pour vous
« à ce sentiment d'honneur. D'ailleurs,
« il m'eût été également pénible de ne
« vous rendre à votre mère qu'en lui
« demandant une dot pour vous, et je
« trouvois de la douceur à disposer
« entièrement de vous. Je voulois tout
« sacrifier personnellement pour vous
« marier d'une manière qui ne fût pas
« indigne de votre naissance. J'en cher-
« chois les moyens, quand Montalban,
« que de mauvaises affaires venoient
« d'obliger de quitter l'Allemagne, me
« manda qu'un des plus grands sei-
« gneurs de France étoit amoureux de
« vous et vouloit vous épouser. Depuis
« que vous étiez entre les mains de ce

« scélérat, j'avois pris pour lui une
« véritable amitié. Cette liaison, qui
« fut toujours secrète, ne me donna
« jamais la possibilité d'étudier son ca-
« ractère et de connoître sa conduite
« particulière, sur laquelle il jetoit un
« voile impénétrable par un genre de
« vie très-obscur. Je savois seulement
« qu'il avoit de mauvaises affaires et
« des dettes; et, lorsqu'il me détailla
« tous les avantages de l'alliance de
« Valmore, la plus haute naissance,
« un titre brillant, une immense for-
« tune, le personnel le plus parfait, je
« désirai ce mariage, et d'autant plus,
« qu'on me mandoit que vous le dé-
« siriez vous-même. J'avois écrit en
« France pour prendre là-dessus quel-
« ques informations, qui se trouvèrent
« conformes à celles que me donnoit
« Montalban. Enfin je ne répugnois
« point à vous établir en France; au
« contraire, le grand âge de l'électeur
« et sa santé délicate ne me permet-

« toient pas l'espoir de le conserver long-
« temps. Le prince héréditaire m'estime;
« mais il a deux favoris qui occuperont
« certainement, sous son règne, les pre-
« mières places. Ainsi, sans borner
« mon ambition; je sentis qu'il falloit
« en changer la carrière. Je m'arrêtai à
« ce projet; vous marier en France,
« ensuite faire approuver mon mariage
« par l'électeur, et, après sa mort, en-
« trer au service de France, et venir
« avec votre mère m'y établir, certain
« qu'Euphémie seroit heureuse en tout
« pays entre sa fille et son époux. Je ré-
« pondis donc à Montalban que l'alliance
« proposée me convenoit sous tous les
« rapports, et je terminois ainsi ma let-
« tre: Si cette affaire réussit, ou tel au-
« tre mariage réunissant les mêmes
« avantages, *mérite personnel, illustre
« naissance, grande fortune, disposi-
« tions favorables de ma fille*, je m'en-
« gage, mon cher Montalban à payer

« toutes vos dettes et à vous assurer
« une pension viagère de cinq cents du.
« cats ; mais vous sentez qu'il me seroit
« impossible de faire de telles choses,
« si vous ne pouviez procurer à ma fille
« qu'un établissement médiocre. Je joi-
« gnois à cette lettre l'acte en bonne
« forme, et signé de moi, qui contenoit
« cet engagement conditionnel. Voilà,
« ma fille, ce qui décida ce monstre à
« commettre le crime exécrable qui a
« causé tous nos maux.......... Il m'avoit
« mandé que Valmore vous épouseroit
« sans dot, et je n'en étois pas moins
« décidé à vous en donner une con-
« venable.

« Dans une seconde lettre, Montal-
« ban me mandoit que la plus grande
« partie de la fortune de Valmore étoit
« substituée à son fils. Je répondis que,
« puisque vous aviez de l'inclination
« pour Valmore, je donnois mon con-
« sentement, quoique ce mariage ne

« fût plus, du côté de l'intérêt, un éta-
« blissement avantageux pour vous, et
« je ne cachai point à Montalban que je
« ne ferois pas pour lui ce que j'avois
« promis dans la supposition que le su-
« perbe duché de *** appartenoit en
« propre à Valmore. Je fixai au premier
« octobre le jour de votre mariage. Je
« comptois tout confier à Euphémie, et,
« muni de son consentement, arriver
« au château de Valmore le jour de la
« signature du contrat, déclarer à Val-
« more le secret de votre naissance, et
« lui porter mes dons. Montalban fixa
« votre mariage à un jour beaucoup plus
« prochain, sachant bien que le crime
« qu'il méditoit en retarderoit la con-
« clusion. Mais que devins-je, grand
« Dieu! en apprenant par un courrier
» de Montalban, l'horrible événe-
« ment!...... Toutes les preuves contre
« vous étaient si convaincantes, que le
« plus léger doute étoit impossible.......
« J'envoyai un homme à Paris, dont

« tous les rapports furent conformés à
« ceux de Montalban. Je sus de plus
« que le poignard, instrument du
« crime, étoit de la même fabrique que
« l'une des armes blanches trouvée sur
« l'un des brigands de la forêt qui envi-
« ronne le château de Valmore; cette
« fabrique est en Suisse, quoique la
« boîte qui tomba dans vos mains vînt
« de l'Allemagne. Telles furent les pré-
« cautions et les combinaisons du
« meurtrier, que, si le hasard ne vous
« eût pas rendu sa victime, jamais on
« n'auroit pu former contre lui un soup-
« çon raisonnable. J'envoyai à ce mons-
« tre un don de quatre mille ducats; ce
« n'étoit pas la moitié de la somme né-
« cessaire pour payer ses dettes : il la
« garda pour se sauver, et ne paya
« rien. J'exigeai qu'il vous fît enfermer
« dans un couvent. Il me manda qu'on
« refusoit de vous recevoir, et qu'il
« vous envoyoit à Rosmal. Au milieu
« de mon désespoir et de l'horreur que

« vous m'inspiriez je n'étois pas insen-
« sible au courage étonnant que vous
« montrâtes en allant à l'échafaud........
« Je vous abhorrois, je vous regrettois,
« votre image me poursuivoit partout;
« je la retrouvois dans les traits de vo-
« tre mère, et l'objet même qui auroit
« dû me consoler aggravoit encore des
« peines si déchirantes. Quand j'appris
« votre prétendue mort, ma raison me
« dit que c'étoit un bonheur pour moi,
« et cependant je me trouvois plus mal-
« heureux encore............. A présent
« vous pouvez concevoir ce que j'é-
« prouvois en vous revoyant à Niémen;
« je vous reconnus dans l'instant ....
« Il y eut, dans ma surprise, de l'indi-
« gnation, de la colère, de la terreur,
« mais il y eut aussi quelque chose qui
« ressembloit à la joie. Vous viviez!
« Cette pensée a toujours trouvé dans le
« fond de mon cœur un sentiment pa-
« ternel....... Dans le rapide entretien

« que nous eûmes dans le jardin, mon
« trouble, soyez-en sûre, surpassa de
« beaucoup le vôtre !.......... Mais com-
« ment dépeindrai-je celui que j'éprou-
« vai dans la nuit qui précéda votre dé-
« part, et que j'ai souffert durant la
« scène inexplicable pour vous, qui
« vous causa tant de douleur ?....... Ici
« le comte, attendri, les yeux fixés sur
« Clara, sourit en voyant avec quel re-
« doublement d'attention elle l'écou-
« toit...... Je vais enfin, ma fille, pour-
« suivit-il, satisfaire votre vive curio-
« sité....... Après vous avoir prescrit de
« partir avant le jour, je ne fus pas,
« malgré votre promesse, sans inquié-
« tude sur votre obéissance. Je restai
« à Niémen. Je ne me couchai point;
« j'errai toute la nuit dans le parc. Je
« vous aperçus avec surprise à minuit;
« vous teniez une lanterne : je vous sui-
« vis, je vous vis entrer dans la cha-
« pelle dont vous laissâtes la porte ou-

« verte; j'entendis votre prière pro-
« noncée d'une voix entrecoupée; mes
« larmes coulèrent avec les vôtres: du
« moins cette prière filiale si touchante
« fut recueillie en silence par votre père.
« Cette action m'assuroit que vous étiez
« décidée à partir, et je restai tranquil-
« lement dans les jardins jusqu'à sept
« heures du matin: alors vous suppo-
« sant partie depuis long-temps je me
« rendis chez la princesse. Quel fut mon
« étonnement quand je la trouvai dans
« vos bras!........... Je pensai cependant
« que, dans l'état où étoit la princesse,
« vous n'aviez pu la quitter......... Placé
« debout vis-à-vis de vous, j'aimois,
« malgré mon affreuse erreur, à vous
« contempler soutenant dans vos bras
« votre mère.... Je vous regardois l'une
« et l'autre avec un douloureux atten-
« drissement...... Tout à coup, en vous
« penchant pour baiser la main d'Eu-
« phémie, le cœur d'or émaillé sur le-

« quel sont tracés l'un des noms de la
« princesse et le mien, ce premier gage
« de sa tendresse que j'attachai dans
« votre enfance à votre cou, s'échappa
« de votre sein, où vous l'aviez tou-
« jours tenu caché sans doute à cause
« du mystère des devises....... Aussitôt
« Euphémie l'aperçut, ne put le mécon-
« noître, lut les deux noms, jeta les
« yeux sur moi, me vit pâlir; et s'arra-
« cha de vos bras......... O ciel! s'écria
« Clara. Elle a pu me soupçonner d'une
« intrigue criminelle avec son époux!...
« Que peut-on opposer à un fait positif?
« répondit le comte, elle reconnoissoit
« ce premier don de son amour, elle
« avoit lu nos noms; elle me voyoit
« pâle, déconcerté, tremblant! Pou-
« voit-elle avoir le moindre doute de
« notre intelligence! O quelle destinée
« que la mienne! dit Clara; quelles af-
« freuses apparences devoient déposer
« contre moi pour me rendre un objet

« d'horreur aux yeux de tout ce que
« j'aime !........ Mais le ciel a daigné me
« justifier ; ces terribles souvenirs ne
« doivent plus m'inspirer qu'une pro-
« fonde admiration pour les décrets
« éternels de la justice divine !.... Vous
« concevez facilement, reprit le comte,
« quel fut l'excès de mon embarras lors-
« que je me trouvai tête à tête avec la
« princesse : l'inquiétude que vous me
« donniez mit le comble à mon trouble,
« car je sentois que, si la princesse vous
« revoyoit, si vous restiez ensemble
« seulement un quart d'heure, une ex-
« plication entre vous seroit inévitable.
« La princesse alors guidée par son
« cœur, éclairée par votre ressem-
« blance, auroit pu deviner que je l'a-
« vois trompée sur le sexe de son en-
« fant, afin de lui mieux cacher son
« existence ; et, en lui laissant recon-
« noître Olympe pour sa fille, n'eût-il
« pas fallu lui découvrir que cette in-

« fortunée étoit la criminelle Clara ? Cet
« aveu terrible eût été pour Euphémie
« le coup mortel. Il falloit donc tout
« supporter et tout faire pour empêcher
« une si funeste reconnoissance.... Aux
« reproches violents d'Euphémie je
« n'opposai qu'un morne silence : ce fut
« à ses yeux l'aveu positif d'un accusé
« convaincu. Dans son désespoir, elle
« formoit mille projets bizarres, entre
« autres celui d'aller passer plusieurs
« mois à des eaux minérales à cent
« lieues de ***. Alors, je pris la parole :
« Le temps, lui dis-je, éclaircira toutes
« choses; et en attendant je vous exhorte
« à suivre ce dessein; croyez-moi, allez
« sans différer en demander la permis-
« sion à l'électeur, et moi j'obtiendrai
« celle de vous escorter et de vous sui-
« vre...... Ces derniers mots lui causè-
« rent la plus grande surprise..... Vous
« Rosenberg ! s'écria-t-elle..... Oui, re-
« pris-je, et je vais en votre nom don-

« ner tous les ordres nécessaires. A ces « mots, je sonnai: une de ses femmes « vint; je demandai ses voitures. Quand « nous fûmes seuls: Rosenberg, me « dit-elle, vous me trompez, vous ne « viendrez point avec moi? — Rien « dans l'univers, lui répondis-je, ne « m'empêchera de vous suivre. Euphé- « mie ne répliqua rien, et fondit en lar- « mes. Au bout de quelques minutes, « elle demanda ce que vous devien- « driez. Je répondis qu'il falloit le jour « même vous renvoyer en France, et « que je me chargeois de tout. La prin- « cesse inondée de pleurs vous écrivit, « ensuite elle monta en voiture et par- « tit pour la cour. Elle dit à l'électeur « qu'Olympe avoit reçu des lettres de « France qui la rappeloient dans sa « patrie, et qu'elle avoit voulu partir. « La princesse ajouta que ce départ lui « causoit un violent chagrin; elle de- « manda d'aller aux eaux de Pyrmont

« pour se distraire. L'électeur y con-
« sentit. Il me fut facile de la suivre, car
« l'électeur parut le désirer, et je par-
« tis en même temps. J'étois dans ma
« voiture, je suivois la sienne ; et du-
« rant tout le voyage j'évitai de me
« trouver tête à tête avec elle. L'état
« de sa santé nous forçoit de voyager à
« petites journées. La princesse parois-
« soit extrêmement abattue et souf-
« frante ; néanmoins je remarquois
« qu'elle me savoit un gré infini de l'ac-
« compagner. Arrivés à Pyrmont, je lui
« rendis les soins les plus assidus, mais
« en évitant toujours de me trouver
« seul avec elle. Au bout de deux ou
« trois jours, elle m'écrivit pour me de-
« mander un entretien particulier. Je lui
« répondis que je le désirois aussi, mais
« que je voulois attendre que sa santé fût
« un peu fortifiée. Huit jours après, je me
« rendis un matin chez la princesse: elle
« étoit seule, et elle rougit en m'aper-
« cevant : elle éprouvoit d'avance le

« plus mortel embarras d'une explica-
« tion qu'elle supposoit devoir être
« accablante pour moi. Elle rougissoit
« de mes torts et de ma honte !.........
« Je me plaçai sur un sofa à côté
« d'elle. Mon maintien tranquille et
« sévère la surprit. Vous avez à me
« parler, lui dis-je ; que voulez-vous
« me dire ? A cette question, Euphé-
« mie, étonnée, interdite, fut un mo-
« ment sans répondre. Enfin reprenant
« la parole : Ah ! Rosenberg, dit-elle....
« je voulois vous dire que je vous
« pardonne.......... et ses pleurs cou-
« lèrent.............. Euphémie, repris-je,
« vous avez eu le temps de réfléchir à
« cette étrange aventure, et vous per-
« sistez à me croire capable de la plus
« infâme séduction. Je n'accuse, répon-
« dit-elle, ni vos mœurs, ni celles de
« cette jeune personne ; je n'ai jamais
« pensé un seul instant que vous ayez
« voulu déshonorer celle que j'aimois,
« que je regardois comme ma fille ;»

« je veux même croire que le mot d'a-
« mour ne fut jamais prononcé entre
« vous ; mais vous vous aimiez ;
« vous m'avez trompée, vous m'avez
« trahie ; vous lui avez donné, elle a
« reçu ce premier gage de ma ten-
« dresse ; ce don de votre main ne
« peut être offert que comme un sacri-
« fice, et elle l'accepta !........ S'il en
« étoit ainsi, interrompis-je, elle se-
« roit la plus ingrate et la plus vile
« de toutes les créatures, et je serois
« un monstre....... — Comment, pou-
« vez-vous nier..... — Euphémie ! vous
« me connoissez depuis vingt ans,
« avez-vous jamais vu dans mon
« caractère de la bassesse et de la du-
« plicité ? — Vous êtes généreux, vous
« avez des principes, je le sais ; mais
« une grande passion.......... — Dans
« les jours de notre jeunesse, ma pas-
« sion pour vous ne m'auroit jamais
« fait faire une action infâme, vous
« n'en doutez pas ; et vous croyez

« qu'une enfant m'a rendu tout à coup
« à quarante-six ans un suborneur, un
« fourbe, un scélérat? — Ah! je me perds
« dans mes pensées!........ O croyez que
« ma tendresse pour vous et pour elle a
« déjà épuisé toutes les conjectures qui
« pouvoient, sinon vous justifier, du
« moins vous rendre excusable....... —
« Vous devez davantage, Euphémie,
« à l'homme honoré de votre choix, à
« votre époux après vingt années d'une
« union qui a dû vous faire connaître
« sa probité. Malgré les apparences qui
« le condamnent, vous devez le croire
« un honnête homme. — Hélas! ce ne
« sont point des apparences, c'est un
« fait.......... — Ecoutez-moi : je jure
« par tout ce qu'il y a de plus sacré qu'il
« n'y eut jamais entre cette infortunée
« et moi la moindre intelligence; au
« contraire, elle me craint, et l'espèce
« de sentiment qu'elle m'inspire est
« tout-à-fait opposé à l'amour. Je
« pourrois d'un mot me justifier plei-

« nement. Je le ferai, si vous l'exigez; à
« l'instant même tout vous sera dévoilé:
« mais ce secret n'est pas entièrement le
« mien, et vous m'affligerez mortelle-
« ment en me forçant de vous le révéler.
« Parlez, le voulez-vous? — Non, j'aime
« mieux te croire sans preuve : ta parole
« les vaut toutes. A ces mots, je tombai
« à ses pieds : Généreuse Euphémie,
« lui dis-je, vous venez d'ajouter un
« nouveau lien aux nœuds sacrés qui
« m'unissent à vous...... Ah! que je suis
« heureuse! s'écria-t-elle. Mais Olympe
« est innocente; qu'elle revienne......—
« Non, son destin l'appelle ailleurs......
« Tout ce que je puis vous découvrir,
« c'est que le hasard m'a mis dans la
« confidence de sa situation extraordi-
« naire, et malgré elle; et il me sera fa-
« cile de vous prouver qu'avant la scène
« qui vous a si cruellement abusée, je
« l'avois décidée dans un entretien
« de dix minutes (le seul que j'aie eu
« avec elle), de retourner sans délai

« dans sa patrie. — Il suffit. J'aime à
« croire sur ta parole un mystère incom-
« préhensible. Cette conversation, qui
« fut très-prolongée, dissipa sans retour
« les soupçons outrageants d'Euphémie,
« mais lui laissa une ardente curiosité :
« elle tâchoit vainement de deviner ce
« qui avoit pu produire une chose inex-
« plicable pour elle : plus d'une fois elle
« essaya de me questionner à cet égard ;
« je l'arrêtois toujours en lui disant :
« Vous repentez-vous de votre confian-
« ce ? voulez-vous tout savoir ?.........
« Elle cessa enfin de m'en parler. Je la ré-
« compensai de cette générosité par une
« conduite qui, de cet instant, ne s'est
« jamais démentie : non-seulement je
« lui rendois les plus tendres soins, et
« je lui montrois (à l'exception d'un
« seul point) une confiance parfaite,
« mais je lui écrivois souvent de petits
« billets, et c'est ce qu'elle n'avoit
« jamais obtenu de moi, même

« dans les premières années de notre
« union. Cette conduite la rendoit heu-
« reuse ; cependant elle ne se consoloit
« pas de vous avoir perdue. Je lui savois
« gré des pleurs que vous lui faisiez ré-
« pandre, et de son instinct maternel.
« Quand je la voyois s'affliger en pen-
« sant à vous, je me trouvois dans une
« si parfaite harmonie avec elle !........
« Elle voulut absolument vous écrire
« pour vous mander que vous étiez jus-
« tifiée, et pour vous conjurer de reve-
« nir, ne fût-ce que pour quelques mois.
« Sa lettre, qu'elle me montra, conte-
« noit des explications qui auroient pu
« vous éclairer sur nos rapports mutuels.
« Je persuadai à la princesse que j'igno-
« rois entièrement dans quel lieu de la
« France vous étiez. La veuve Marcelle,
« qu'elle envoya chercher, lui dit qu'elle
« n'en savoit pas davantage ; mais elle se
« chargea de faire parvenir la lettre au
« père Arsène. Je fis arrêter à la poste

« cette lettre, qui me fut remise, et que
« je brûlai. J'attendis avec impatience,
« et je vis revenir avec émotion l'homme
« qui vous avoit conduite à la Rochelle.
« Je fus très-frappé de la noblesse avec
« laquelle vous me renvoyâtes l'argent
« qu'on vous avoit remis de ma part.....
« Vous étiez pour moi un être inexpli-
« cable. O ma fille, ajouta le comte en
« terminant ce récit, puisqu'alors même
« je sentois malgré moi que j'étois votre
« père, jugez de la tendresse inexprima-
« ble que j'ai maintenant pour vous..... »
Ah ! mon père, reprit Clara, puis-je ne la pas connoître, quand vous avez si généreusement reconnu pour votre fille une infortunée flétrie par le plus horrible déshonneur, parce que vous avez vu qu'elle retomboit avec désespoir sous l'autorité de celui qui vouloit s'emparer d'elle ? Rappelez-vous toujours que je n'ai point balancé à m'immoler pour l'homme vil et barbare

auquel je croyois devoir la vie; et jugez ainsi du sentiment que je dois avoir pour le noble auteur de mes jours !.........

Le comte ne se lassoit point d'écouter et de regarder cette fille si chérie. Il fut convenu entre eux que, ne pouvant être plus décemment que dans ce couvent, elle y resteroit jusqu'à la fin du siége, et qu'ensuite il la conduiroit en Allemagne, où Valmore viendroit les rejoindre pour l'épouser. Après avoir fait mille projets pour l'avenir, le comte la quitta, aussi charmé de son esprit qu'il étoit touché et enorgueilli de sa sensibilité, de son généreux caractère et de toutes ses vertus.

Clara se coucha, mais ne trouva point le repos dont elle avoit tant besoin, après avoir éprouvé des secousses et des émotions si violentes. La guerre duroit toujours, et ses inquiétudes pour son père et pour Valmore ne lui permettoient pas de

sentir tout son bonheur. On n'envisage qu'en tremblant et avec un sentiment douloureux une perspective heureuse, quand on ne la voit qu'à travers des dangers présents et inévitables.

Clara ne dormit point, et le matin en se levant elle se trouva mal. Elle avoit de la fièvre : néanmoins, pour ne pas inquiéter son père, elle ne se plaignit point, et supporta deux jours, sans en parler, cet état de malaise. Mais le troisième jour la fièvre devint si forte, qu'elle fut obligée de se mettre au lit et d'appeler un médecin. Le comte éprouva une inquiétude d'autant plus cruelle, que, ne voulant point encore se déclarer son père, il ne pouvoit la soigner et lui servir de garde; d'ailleurs les soins de la guerre l'occupoient une partie du jour; mais le père Arsène alloit soir et matin lui donner de ses nouvelles. Tout le monde dans la ville prenoit le plus vif intérêt à la santé de Clara; car on savoit uni-

versellement son histoire répandue par le duc de Rohan, confirmée par la disparition de Montalban, et détaillée dans toutes les gazettes. Clara innocente étoit devenue l'objet de l'admiration publique. Le duc, décidé à livrer Montalban à la rigueur des lois, avoit donné l'ordre de l'arrêter; mais on l'avoit cherché vainement.

Vis-à-vis le couvent des Ursulines vivoit une vieille et vertueuse dame catholique, nommée la marquise de***. Sa conduite avoit toujours été si exemplaire, son immense charité si connue, que l'amour des pauvres pour elle et l'estime publique l'avoient préservée jusqu'alors des fureurs de parti. D'ailleurs, ne se mêlant de rien, vivant dans la plus grande retraite, elle étoit parvenue, depuis les troubles, à se faire oublier de tous les intrigants. Cependant, après la scène où Clara fut reconnue de son père, Montalban se ressouvint d'avoir entendu parler de la

pieuse marquise de ***, et ne sachant où s'aller cacher, il entra précipitamment dans cette maison hospitalière. Il sollicite un moment d'audience particulière; il est admis. Il demande un secret inviolable; on le lui promet. Il portoit un habit d'officier d'un grade supérieur. Il s'annonce sous un nom supposé, et demande un asile pour quelques jours, en disant qu'il est persécuté pour la religion catholique. La manière dont il s'énonçoit annonçoit un homme distingué par sa naissance, ou du moins par son éducation, et il avoit l'air si effrayé, si troublé, qu'il toucha vivement la marquise. J'ai, lui dit-elle, un petit cabinet où personne n'entre jamais que moi, je vais vous y cacher tout à l'heure, car votre danger me paroît trop pressant pour prendre des informations sur votre personne. A ces mots, Montalban, déposant sur une table son sabre et deux pistolets qu'il avoit dans ses poches:

Madame, dit-il, sur la foi de l'hospitalité je me constitue votre prisonnier pour quatre ou cinq jours. Eh bien, monsieur, reprit la marquise, vous ne verrez que moi, et seule je vous porterai votre nourriture. En effet, elle le conduisit dans un cabinet qui n'avoit d'issue qu'à travers ses appartements. Montalban, endurci dans l'impiété (car une telle scélératesse ne peut exister sans l'athéisme), Montalban n'avoit point de remords, mais se voyant perdu sans ressource, il avoit la rage dans le cœur et l'horrible besoin de commettre de nouveaux crimes. Son sang, enflammé par une fureur impuissante et concentrée, alluma dans ses veines une fièvre brûlante. Le lendemain la marquise le trouva dans son lit. Trois jours après, Montalban étant toujours malade, la marquise elle-même eut une si violente attaque de rhumatisme, qu'il lui fut impossible d'aller soigner son hôte. Ne voulant pas

confier son secret à un domestique, elle se trouva dans un grand embarras. Le père Arsène venoit secrètement tous les dimanches chez elle pour y dire la messe. Elle l'envoya chercher; il accourut. Elle lui confia qu'elle cachoit chez elle un catholique persécuté, et le chargea d'aller lui porter sa nourriture. Le père Arsène, toujours prêt à faire une bonne action, se rendit sur-le-champ dans le cabinet qu'il connoissoit, car il y avoit vu déjà un autre fugitif. Au bruit qu'il fit en entrant, Montalban malade encore, et toujours au lit, entr'ouvrit son rideau, et en reconnoissant le père Arsène, il s'écria : Je suis trahi !..... Le père Arsène frémit à la vue de ce monstre; mais surmontant aussitôt son trouble, il l'instruisit de la vérité........ Eh bien, reprit Montalban, je suis mourant, allez me dénoncer, vengez-vous, vous n'êtes pas le seul prêtre que j'aie persécuté, je les ai tous poursuivis.... Ah! dit le père

Arsène, bénissez donc le ciel qui daigne vous en envoyer un pour vous absoudre! S'il est vrai que vous soyez dangereusement malade, ouvrez les yeux enfin, et jetez-vous dans les bras de la religion...... — Laissez-moi, vous dis-je, allez me dénoncer. — Me croyez-vous un hypocrite? et si vous ne le pensez pas, pouvez-vous douter de ma foi? Vous vivez. Je ne vois en vous qu'un frère; j'exposerois ma vie pour vous être utile, et je la donnerois avec joie pour sauver votre âme. Ce n'est point le pauvre Arsène, ce n'est point un être foible, et né peut-être vindicatif, qui vous tient ce langage, c'est la religion qui vous parle ainsi; c'est elle qui m'ordonne de vous aimer, de vous servir; car elle peut commander l'amour, puisqu'elle inspire aux cœurs dociles tous les sentiments qu'elle leur prescrit. — Il faut, avant tout, que je puisse compter sur votre sincérité. — Comment? — Je

voudrois parler à l'un de mes domestiques, nommé Philippe; faites-lui dire de se trouver ce soir à la nuit fermée, au bout de cette rue, du côté de la porte de l'Ouest. — Pourquoi ne pas le recevoir ici? — Je veux qu'il ignore mon asile; je ne me fie à personne. — Serez-vous en état de vous lever? — Je l'essaierai. — Votre commission sera faite. A ces mots, le père Arsène se retira, après avoir promis d'avertir la marquise, afin que Montalban pût passer sans être aperçu. Il revint, au bout d'un quart d'heure, pour lui indiquer la manière dont il devoit sortir; ensuite il le quitta. Montalban passa le reste du jour dans une terreur continuelle, croyant toujours, au moindre bruit, que l'on alloit venir pour l'arrêter; car il ne pouvoit croire à la bonne foi du père Arsène. Aussitôt qu'il fit nuit, il s'habilla et descendit dans la rue. Il y éprouva les mêmes terreurs. Enfin son domestique vint.

Montalban le questionna beaucoup ; il apprit de lui que Clara, toujours chez les Ursulines, étoit malade, mais sans danger. Ce domestique lui dit encore que les assiégés devoient le lendemain à la pointe du jour, faire une sortie par la porte de l'Ouest, et Montalban ordonna à ce domestique de lui amener un cheval, et de lui apporter des armes dans cette même rue, un quart d'heure avant le jour. Après cet entretien, il rentra chez la marquise. Le lendemain, le père Arsène revint lui apporter sa nourriture, et Montalban le chargea de dire à la marquise qu'il quitteroit sa maison à deux heures après minuit, et pour n'y plus revenir.

Depuis le meurtre de Jules, ce scélérat, poursuivi, non par les remords, mais par un pressentiment funeste, portoit toujours sur lui le poison le plus subtil ; c'étoit une dernière ressource qu'il se réservoit en secret contre une mort ignominieuse : car Montalban,

comme presque tous les grands scélérats, dépouillé de toute idée de l'immortalité de l'âme, affranchi de la crainte d'une autre vie, ne pouvoit calmer la terreur que lui inspiroient les lois humaines, que par l'horrible projet du suicide.

A deux heures après minuit, il quitta l'asile que lui avoit procuré la charité chrétienne. En se promenant dans la rue pour attendre son valet, il remarqua, à cette heure indue, une boutique de pharmacien au rez-de-chaussée, et qui étoit éclairée encore. Cette boutique faisoit partie de la maison des Ursulines où logeoit Clara, et, pour le service des malades, elle restoit ouverte toute la nuit......... Montalban savoit que Clara étoit malade......... Poussé par son génie infernal, il regarde à travers les vitres, ne voit dans la boutique qu'un vieillard endormi. Il espère entrer furtivement, mais la porte, en s'ouvrant, fait mouvoir une sonnette, et le vieillard se

réveille. Montalban lui demande plusieurs drogues, en disant que c'est pour la marquise de ***. Le vieillard se lève, et, avec une extrême lenteur, cherche dans des boîtes, pèse avec des balances, et, arrange en paquets ce qu'on lui demande. Pendant ce temps Montalban jette un coup d'œil rapide autour de lui; il aperçoit une potion préparée dans une fiole; il lit sur l'étiquette le nom de Clara; aussitôt il verse du poison dans la fiole; ensuite il attend tranquillement les drogues qu'il a demandées, les reçoit, et sort de la boutique.

Un peu avant le jour, son valet survient: Montalban monte à cheval, et prend les armes. Bientôt on entend arriver les troupes; elles défilent, et remplissent la rue. Montalban, caché dans une allée, aperçoit, à la foible lueur du jour naissant, la troupe dont il portoit l'uniforme : il s'y glisse, et sort de la ville avec elle. La tête basse et son chapeau enfoncé sur les yeux, il

n'est point remarqué dans ce grand nombre, d'autant mieux que le ciel étoit sombre et couvert de nuages.

La troupe avance; on apperçoit les royalistes; on se précipite vers eux, on en vient aux mains. Montalban combattit en désespéré. La haine et la fureur l'animoient également. Son caractère atroce et licencieux lui faisoit haïr toute dépendance et toute autorité. La seule idée de Majesté divine, comme puissance souveraine, lui faisoit horreur, et par une conséquence necessaire, il abhorroit la majesté royale. Au fort de la mêlée, le temps s'éclaircit subitement; alors Valmore, qui étoit à la tête de son régiment, aperçut Montalban, et le reconnut à l'instant même. Aussitôt il s'élance vers lui. Monstre! s'écria-t-il, tu vas recevoir le châtiment de tes crimes, et ne te flatte pas de périr glorieusement, car pour les rebelles le champ de bataille n'est plus le champ

d'honneur......... En disant ces paroles il cherche à se faire jour jusqu'à lui ; enfin il en approche. Tremble! lui dit-il d'une voix tonnante, tremble! ton innocente victime devenue pour toi dans ce moment l'ange exterminateur, va du haut des cieux guider mon bras....... A ces mots, il fond sur lui avec impétuosité, le blesse mortellement, le renverse baigné dans son sang, le saisit et le fait prisonnier.

Après le combat on conduisit Montalban mourant dans la tente de Valmore. On pansa ses blessures; et, comme il avoit toute sa connoissance, l'aumônier du régiment de Valmore demanda à le voir. Montalban y consentit. L'aumônier, s'approchant de son lit : Je viens, lui dit-il, vous parler de la part de Valmore. Il ne pouvoit être pour vous sur le champ de bataille qu'un guerrier irrité, maintenant que vous êtes dangereusement blessé, et son prisonnier

dans sa tente, vous ne trouverez plus en lui qu'un chrétien. Il me charge de vous assurer que les secours de l'art vous seront prodigués, et qu'il ne livrera jamais son prisonnier à la rigueur des lois. Si vous guérissez, il vous rendra la liberté, et vous donnera une escorte pour vous conduire hors du camp.

Montalban après avoir écouté ce discours, dit qu'il désiroit voir sur-le-champ Valmore, et l'aumônier alla le chercher.

Valmore ne douta point que Montalban, frappé de terreur à la vue de l'éternité, ne voulût faire un aveu public de son crime; il se rendit près de lui, suivi des principaux officiers de son régiment. Aussitôt que Montalban l'aperçut: Valmore, lui dit-il, je veux faire un aveu inutile, mais qui me satisfait...... Je déclare donc solennellement que c'est moi qui fus le meurtrier de ton fils, et que Clara, parfaitement innocente, se dé-

voua à la mort et à l'ignominie pour ne pas me dénoncer.... Après avoir dit ces paroles il fit une pause; ensuite, jetant sur Valmore le plus affreux regard : Comment, dit-il, cet aveu ne te fait pas trembler? Peux-tu croire que, mourant et vaincu par toi, la vérité puisse sortir de ma bouche sans un projet de vengeance? Connois enfin Montalban.... Ce bras qui se plongea dans le sein de ton fils, a versé ce matin un poison mortel dans le breuvage de Clara, elle n'existe plus........ A ces mots, Valmore éperdu fait un mouvement machinal pour s'élancer sur ce monstre; on le retient. Montalban arrache l'appareil mis sur ses blessures; il expire.... On emporte Valmore.

L'infortuné Valmore auroit succombé à sa douleur, si on ne lui eût pas fait faire la réflexion qu'il étoit possible que le scélérat eût échoué dans sa tentative, et que des contre-poisons eussent con-

servé la vie de Clara. Cette idée ne pouvoit que jeter dans son esprit une légère incertude ; mais il sembloit que ce rayon d'espoir soutînt sa vie prête à s'éteindre. On fit sur-le-champ proposer un échange de prisonniers. En attendant le retour des parlementaires, Valmore, entouré de ses amis, tenant sa montre, et les yeux fixés sur l'aiguille, comptoit en frémissant les minutes. On voyoit sur son front la pâleur de la mort ; et l'altération de ses traits, l'affaissement de toute sa personne montroient l'anéantissement de sa force et de son courage. Après un long silence, levant les yeux au ciel : Oh ! quelle affreuse agonie qu'une telle attente, dit-il d'une voix étouffée !........ et cependant il me reste un doute, une ombre d'espérance !...... Non, non, le ciel est juste, le persécuteur de cet être angélique devoit subir cet horrible supplice !... Par quelle présomption ai-je pu croire au bonheur qui me fut promis !.......... O puissé-

je expirer avant d'entendre la parole foudroyante qui confirmera mon malheur!....... A ces mots, Valmore laissa tomber sa tête sur sa poitrine; il ferma les yeux, et cessa de parler, mais, au plus léger bruit qu'il croyoit entendre, il tressailloit, rouvroit les yeux et regardoit autour de lui d'un air qui peignoit l'égarement et l'effroi; ensuite il retomboit dans son accablement. Au bout de quelques heures, on entendit distinctement un bruit de chevaux; c'étoit l'escorte qui revenoit. Valmore se lève, en s'écriant avec véhémence : Malheur au barbare qui osèra m'annoncer l'affreux événement!....... Dans ce moment on entre en disant : Elle existe, elle n'a point été empoisonnée, et voilà un billet du comte de Rosenberg....... Valmore joint les mains avec transport, il rougit, il pâlit, fond en larmes, et tombe éperdu de joie dans les bras de ses amis.

Le comte mandoit que le médecin

de Clara, en faisant préparer la potion, avoit ordonné, en même temps, de ne la donner à la malade que dans le cas où elle auroit un redoublement; mais que, la fièvre l'ayant quittée, elle n'avoit point pris ce funeste breuvage. Le comte ajoutoit qu'un chien, sur lequel on avoit fait l'essai du poison, venoit d'expirer au bout de trois minutes.

Combien Valmore bénit le ciel qui lui conservoit d'une manière si miraculeuse, l'objet d'une si vive admiration et d'une tendresse devenue si passionnée!........

Valmore, qui avoit déjà expédié deux courriers pour Paris, afin d'instruire sa sœur de l'innocence de Clara, lui en envoya un nouveau, porteur de la déclaration dernière de Montalban, certifiée par le témoignage signé de tous les officiers du régiment de Valmore. Amélie fit annuler toute la procédure faite contre Clara; on ne pou-

voit reconnoître son innocence sans admirer son héroïsme, et l'enthousiasme pour elle fut universel dans toute la France.

Cependant tout se préparoit entre les royalistes et les rebelles, pour une affaire enfin décisive. La flotte anglaise disposa tout pour un grand combat, qui eut lieu sur la fin d'octobre. Louis XIII, dans cette journée, se montra le digne fils de Henri-le-Grand; il fut toujours à la batterie de *Chef-de-Baye*, où plus de trois cents boulets passèrent par-dessus sa tête. Le brave commandeur de Valençay acheva d'immortaliser dans ce combat son nom et sa valeur. Les Anglais furent complétement battus; ils travaillèrent en vain à forcer la digue achevée par Pompée-Turgon : les Français, qui savent, quand il le faut, joindre la persévérance à l'intrépidité, triomphèrent de tous leurs efforts. La flotte mit à la voile et retourna en Angleterre, et la Rochelle

se soumit au roi le 28 octobre (1). Ce prince n'y fit son entrée que deux jours après (2). Valmore, brûlant du désir de revoir Clara, vola à la Rochelle le jour même de la reddition : il retrouva Clara en parfaite santé. Nul attachement ne pouvoit se comparer à celui de Valmore pour Clara ; et l'objet de cet attachement étoit un être si angélique et si pur, que Valmore n'osoit pas, même dans sa pensée, donner au sentiment exalté qu'il avoit pour elle le nom d'amour. En effet, quel langage d'amour n'eût pas été déplacé avec elle ?.......... Ne pouvant peindre ce qu'il éprouvoit, mais sachant qu'il étoit inutile de l'exprimer, et que le cœur de Clara répondoit au sien, il s'enivroit du bonheur de la voir ; et, dans un délicieux silence, il croyoit se faire mieux entendre que par de vains

(1) Historique.
(2) Historique.

discours; mais, avec le comte de Rosenberg et le père Arsène, il s'exprimoit avec toute l'éloquence touchante de la reconnoissance et d'une profonde sensibilité. Dans ces entretiens, tous les projets pour l'avenir furent fixés. On convint que l'on partiroit tous ensemble pour l'Allemagne; que le mariage s'y feroit; et Valmore prit l'engagement d'amener tous les ans son épouse à Niémen, pour y passer quelques mois avec sa mère; ce qui devoit durer tout le temps de la vie de l'électeur. Rosenberg promit, à son tour, qu'à la mort de ce prince il viendroit avec Euphémie s'établir pour jamais en France.

Louis XIII fit son entrée à la Rochelle le premier novembre. On venoit d'y établir avec pompe le culte catholique. Le roi, par sa clémence et son humanité, se montra le père des sujets rebelles qu'il venoit de vaincre. Tous reconnurent avec enthousiasme

les droits sacrés d'un souverain qui savoit pardonner. Il n'y eut point de sang versé sur les échafauds, et pas un seul acte de rigueur, tous les châtiments se bornèrent à quelques destitutions, universellement approuvées par tous les partis, et à la démolition des fortifications (1). Tous les cœurs volèrent au-devant de ce jeune prince dont le courage et la bonté rappeloient le souvenir récent et si cher de son auguste père. Les habitants de la campagne surtout voulurent voir le fils de Henri-le-Grand, ils accoururent en foule à la Rochelle. Le roi ne dédaigna point leurs hommages; il admit à son audience une grande députation des laboureurs de ces environs, parmi lesquels se trouvoient douze jeunes villageoises vêtues de blanc. L'une d'elles présentant au roi une gerbe de fleurs des champs, lui chanta la romance

(1) Historique.

suivante, impromptu d'une poëte de la Rochelle :

Dans ce beau jour que de bienfaits !...
Ce jour, marqué par la clémence,
Nous réunit, nous rend la paix,
Et va ramener l'abondance.
De nos prés dévastés long-temps
Voici la dépouille dernière ;
Recevez les fleurs de ces champs,
Dont vous êtes le dieu tutélaire.

Lorsque, fatigué de la cour,
De sa pompe et de son langage,
De la vérité, de l'amour,
Votre cœur cherchera l'hommage ;
Seul, sans éclat, venez chez nous,
Oublier le pouvoir suprême,
Et jouir du bonheur si doux
De n'être aimé que pour vous-même.

Ah ! pour vous louer dignement
Et pour illustrer votre vie,
Et l'éloquence et le talent
S'uniront sans doute au génie.
Ils célébreront vos exploits ;
Mais, dans le temple de mémoire,
Nos timides et foibles voix
Mettront le comble à votre gloire.

Les arts, leurs chefs-d'œuvre si beaux,
Montrent votre magnificence;
Ce n'est qu'en voyant nos hameaux
Qu'on chérira votre puissance.
Le nom des rois sur leurs tombeaux
Du temps peut ressentir l'outrage;
Mais, sur l'écorce des ormeaux,
Il sera béni d'âge en âge (1).

Le roi resta quelques jours à la Rochelle, ensuite il retourna dans sa capitale.

Valmore, ayant obtenu la permission de voyager pendant six mois, prépara tout pour son départ. Clara, depuis l'heureuse révolution qui venoit de changer son sort, ne s'étoit point montrée en public. Lorsqu'on apprit, à dix heures du matin, qu'elle alloit partir, et qu'on vit à la porte des

(1) La musique de cette romance, par M. Lambert, se vend chez M. Imbault, au Mont-d'Or, rue Saint-Honoré, n° 200, et Péristyle-Italien, rue Favart, n° 461.

Ursulines une voiture à six chevaux, une foule de personnes de toutes conditions accourut dans la rue pour voir cette héroïne de toutes les âmes pieuses et de tous les cœurs généreux et sensibles. Clara fit de touchants adieux aux bonnes Ursulines; elle ne quitta point sans répandre des larmes la jeune Honorine, qui, fidèle à sa vocation, voulut rester à la Rochelle pour s'y consacrer à Dieu. Mais le père Arsène devoit faire le voyage d'Allemagne; car, quel autre que lui pouvoit bénir l'union de Valmore et de Clara? Par les courriers envoyés à Paris, on avoit obtenu de ses supérieurs les permissions nécessaires.

Clara, appuyée sur le bras de ce saint religieux, et suivie de Valmore et de Rosenberg (tout le monde ignoroit encore que ce dernier fût son père), l'humble et timide Clara sort du couvent; et, sans voile, pour obéir à son

père, elle paroît dans la rue : à son aspect, mille acclamations et les plus tumultueux applaudissements exprimèrent l'enthousiasme qu'elle inspiroit, et que portoient au comble sa présence et les grâces de sa figure, qui parut incomparable à tous les yeux. La beauté, dans une jeune personne, ajoute sans doute à l'éclat de la vertu; mais la vertu, à son tour, donne à la beauté un charme ravissant et céleste. Clara monte en voiture avec le père Arsène, Rosenberg et Valmore. On fut obligé de traverser la ville entière au petit pas; toute cette multitude servit d'escorte à Clara, et s'accrut successivement jusqu'aux portes; sa voiture fut remplie de bouquets et de couronnes de lauriers et de fleurs; on en jetoit des fenêtres, avec une profusion de vers à sa louange, écrits sur des banderoles de papier. Les succès les plus brillants de l'esprit et du génie

trouvent des contradicteurs, les actions généreuses n'en ont point; et elles sont admirées par toutes les classes d'hommes également en état de les juger et de les apprécier. Le nom chéri de Clara, proclamé au milieu des applaudissements universels, retentissoit dans toute l'étendue de la ville; il étoit répété avec ivresse jusque sur les toits des maisons. La douce et modeste Clara auroit voulu pouvoir se dérober à tous ces hommages, et néanmoins, en regardant son père et Valmore, en voyant la joie éclatante de l'un et le profond attendrissement de l'autre, elle jouissoit de sa gloire. Mais elle étoit tellement accoutumée à ne trouver de bonheur que dans le témoignage de sa conscience, qu'elle se reprocha ce sentiment si naturel, qui sembloit lui révéler en elle une foiblesse ignorée jusqu'alors : au milieu de ce triomphe elle se rappeloit que, deux ans et trois

mois auparavant, elle avoit traversé à cette même heure les rues de Paris dans une voiture funèbre, et suivie par une populace indignée et curieuse, qui ne vouloit la voir que pour l'insulter.......... Elle pensoit qu'alors elle avoit paru aux yeux de Dieu environnée d'une véritable gloire, et que peut-être en ce moment il blâmoit en elle un mouvement secret de vanité. Elle se répétoit que les louanges des hommes sont frivoles et dangereuses, et qu'on ne doit désirer avec ardeur que l'approbation du Juge suprême et du souverain Dispensateur des récompenses immortelles.

En sortant de la ville, on se rendit à la ferme de Jerson, où l'on fit un dîner délicieux. Avec quels transports on fut reçu! A combien de questions il fallut répondre! et combien ces bonnes gens admirèrent la Providence et bénirent le ciel, qui, après tant

d'épreuves, faisoit triompher l'innocence et la vertu d'une manière si éclatante ! Oui, disoit le père Arsène, le ciel est aussi ingénieux dans ses récompenses que terrible dans sa colère; il a voulu que celle qui eut le courage d'immoler tout à la vertu, retrouvât le bonheur en croyant s'immoler encore. Clara, en obéissant au duc de Rohan, en ôtant son voile pour sauver la liberté de Valmore, crut se sacrifier, et cette action généreuse a produit sa justification. On convint de la justesse de cette réflexion. Le comte avoua que, sans la violence de Montalban et son insolent défi, il n'auroit jamais reconnu pour sa fille une personne aussi déshonorée.

Clara et Valmore comblèrent la vertueuse famille de Jerson par les témoignages de leur tendre amitié, et Clara leur laissa l'argent nécessaire pour faire bâtir une jolie petite chapelle sur le

sommet de la *Colline de l'Espérance.* Il fallut enfin s'arracher de la ferme et prendre la route d'Allemagne. On fit ce voyage avec une extrême rapidité. Rien n'égaloit l'impatience de Clara, quoiqu'elle ne fût pas sans inquiétude sur la manière dont l'électeur recevroit l'aveu qu'on alloit enfin lui faire. On savoit à la cour que la jeune *Olympe* étoit cette Clara, cette intéressante héroïne de l'histoire la plus tragique; son innocence reconnue avoit excité en Allemagne autant d'enthousiasme qu'en France. Mais partout on ignoroit le nom de son père. Rosenberg, par un dernier courrier, avoit mandé à l'électeur qu'ayant trouvé Clara à la Rochelle, il s'étoit chargé de la mener lui-même à la princesse, auprès de laquelle son cœur la rappeloit. Ainsi Euphémie, que rien n'avoit pu consoler de son absence, s'enorgueillissoit de ses triomphes. Clara, cachée sous le nom d'Olympe, expli-

quoit à Euphémie le mystère de sa conduite. Mais comment Rosenberg avoit-il découvert ce secret ? Il avoit donc connu Clara avant son voyage en Allemagne ? Cette circonstance rendoit plus suspect encore le don du cœur d'or émaillé. Euphémie repoussoit en vain des soupçons renaissants qui lui déchiroient l'âme. Néanmoins elle attendoit Clara avec impatience, mais avec un trouble inexprimable. Enfin on arrive sans éclat la nuit, à sept heures du soir, dans la capitale des états de l'électeur. Rosenberg dépose le père Arsène et Valmore chez la veuve Marcelle, et sur-le-champ il se rend au palais avec Clara. Il est admis dans le cabinet du prince, qu'il trouva seul, et qui fit une exclamation de joie en le revoyant. Rosenberg tenant sa fille par la main, s'avance : Monseigneur, lui dit-il, la voilà cette créature angélique, immor-

talisée par son courage et par sa vertu sublime ! la voilà, je vous la ramène ; et je viens en même temps vous apporter ma tête.......... O ciel ! s'écria l'électeur ; que voulez-vous dire ?........ Oui, Monseigneur, reprit Rosenberg, il étoit dans la destinée de cet ange d'avoir un père coupable !....... Elle est ma fille ; je suis marié secrètement depuis vingt ans...... Marié ! dit l'électeur avec une extrême émotion...... Et avec qui ?........ A cette question, le fier Rosenberg, pour toute réponse, tombe aux pieds de son maître, et Clara s'y jette avec lui..... Ingrat ! s'écrie l'électeur, en mettant ses deux mains sur ses yeux remplis de larmes, et je vous ai offert sa main !....... Nous étions unis déja depuis long-temps, répondit Rosenberg ; il falloit, en acceptant vos bontés, vous faire un aveu qui vous eût affligé ; j'ai sacrifié l'ambition et la gloire à votre repos : mais je ne puis

sacrifier cette enfant ; elle est digne de vous appartenir. Punissez-moi, mais adoptez Clara. Quoi ! reprit l'électeur, ma fille pendant vingt ans m'a trompé.. Jamais, interrompit Rosenberg. Après l'avoir séduite, entraînée, je l'ai forcée au silence ; il m'a fallu tout l'empire de l'amour, toute l'autorité d'un époux pour l'y contraindre...... Enfin, par mes artifices, elle ignore totalement que Clara soit sa fille ; elle croit que l'enfant qu'elle mit au jour n'a vécu que quelques heures. Elle n'a cessé de pleurer sa faute : elle vous adore ; vous pouvez la rendre la plus heureuse des mères !... Relevez-vous, Rosenberg, dit l'électeur, vous m'avez bien servi ; je vous dois la vie ; j'ai soixante et dix-huit ans, je ne vous imposerai point, comme je le devrois, un exil de quelques années ; à mon âge on n'a plus le temps de punir, on n'a que celui de pardonner. Allez chercher la princesse. Et

vous, ma fille, poursuivit-il, en s'adressant à Clara, embrassez votre aïeul. Ce mot, qui fixoit le sort de Clara, transporta Rosenberg au comble de ses voeux; il vola chez Euphémie : Venez, venez, s'écria-t-il en entrant dans sa chambre, nous voilà parvenus au plus beau jour de notre vie.......... Le son éclatant de sa voix, le feu qui brilloit dans ses yeux, l'expression de tendresse et de joie qui animoit toute sa physionomie, dissipèrent toutes les craintes d'Euphémie : sans pouvoir deviner son sort, elle le pressentoit. O Rosenberg, dit-elle, achevez, parlez.... Tout vous sera dévoilé, répondit-il, vous allez recevoir le prix de votre généreuse confiance : attendez-vous à une surprise inexprimable, à un bonheur inouï........ A ces mots, Euphémie questionne en vain; le comte l'entraîne sans vouloir lui répondre : il la ramène en triomphe. Euphémie entre chez son

père avec la plus vive émotion. Elle aperçoit Clara qui se dégage des bras de l'électeur pour se jeter dans les siens......... Leurs pleurs, qui se confondent ensemble, les empêchent l'une et l'autre de pouvoir proférer une seule parole........ Après un moment de silence : Ma fille, lui dit l'électeur, je ne vous présente plus aujourd'hui Clara comme une pauvre orpheline ; ses parents maintenant doivent s'enorgueillir de lui avoir donné le jour....... Je viens de reconnoître Clara pour ma petite-fille, et Rosenberg pour mon gendre. Dieu!.......... dit la princesse. Oui, ma mère, s'écria Clara, oui, mère adorée, l'heureuse Clara vous doit la vie !......... A ces paroles, Euphémie veut serrer sa fille contre son cœur ; mais elle pâlit, elle chancelle, elle tombe sur le sein de Rosenberg qui se précipite vers elle pour la soutenir.

Qui pourroit donner une idée du

ravissement et des transports d'Euphémie, lorsqu'en reprenant l'usage de ses sens elle se trouva dans les bras de son père, et qu'elle vit à ses pieds sa fille et son époux, tous deux baignés de larmes !......... Hélas ! il est possible, il est aisé de faire parler la douleur ; l'imagination alors n'est que trop soutenue par les souvenirs ! mais les joies parfaites du cœur !......... je n'ai point de couleurs pour les peindre !.........

Le reste de la soirée fut enchantement pour ces quatre personnes. Clara resta au palais avec sa mère. En quittant l'électeur, à minuit, la princesse rentra dans son appartement avec son époux et sa fille, et veilla avec eux jusqu'à trois heures du matin. Débarrassé du poids d'un remords accablant, Euphémie se trouvoit aussi heureuse que sa faute ne fût plus ignorée, que Clara pouvoit l'être de voir

son innocence reconnue : elle jouissoit sans trouble du bonheur inexprimable de penser qu'elle étoit mère de Clara, et de connoître que cette enfant adorée seroit à jamais le lien sacré de la plus vive tendresse entre elle et Rosenberg, et cette idée mettoit le comble à la félicité si pure dont jouissoit Clara.

Le lendemain, le mariage de la princesse fut solennellement déclaré par l'électeur, qui reconnut publiquement Clara pour sa petite-fille. Valmore, présenté par Rosenberg, fut accueilli avec la distinction due à l'époux futur de la jeune comtesse de Niémen. Les courtisans confondus eurent beaucoup d'humeur de n'avoir ni prévu ni deviné toutes ces merveilles ; plusieurs d'entre eux se consolèrent, en laissant croire qu'on leur en avoit confié une partie. Les noces de Clara se firent sans pompe à Niémen. Le père Arsène

donna la bénédiction nuptiale à cette enfant chérie de son cœur. Sa tendresse pour elle ne put le retenir à la cour, malgré toutes les offres de l'électeur et d'Euphémie ; il quitta l'Allemagne deux jours après le mariage de Clara, et il retourna dans son couvent. Clara fut constamment heureuse ; car, dès les premières années de sa jeunesse, elle s'étoit élancée trop avant dans la carrière de la vertu, pour qu'il lui fût possible d'y retourner en arrière, elle n'exposa point son bonheur sur le théâtre dangereux du grand monde. Après avoir joui sans enivrement de la renommée acquise par des actions éclatantes, elle sut goûter tout le charme de la véritable gloire des femmes, elle honora les auteurs de ses jours par sa conduite et par ses principes invariables ; elle les rendit heureux par ses soins ; elle posséda toute la tendresse et toute la confiance de son époux, et

elle ne fit pas une seule faute, parce que toujours guidée par la piété, et toujours humble, elle n'eut jamais de présomption.

FIN.

NOTES.

NOTE (*a*), page 2.

Le duc de Rohan, en effet, étoit à la tête des calvinistes, c'est-à-dire des rebelles, de ces calvinistes séditieux et persécuteurs qui ont excité tant de troubles en France, et particulièrement à la Rochelle, pendant l'espace de près de deux cents ans.

Un écrivain qui, dans ses ouvrages montre toujours une grande prédilection pour tous les factieux, M. de Voltaire, a prodigué à ce duc de Rohan les éloges les plus exagérés. Voici des vers qu'il a faits sur ce prince :

Avec tous les talents le ciel l'avoit fait naître :
Il agit en héros, en sage il écrivit ;
Il fut même grand homme en combattant son maître,
Et plus grand lorsqu'il le servit.

Ce prince n'eut point *tous les talents* ; il ne fut point *grand homme en combattant son maître*, et en prolongeant l'horreur des guerres civiles. Il montra peu de talent au siége de la Rochelle ; il abandonna légèrement son parti pour se réconcilier avec la cour. Il ne fut pas *grand homme en servant son maître*, car ses services se terminèrent par une défection qui l'obligea à s'expatrier. Il n'écrivit point *en sage*, ses ouvrages n'ont aucune réputation. Il est vrai qu'ils

sont remplis d'idées *républicaines*, et qu'on y trouve quelques traits hardis pour le temps.

Le duc de Rohan montra toujours un grand courage, et en quelques occasions des talents militaires. Il étoit ambitieux, léger et remuant. Il fit un pernicieux usage de son esprit et de ses talents. Tout cela ne forme point un *grand homme*.

Voici ce que dit le président Hénault sur la réddition de la Rochelle en 1628 :

« Ainsi fut soumise cette ville rebelle, qui, depuis « près de deux cents ans, s'armoit contre ses maîtres, « et choisissoit toujours pour se révolter, suivant la « politique des séditieux, le temps où nos rois avoient « le plus d'embarras. Telle fut sa révolte sous Louis XI, « pendant les menées du duc de Guyenne son frère, « contre Charles VIII, lorsque toute l'Italie l'atten- « doit à Fornoue; contre Louis XII, durant les guer- « res qu'il soutenoit pour les Milanais; contre Fran- « çois Ier, lorsqu'il étoit aux prises avec Charles- « Quint; contre François II et Charles IX en leur « minorité; contre Henri III, en armant son frère « contre lui; contre Henri IV, près d'en venir aux « mains avec le duc de Savoie; et contre Louis XIII « enfin, à qui elle avoit fait trois fois la guerre, et « à qui ce dernier siège coûta quarante millions. »

NOTE (*b*), page 74.

Cette morale est véritablement celle de l'Evangile, et ses maximes sont celles des saints. Ecoutons là-dessus ce saint, auquel Henri-le-Grand donna tant

de preuves d'estime et de vénération, saint François-de Sales. Voici ce qu'il dit sur les gens du monde :

« On pense bien louer une maison des gens du « monde, en disant que c'est un vrai cloître, que l'on « y vit comme dans un couvent, etc. : ces exercices « sont bons et saints ; mais il faut considérer les cir-« constances, les lieux, les temps, les personnes, les « conditions. La charité hors de l'ordre n'est plus « charité ; c'est un poisson hors de l'eau, et un arbre « transplanté en une terre qui ne lui est pas propre. « — Je n'approuve point ceux qui ne veulent s'exer-« cer qu'aux vertus qui sont de leur goût, sans se « soucier de celles qui regardent particulièrement « leur charge et leur devoir, servant Dieu à leur « mode, et non selon sa volonté. »

Massillon a développé ces pensées d'une manière admirable : « La piété véritable (dit-il) est l'ordre de « la société. Elle laisse chacun à sa place, fait de l'état « où Dieu nous a placés l'unique voie de notre salut ; « ne met pas une perfection chimérique dans des « œuvres que Dieu ne demande pas de nous. Tout « ce qui trouble l'harmonie publique est un excès de « l'homme, et non un zèle et une perfection de la « vertu : la religion désavoue les œuvres les plus « saintes que l'on substitue aux devoirs ; et l'on n'est « rien devant Dieu quand on n'est pas ce que l'on « doit être. Ainsi les fonctions essentielles aux grands « ne sont pas la prière et la retraite ; elles doivent les « préparer aux soins publics, et non les en détourner ; « ils doivent se sanctifier en contribuant au salut et

« à la félicité de leurs peuples. Les grâces de leur état « sont des grâces de travail, de soin, de vigilance. « Quiconque leur promet, dit l'Evangile, qu'ils trou- « veront Jésus-Christ dans le désert ou dans le secret « de leurs palais, est un faux prophète; ils y seront « seuls et livrés à eux-mêmes. Dieu n'est point avec « nous dans les situations qu'il ne demande pas de « nous. Une piété oisive et retirée ne sanctifie pas le « souverain; elle l'avilit et le dégrade. » — *Petit Carême.*

NOTE (*c*), page 199.

Le cardinal de Richelieu disoit qu'il avoit pris la Rochelle en dépit de trois rois : le roi d'Espagne, le roi d'Angleterre, et surtout le roi de France. Ce qui rendoit cela vrai de Louis XIII, dit le président Hénault, étoient les inquiétudes que lui jetoient dans l'esprit les ennemis de ce ministre, jaloux de la gloire qu'il alloit acquérir en portant un coup si funeste au calvinisme.

FIN DES NOTES.

DE L'IMPRIMERIE D'ADRIEN EGRON,
rue des Noyers, n° 37.





